La chasse de Maréchal-ferrant

Jean Goupil éleva sa famille à Cap-Chat, en Gaspésie, où il avait acheté une grand'maison, près de l'église. Jeune encore, il fut un notable hautement considéré, familier avec chacun et respecté de tous. Souvent on le consultait avant le curé Godfrey, quelques fois après et il lui est arrivé de régler des affaires où le Révérend, pourtant si avisé, était resté tout embrouillé. Tout le monde savait que le grand saint Pierre de Miquelon l'avait déjà favorisé. Pour sa part, il sut s'arrêter au meilleur d'une dévotion qui, fobérée sur place, était persécutée par le Dominion du Canada. Que de marins on pourrait citer, qui, pris d'une sainte frénésie, étaient allés trop loin et avaient assuré à la sueur de leur barge ou de leur goélette, y enclus le précieux chargement. Jean Goupil avait pris et n'avait pas été pris. On en déduisait à Cap-Chat qu'il était prud'homme et l'on eut recours à son bon jugement dans les conseils; il fut marguiller, échevin et même maire de la municipalité de Cap-Chat, ce qui lui permit d'être honoré par tous ses collègues et nommé le préfet du comté de Gaspé-Nord.

Sa mort ne fut que plus surprenante. On le trouva, un soir d'automne, tout roide dans sa bergère, tenant encore assis devant une table

à cartes sur laquelle s'amoncelaient des piastres toutes neuves, d'un montant qui dépassait l'entendement, s'adressait à l'imagination et dont personne n'osait dire le chiffre à voix haute. On ne se gena pas pour autant du bruit qu'on répandait plus vite que ne va la rumeur publique, selon laquelle il aurait vendu son âme au diable.

De l'autre côté de la table, faisant face à la haute bergère de Jean Goupil, une vieille chaise de bois avait été renversée, jonchée à la suie et calcinée par endroits comme il ne s'en voit guère que dans les boutiques de forge, où s'assoient les maîtres des devaux à ferrer pendant que du feu, activé par le soufflet, révèlent les flammèches et parfois les tisons. Une telle chaise ne fait pas partie du mobilier d'une maison ordinaire, encore moins de la demeure d'un notable, dans la grand'rue, voisine du presbytère. Elle ne pouvait avoir été apportée que par qui l'on sait, lequel faisant enfin l'âme qu'il convoitait, l'aurait laissée en guise de signature, avec l'argent. Cela paraissait d'une telle ordonnance que le curé Godfroy commença par le croire. Le pauvre Jean Goupil, alors sur les planches, connut un fort mauvais moment, incertain d'aller par l'église et le cimetière finir sa carrière dans le sein de Dieu. Cependant la sinistre rumeur ne

répandait et dépassant les confins de paroisse, qui vers le nord-est, qui vers le sud-ouest, se coulait par des chemins cachés vers Sainte-Anne-des-Monts et Saint-Joachim-de-la-Tourelle, vers le Capucin et les Méchins. Au milieu de ce ~~tu~~ tumulte, le curé Godfrey, prompt à se reprendre quand il s'était trompé, qui avait meilleure tête que bien des pilotes et bien des capitaines, n'avait pas dit son dernier mot. Il attendait la veuve de Jean Goupil qui, la veille des funérailles, s'amena au presbytère, traînant après soi la voiture chaise de maréchal-ferrant et n'apportant pas une gueuse des piastres dont elle avait hérité pour ses enfants. C'était une paroissienne dont la piété rachetait la désinvolture de son mari et qui descendait des pélerineaux de Saint-Pierre-de-la-rivière-du-Sud. Que dit-elle au curé Godfrey, cette dame qui n'avait pas séché ses larmes, frappée dans son amour et dans son honneur. Ce qu'on sait, elle le revera dans sa peau de curé si complètement qu'on le vit venir reconduire la veuve à sa maison, la tenant par le bras, ce que jamais un curé ne fait. Aussitôt les rumeurs devinrent coiffes aux alentours de l'église de Cap-Chat. De retour au presbytère, le curé Godfrey trouva son

sacristain, Emery Samuel, qui se tenait près de la velaine chaise de maréchal-ferrant.

— Curé Godfrey, qu'est-ce qu'on va faire de ça?

— Emery, porte-la dans la salle paroissiale.

Le sacristain allait sortir, traînant ladite chaise et ne la tenant que de la ficelle, avec une répulsion non dissimulée, le curé Godfrey lui dit:

— Emery Samuel, ensuite tu iras dans l'église pour préparer la messe que je chanterai demain, à neuf heures.

— Quelle messe, curé Godfrey?

— La grand'messe des morts dans une église tout ornementée dans les noirs et les ors.

Le curé avait pris la haute décision d'accorder à Jean Goupil le bénéfice du doute. Et voici quelle était sa raison: le Malin est fraîcheur; rien ne l'empêchait d'emporter l'âme et l'argent puisqu'il était resté seul dans la maison après la mort du vieux Jean Goupil; rien n'aurait dû l'empêcher de repartir sur sa velaine chaise de maréchal-ferrant que, non seulement il n'avait oublié mais encore il avait renversée dans sa fuite précipitée; il n'était donc trouvé

dérangé par quelqu'un de plus fort que lui et déjà dans sa duperie au point qu'elle s'était retournée contre lui-même.

— Emery Samuel, rentre tes dents de rongeur de balustres, écoute-moi : ne pense-tu pas, sacré animal que j'aurais dû laisser à Rivière-au-Renard, que je peux d'ailleurs y retourner du jour au lendemain, s'il me plaît, ne penses-tu pas...

— Je le pense, je le pense, disait déjà le sacristain

— Ne penses-tu pas que si le diable a oublié sa chaise et son argent, il a pu partir les mains vides, sans l'âme de Jean Goupil.

Une autre rumeur, confirmée par le faste des funérailles du lendemain, venait d'être lancée du presbytère de Capchat, en contradiction avec la première. Leur balottement occupa tout l'hiver qui suivit, car si la parole de la plus haute autorité est de feu aux alentours des églises, dans les têtes instruites et bien disposées, elle est déjà refroidie dans les petites rues et les rangs éloignés. C'est là qu'ont lieu les merveilleux débats, certes on n'y délaissait pas Jean Goupil, fervent homme et contrebandier, ~~qui~~ payant

d'audace, qui avait su passer où tant d'autres avaient échoué — et parmi les rumeurs qui lui étaient propices, il s'en trouvait une qui tenait à ce qu'il ait été sauvé au dernier ~~mon~~ moment par le retour du grand saint Pierre de Chemillon —, mais l'on est bien aimé aussi que pour une fois un notable hautement considéré, ancien préfet de comté, fût allé dans le champ du potier, en-dehors de la terre bénie, où ne vont jamais que les fols et les misérables, si l'on ne craignait pas de dire partant de là, sans trop hausser la voix, il est vrai, que le curé Godfrey s'était laissé passer à même l'argent du diable pour donner à Jean Goupil la sépulture chrétienne. Sous le couvert d'une telle calomnie, loin des clochers, fumant à la lisière du bois, revanche de Satan si fréquemment déçu, de vilains bruits avaient persisté jusqu'à l'été suivant. Alors, la brusque disparition de Monsieur le curé Godfrey leur a donné raison. Qu'avec la grâce de Dieu, mon conte les dissipe à jamais!

Jean Goupil naquit à Rivière-Blondre, près de Malaire, le neuvième d'une famille de treize enfants, dont douze seront rendus à leur créateur, ce qui montre qu'il s'agissait d'une bonne et vaillante famille. S'il

naquit en tel lieu, il n'en était pas pour autant né natif, car le nom des Goupil s'y trouvait nouveau ; il n'était pas non plus des paroisses de Rimouski, de Matane ni de Cap-Chat ou de Sainte-Anne-des-Monts, venant de plus bas, de Grosmorne, de Madeleine, de Pasphébiac et même d'aussi creux que Chipagan, près de l'île de Miscou et de Tracadie où, en plus de marsouins gros comme des oiseaux-mouches on gardait des lépreux pour fuir à l'écart les Maritimes. Son père Jérôme avait été retenu pas sa femme, née Blanchette, alliée aux Roy, aux Caron et aux Côté. Et cette mère, nommée Fabienne, était née Michel, elle, de Rivière-Blanche. Jean s'était trouvé à être conçu dans la passion que suscite le besoin de renouvellement, non seulement des underdues mais aussi des familles et des clans, et à naître de deux sangs différents, celui des Hauts et celui des Bas. Dès l'âge de douze ans, après sa grand'communion, il monta à Matapédia où, comme l'on sait, les Jansénistes régnaient sur les gueux, débardeurs et draveurs depuis le début du siècle, après une conquête facile sur les Irlandais, déjà gaspillés dans les tavernes et amoindris parce qu'en vrais gibiers de potence ils mutinaient et s'emparaient de la force

publique dans tous les ports de mer, de Boston à Montréal. Les Gaspésiens avaient commencé par pousser leurs gens de rac, les Robinson, les Eleman, les Hanley, les Tapp, les Ferguson, les Ross et bien d'autres encore dont j'ai oublié les noms, qui se proclamèrent d'Irlande et furent accueillis comme des frères même s'ils parlaient surtout français et ne parlaient guère que des noms d'Ecosse et d'Angleterre. D'ailleurs, quand ils furent en place, ils montrèrent que leur parenté était surtout de Gaspésie et se mirent à commencèrent en prodiguer pour le nom était français. Patrick Blanchette fut le premier. Dorénavant les Orléandais, à moins de se franciser, en seront quittes pour aller faire le fanfaron plus haut, dans les ports de police, loin des quais.

Ce fut par son cousin germain Placide Caron que Jean Lepic eut un emploi de flow-débardeur, de débardeur novice, de franc débardeur puis de maître-arrimeur. Il ne fit des muscles, personne n'en doutera, mais il pleura, pleura, les premières années, en pensant à Rivière-Blanche, à ce village incarné dans sa bonne mère, vaillante et empreinte de lait, toute chaleur et douceur pour ses

nombreux enfants qui, le temps venu, la guettaient la mort dans l'âme pendant que Jérôme Goupil, l'insolent, le sauvage, l'espèce de marsouin qu'elle s'était ramassée, venu du plus profond des Bas, restait sur son Tangon, attaché par le grand nez crochu, le nez de rapace, ah l'insolent! le sauvage! que Jean Goupil détestait déjà à Rivière-Blanche, qu'il jalousa ensuite au point de le haïr, de vouloir le tuer, quand il fut à Montréal, les premières années. Le fut dans ces sentiments qu'il se jura, le visage mouillé de larmes, de devenir patron de goélette, seul maître à bord, et de se mériter une femme comparable à sa mère, des meilleures familles de la Côte, venues des Hauts, de Saint-Pierre-de-la-rivière-du-Sud, de Cap-Saint-Ignace, de Montmagny. Le flâneur-débardeur, objet de joyeuses risées, tout d'abord, ensuite des respects affectueux, quand il fut devenu jeune encore maître-armateur, un des premiers sur les quais, sachez qu'il fumait par désœuvrement, sa goélette. Auparavant, docile à un bâton, ne fréquentant jamais les tavernes, même par les plus chaleurs, il voulut aller trop vite et s'essaya auprès de Dieu, puis auprès du diable, pour donner son âme à l'un, pour la vendre à l'autre, et se vit bafoué par les deux à son grand avantage. Il était encore bien petit, comment l'aurait-on pris

des serieux ? Mais lui, il était terriblement sérieux et ne comptait des lors que sur lui-même, seul maître de soi sur terre avant d'être seul maître à bord sur l'eau.

La vie d'un flow-debardeur, même s'il avait obtenu son crochet par l'entremise d'un cousin-germain, même s'il travaillait des milieux de parents et de compatriotes, n'était pas la plus facile. Un soir ~~qu'il n'y avait~~ ~~Jean Goupil~~ ni déchargement ni déchargement, Jean Goupil, aussi peux que sa mère lui avait demandé de l'être, sortit des quais et des Douanes Gaspésien. Au lieu d'aller faire ses prières, comme d'habitude, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, il s'en fut plus haut, dans l'église Saint-Jacques, résolu de donner son âme à Dieu. A dire vrai,

↓

~~au lieu d'aller dans la chapelle de (illegible) Dame~~ de ~~Bon-Secours~~, ~~sortit du confessionnal~~ et s'en fut plus haut, dans l'église Saint-Jacques, ~~monta~~ ~~dans son cœur~~ ~~à Dieu~~ ~~de~~ d'âme il n'avait guère, il n'avait pas. Cette âme ne s'était pas encore dégagé de la nébulosité du lait. C'était au temps des curés omnibus. Il y en avait toujours un qui passait, surtout dans une église comme l'église Saint-Jacques. Celui qui passa s'embarqua. Jean Goupil n'avait pas encore parlé que déjà ce curé lui demandait son ticquelet. Jean Goupil n'en avait pas et ne sachant pas d'en avoir, tout entier de son âme. Payer n'était pas son compte ; il voulait seulement donner cette âme à Dieu. Le curé lui dit :

— Mon pauvre garçon, tu paieras plus loin.

Jean Goupil répondit :

— Curé, je ne veux plus de ta charette, laisse-moi descendre : j'irai en gadelle.

Dans ce temps-là les curés ne manquaient pas de passagers. Un p'tit Jean Goupil ne leur était que rien du tout, et même moins. Le curé l'a laissé descendre sans même lui donner de correspondance pour un autre curé ; il ne l'aurait point prise. A la sortie de l'église Saint-Jacques, seul dans la rue avec son âme, Jean Goupil s'adressa à Dieu lui-même et lui tint à peu près ce discours :

— J'ai voulu te donner mon âme, tu n'a pas voulu la prendre : Tant pis, tu ne l'auras

plus. Elle ne valait guère, elle ne valait rien, ça, je veux bien le croire. En voulant me la faire payer, ~~elle aurait~~ si j'avais été assez mais pour le faire, elle aurait valu encore moins, c'est-à-dire moins que rien, si Tu ne l'avais revendue, cette ame de rien, de moins que rien, mais que j'avais eu pour rien de ma mère Fabienne, à Revest-Blandel! Vieil escroc, salut! Tu ne me reprendras plus.

Ainsi parla le pauvre Jean Goupil qui ne savait pas ce qu'il disait. Dans la rue, les cars omnibus se sont mis à tourner, à tourner dans une ronde folle. A la fois, ils tournaient si vite que Jean Goupil ne les voyait plus: ils avaient fondu dans la couleur du jour. Un vieux Tramway descendait la rue Saint-Denis. Il dépassa Jean Goupil qui se fouilla: il n'avait même pas de correspondance. Passé Ste-Catherine, le vieux Tramway tourna au coin de Craig et disparut. Il n'y avait plus de bon Dieu pour Jean Goupil qui, vitement alors, descendit à son tour. A Craig, il ne tourna point. Il continua tout droit, regagnant les quais. Ce fut là qu'il tourna pour gagner au plus vite la Taverne Neptune où l'on voulut le faire asseoir comme tout le monde.

— Laissez-moi passer, dit Jean Goupil, j'ai affaire au boss, je suis en retard, c'est pressant.

On le laissa passer dans l'arrière-cui-

sine. Le Diable, se trouvant seul, s'exerçait à faire rouler ses dés pipés.

— Tu arrives bien, Jean Goupil : je commençais à m'ennuyer.

Jean Goupil n'hésita pas un seul instant et s'assit à Table en face de lui.

— Veux-tu faire une partie ?

— Non, Diable, je n'ai veux te vendre mon âme.

Le Diable, surpris, regarda Jean Goupil. Il n'était encore, malgré ses grosses mains, qu'un flow-debardeur. Le Diable le regardait et en même temps jaugeait son âme qui ne valait guère, qui ne valait rien, et sa face devenait moqueuse ; à la fin, il se mit à rire, il riait comme un pas bon et cherchait à dire entre deux hoquets qu'il ne s'ennuyait plus.

— Grâce à Toi, Jean Goupil, grâce à Toi !

— Diable, je ne suis pas venu te voir rire. D'ailleurs tu n'y parviens pas et ne fais que grimacer.

Le Diable redevint de glace.

— Diable, je t'ai fait une proposition sérieuse : mon âme, me l'achètes-tu ou tu ne me l'achètes pas ?

Le Diable regardait Jean Goupil de ses beaux yeux de serpent, au regard si nuancé et si triste.

— Ti-gars, tu m'es sympathique. Ton âme, elle baigne dans sa nébulosité de lait. Elle en sortira peut-être mais pour le moment

elle ne s'en est pas dégagée. Elle ne vaut guère, elle ne vaut rien. Ti-gars, tu repasseras. Je ne te dis pas non. Si jamais je la prends, je te la paierai en bel argent au prix courant du marché.

— Imbécile, dit Jean Goupil au diable, tu n'as donc pas de dommages.

— Ti-gars, si j'achetais toutes les ames qu'on m'offre, je ne rumorais

— Mon ame ne vaut peut-être pas grand' chose ~~aujourd'hui~~ aujourd'hui, mais dans dix ans elle vaudra un gros montant

Le diable eut un faible sourire. Parce que Jean Goupil, flow-débardeur à peine arrivé de Rivière-Blanche, ne lui était pas désagréable, il lui dit ce que d'habitude il tait, à savoir qu'une ame vendue cesse de vivre et de s'enrichir.

— Tu repasseras, Ti-gars.

— Non, diable, c'est toi qui vendras.

— Je te relancerai sûrement si la vie t'est favorable... Ti-gars, un autre conseil que je ne devrais pas te donner : garde des entrées ouvertes, vends le plus tard possible. Et défie-toi des imposteurs : moi, je paye toujours en argent.

~~Jean Goupil avait compris~~ Jean Goupil avait compris.

— Salut, Diable.

— Salut, Ti-gars.

Il sortit de l'arrière-cuisine.

— Une draft, Ti-gars, viens t'asseoir à côté de moi. Je te paye la bière, si tu veux, jusqu'à la fermeture.

Merci, Monsieur

Jean Goupil sortit de la taverne Neptune et n'y remis plus jamais les pieds. Hélas, il cessa aussi d'aller à l'église, sans pour autant se mal conduire. Ce fut désormais un garçon qui avait une petite idée derrière la tête, obstiné, qui savait où il allait. Il ne tarda pas à faire honneur par sa vaillance au travail, par son sérieux et sa détermination, à Placide Caron, son cousin maternel. A Rivière-Blanche, près de Matane, sa mère Fabienne ne reçut jamais de lui que de bonnes nouvelles. De flow-débardeur, il devint débardeur puis chef-arrimeur. Le va-et-vient des quais permet à un homme averti de gagner plus que son salaire. Après quelques années, homme de confiance de ses bourgeois, sans doute parce qu'il les volait plus habilement qu'un autre, Jean Goupil eut assez d'argent pour penser à s'établir à son compte. Tel un magouilleur qui attend sa bête et n'en parle à personne, il attendait la goélette qui lui permettrait de quitter les quais de Montréal pour aller trafiquer dans le Bas du fleuve et dans le Golfe. Un capitaine qui avait un bon petit bâtiment, un ~~équip~~ équipage dévoué, la clientèle de plusieurs gros marchands, eut bien l'heur d'aller jouer aux dés dans l'arrière-cuisine chez Neptune. Ses hommes étaient restés dans la grand'salle. Pendant ce temps, le bon petit bâtiment — c'était une goélette baptisée la Sainte-Anne — était lassé seule dans le grand port de Montréal et se mit à prendre son

par une fissure ou un trou dans la coque qu'on n'avait pas décelé auparavant. Le capitaine sortit de l'arrière-cuisine avec une dette d'honneur dont il devait s'acquitter avant la barre du jour. Ses hommes le suivirent vers sa geôle, trop saouls pour lui être de bon conseil. Ils pleurèrent et le capitaine dégrisé, qui marchait seul, pleurait aussi. A un moment donné, ils firent tous demi-tour et revinrent à la taverne Neptune dans le dessein de la mettre à feu et d'y ensevelir dans ses cendres le tavernier Jack O'Rooke, le diable et la dette d'honneur. A leur retour, ils l'opérèrent d'instinct, ~~sans tout parlement~~, pénétré de leur dessein sans même en avoir parlé. Seulement ils n'étaient que quatre et pouvaient devant la taverne et dans la taverne une merveilleuse démonstration de têtes sinistres, d'épaules carrées et, de bras et de palettes qui firent deux de petits garçons. Pendant que ses hommes restaient au dehors, le capitaine, pour ne point perdre la face, entra dans la Taverne, salué par Jack O'Rooke, et continua dans l'arrière-cuisine où le diable était à l'écoute d'un vieux poste de radio où le speaker annonçait le Triomphe de la Vertu dans les Etats-Unis et la prohibition de tout alcool. Le diable écoutait attentivement puis, la nouvelle ~~annoncée~~ finie, ferma le poste avec nonchalance pour dire au capitaine sans l'avoir regardé:

— Quoi, déjà l'argent!

maintenant il le fer[illegible] de ses beaux yeux fascinants. Le capitaine, roulant sa casquette, de lui répondre que il a pensé...

— Pensé quoi?

— Monsieur que vous pourriez attendre que je descende dans les Bas et revenu.

— Que Tu ne reviennes jamais, ô capitaine déloyal!

— Monsieur, je suis bien obligé de venir m'approvisionner.

— Capitaine, les marchands de Québec seraient enchantés de le faire,

Le diable ajouta:

— Il te reste deux heures pour t'acquitter de ta dette, capitaine.

Le capitaine regagne dans la Taverne, de nouveau salué par Jack O'Rooke, et repart avec ses hommes vers sa belle goélette qui ne paraît plus gaie au quai où elle est amarrée, plus que à moitié enfoncé, sur le point de sombrer. Les hommes se précipitent aux pompes et sur le quai, Jean Goupil, maître-armeur, dit au capitaine découragé:

— J'ai toujours remarqué que votre bâtiment avait un défaut dans la coque.

Le capitaine répond qu'il ne s'en était pas rendu compte. Le maître-armeur tourne le dos déjà quand capitaine, inspiré par ses malheurs, s'écrie:

— Maître Jean Goupil, toi seul peux

pue sauver.

Jean Goupil revient ~~à lui~~, dessant qu'entre Dont
Jaspereins on ~~devait~~ s'aider. Toutefois, au chiffre
mentionné, il se recria :

— Pauvre capitaine ! Je te donnerais tout
cet argent contre ta seule fortune, cette gaolette
gravement avariée, que je serais perdant.

Le capitaine chagrin de supplia de prendre
le bâtiment et l'équipage.

— Capitaine, il s'adonne que j'ai l'argent
voulu pour acquitter ta dette d'honneur, mais
que deviendras-tu par après ? Un ancien gloreux
qui traîne sur les quais comme un loque-
teux ? Non, capitaine, je n'accepterai ta gaolette
avariée qu'à la condition qu'en retour, en plus
de mon argent, tu acceptes de devenir maître-
arrimeur après moi sur les quais de Montréal.

Le pauvre capitaine s'acquitta auprès
de Satan, devint maître-arrimeur, un emploi
qu'il ne garda pas longtemps, car il annait son
bâtiment et mourut d'ennui. Sa gaolette
se nommait dorénavant la Fabienne, si elle
s'était enfoncée, cela ne dépendait pas d'un
défaut dans la coque mais simplement du
fait que des malfaisants y avaient prati-
qué quatre trous au vilbrequin que quatre
grosses chevilles suffirent à boucher. C'était
comme toujours il en avait été, un solide
bâtiment, un voilier rapide, dont le nou-
veau capitaine, Jean Goupil, sut tirer le
meilleur parti. A cause de la ~~fa~~ vertu qui-

recaut, de cette prohibition des alcools, la dévotion du grand Saint-Pierre de Miquelon se fut sentir plus grande dans le Golfe où à sept milles des côtes commençait la liberté des mers, ce qu'on appelait les eaux internationales. Les bâtiments français, chargés de spiritueux et de vins, s'y tenaient à demeure, comme des chaloupes flottantes. Le capitaine Jean Goupil garda la clientèle de son prédécesseur, fournissant les marchands du Bas du fleuve et du Golfe, ce qui ne l'empêchait pas d'arrêter aux chaloupes, dans les eaux qui n'appartenaient à personne, pour l'usage et le profit de tous, si d'ajouter le Tonneau de pur esprit de meilleur profit que toute une cargaison de barils de Rhélasse. La difficulté ne se trouvait pas dans le passage des eaux internationales à la côte; elle se trouvait sur terre où la gendarmerie royale avait érigés des postes qui rendaient impraticables les routes menant vers les États-Unis. Jean Goupil, de passage à Rivière-Blanche, après avoir été embrasser sa mère qui à la vue de son uniforme de capitaine, s'était mise à pleurer et n'arrêta pas pendant que Jérôme Goupil, son père, pour une fois se traitait avec tous les égards dus à la fierté d'avoir un tel fils, ramena avec lui le jeune de Placide Caron, qui avait déjà navigué et dont il fit son second. Dès lors il put s'absenter de sa goélette et s'occuper lui-même de passer à la barbe

des gendarmes les bidons dont la valeur ~~de~~ quintuplait rendus chez les petits revendeurs. Il jouissait de la complicité de toute la Gaspésie dont il devint le héros par quelques coups d'audace. Quand il était dans Gaspé-Nord, il se servait comme paravent de feu le docteur Doutigny, médecin respecté de tous dont la maison était ouverte à cause de sa femme, la grand'Thérèse Deschênes, originaire de Saint-Léon-de-Montmagny, à tous les officiers de la Gendarmerie qui venaient jouer aux cartes quand la contrebande leur laissait des répit, ce qui arrivait souvent. Alors, quand Jean Goupil avait à traverser un barrage de police, il annonçait au-delà de Dr Doutigny auprès d'une pauvre malade, si on pouvait plus de douleur que le vieux praticien calmait d'une injection de morphine, "notre seul remède", disait-il "depuis la mer ~~disait-il~~ aux gens qui ne se trompait guère ~~ne se trompait guère~~ à cette époque, puis il le ramenait, ~~et le~~ le coffre de l'auto ~~était~~ rempli de bidons, et au barrage quand la police les stoppait, le docteur Doutigny baissait la vitre de la portière et s'écriait: "Vous ne me reconnaissez donc pas, vieilles faces!" Alors, bien respectueusement, on se mettait au garde-à-vous et le lourd véhicule passait sans plus de formalités.

Dans Gaspé-Sud, il se permit la plus grande de ses prouesses. Ce jour-là,

toutes les populations étaient de long de la route pour rendre honneur à Mgr Ross qui de Gaspé se rendait à New Carlyle pour une cérémonie de confirmation. Sa Grandeur était haute auprès de Dieu et fort aussi dans tout le diocèse. Un peu avant l'heure prévue, debout dans une décapotable suivie de quatre limousines de dignitaires, elle passa en bénissant, à une vitesse moyenne qui était peut-être supérieure au petit train ecclésiastique, ce dont personne d'ailleurs ne se formalisa, car tout le monde avait été béni et l'on croyait que sa Grandeur, pour une raison aussi connue du Seigneur, était en retard. Seulement, lorsque le vendredi Mgr Ross s'amena par après, de retour à soixante minutes plus tard, il n'y avait plus personne pour le saluer au passage, plus personne à bénir, et il demanda au chanoine Richelle-Desclumes assis auprès de lui, dont la conversation lui était agréable: "Arthur! Arthur, serais-je en disgrace auprès de nos Seigneurs les diocésains?"

— Sa Grandeur, répondit le chanoine, moi qui suis de votre compagnie parce que j'ai toujours réponse à tout, pardonnez-moi: pour une fois je ne comprends rien et donne ma langue au chat

— J'en fais rien, Richelle, le chat pourrait la garder. Et puis, permettez-moi un aveu: la bénédiction à la longue est lourde

pour le bras. Moi, je ne m'en fais pas et me dis qu'il y a des explications qui nous attendent à New-Carlyle.

Continuèrent vers cette capitale d'une ancienne province ~~Inga~~ le bon Inga Ross, son chanoine malin et avisé, la suite des dignitaires tant de Gaspé que de New-Carlyle, dont les lamoummes carrées semblaient plus légères que les autres, dont nous avons parlé déjà. A New-Carlyle, comme il s'y attendait, Sa Grandeur apprit qu'elle avait été précédée par un autre Inga Ross et que c'est lui qui avait tenu les populations de même que les gendarmes de Sa Majesté, le saluant militairement, lorsqu'il avait franchi trois barrages successifs, pièges contre les contrebandiers dont la donation du grand saint Pierre à Miquelon commençait à prendre des proportions alarmantes.

En peu de temps, Jean Gaspé multiplia des coups d'audace, puis il s'en revint à sa gabarre, ~~la Fabienne~~, et se contenta désormais de ravitailler le Bas du fleuve et le Gaspé. Quand les doutes se portèrent sur lui, il était trop tard; quand les vedettes de la Gendarmerie royale, arraisonnèrent ~~la~~ la Fabienne, un soir d'octobre, comme elle quittait les eaux internationales pour s'approcher de Rivière-au-Renard où elle apportait aux marchands des lieu et des villages voisins, de l'Anse-au-Griffon jus-

qu'à la Pointe Jaune, leur provision pour l'hiver de farine et de mélasse, les policiers eurent beau fouiller toute la nuit, ils ne trouvèrent rien d'autre que de la farine et de la mélasse. Jean Goupil leur dit au matin, comme ils lui présentaient leurs excuses :

— Messieurs, vous m'avez dégoûté de la navigation jusqu'à ce qu'il n'y ait plus possible de cabotier en toute honnêteté dans le fleuve et dans le golfe.

— Capitaine Jean Goupil, répondit le lieutenant Mc Berthy, vous avez été dénoncé ; nous n'avons fait que notre devoir.

— Je ne vous reproche rien, mon lieutenant. Je vous dis seulement que ma belle et solide goélette, nommée Fabienne comme ma jeune nièce de Rivière-Blanche, m'est devenue indifférente depuis que vous l'avez arraisonnée. Elle est à vendre. Si vous connaissez un gentilhomme qui, par ses années de fraude et d'aventure, pourrait en user avec honnêteté, comme je l'ai toujours fait, ayez la bonté de l'informer qu'elle ~~que la Fabienne~~ est à vendre au plus offrant.

— Je prends note, dit le lieutenant Mc Berthy, et je vous dirai que Sa Majesté vous en sait gré car c'est là un bâtiment qui en mains déloyales pourrait nuire grandement aux lois de notre pays et à sa renommée.

Le lieutenant Mc Berthy ne trouva pas d'acheteur et Jean Goupil vendit sa goélette au plus

au plus offrant, sans lui sonder le coeur et les reins. Quand on reçoit quinze fois le prix d'achat, on serait malvenu de se livrer à des considérations morales ou à des investigations policières. Il y a des curés pour ça et des criminologues. On n'est pas fâché à marchander pour leur faciliter la Tâche ; ils n'ont que trop tendance à devenir feignants de part et d'autre. Jean Goupil avait son compte, adieu la navigation ! Il n'empêche que six mois plus tard, lorsqu'il apprit que sa goélette avait été saisie à quelques arpents du port Charlemagne, sans une once de la rivière des Prairies, alors qu'on achevait de la décharger de sa cargaison de bidons de fer blanc, une cargaison à garder soûls pendant une semaine toute la Nouvelle-Angleterre, il admira la prouesse tuée par son successeur à la barre d'une goélette vraiment prédestinée qui se nommait encore la Valeureuse. Elle fut revendue pour presque rien à un armateur des Grands Lacs, loin des eaux de la contrebande qui d'ailleurs finit à sa fin, à mêmes que la dévotion au grand ~~Se~~ saint Pierre de Miquelon.

Jean Goupil s'installa dans une maison de notable, ~~solide~~ vaste et bien bâtie, qui avait appartenu déjà au vieux docteur Bourré ; elle était située dans la grand'rue de Cap-Chat, près du presbytère. Il n'avait pas trente-cinq ans. Il restait beau garçon, vif d'allure et de physionomie hardie. Sa mère était morte à Rivière-Blanche. Avec les années il ressemblait de plus en plus à son frère Je-

rome Gouzil. A son voisin, le curé Godfrey, qui lui demandait, un jour : "Avec cette maison-là, mon garçon, veux-tu partir famille ou veux-tu parler hôtel ?" il répondit :

— Curé Godfrey, je ne suis pas ~~venu~~ venu m'installer à côté de vous pour commencer des chicanes.

— Voilà une réponse comme je les aime, Jean Gouzil. Et dire que je te voyais d'un mauvais œil ! Tu as acheté vite ; je l'ai su, le marché était fait. Trop tard ~~pour~~ conséquent pour l'empêcher. Et je me disais : "Avec son argent, sa boisson, quel chahut je vais avoir ! On pensera que le diable et le bon Dieu ont rapproché leurs deux boutiques pour mieux se disputer la clientèle". Jean Gouzil, tu arrives à Cap-Chat avec une ~~grande~~ grande renommée et une mauvaise réputation.

— Curé Godfrey, on tâchera d'arranger ça.

— Penses-tu vraiment à te marier ?

— Vous l'avez dit, vous-même : avec cette maison-là, si l'on ne part pas hôtel, on part famille. On s'en regardera à mon retour de Mont-Louis.

A l'instar de son père Jérôme qu'il n'aimait guère et à qui il ressemblait plus qu'à sa mère, la bonne Fabienne, Jean Gouzil recherchait une jeune fille de meilleur lignage que le sien. Or, au cours de ses navigations, il avait débarqué maintes fois à Mont-Louis, dont le havre est profond et offre ~~un~~ abri contre les tempêtes des nordets. Les dernières fois qu'il débarqua, c'était par beau

temps et sans avoir fois dous à livrer aux marchands de l'endroit et des alentours. Il desait d'un air papelard que c'était pour le repos de l'équipage. Or ses hommes savait qu'il était un homme dur dont il n'y avait pas à attendre le moindre ménagement. S'ils l'aimaient, c'est qu'il se traitait en même et à la parelle. Les descentes à Saint-Louis leur semblaient curieuses. Comme ils ne savaient pas à s'en plaindre, ils n'y regardaient pas de trop près. Ils allaient plutôt du côté de l'Anse-Laureuse où il y a toujours eu des poulettes pour les coqs en maraude. Jean Goupil, de son côté, allait jaser quelque temps dans le magasin de Monsieur Letourneau dont la jeune fille, Lorraine, tenait la caisse et qui ne manquait jamais de rougir et de respirer fort quand elle voyait entrer ce beau corsaire, ce fier brigand, qui ne semblait pas la voir et allait parler avec son père qui, ne sachant pas quand il aurait besoin de lui, l'accueillait toujours cérémonieusement. Le soir, Jean Goupil allait coucher à Saint-Saint-Pierre chez le bonhomme Louis Barnache à qui il n'oubliait jamais d'apporter une fillette bouteille et qui était, avec sa cousine germaine du Grand Cordonne, une Bebbé Vocauté de la Côte, c'est-à-dire un homme plein d'esprit, d'un

langue déliée et qui savait tous les contes inventés depuis le commencement du monde. Un soir, revenant du magasin à la maison, Lorraine avait dit à son père :

— Qu'il est arrogant ! Qu'il m'est déplaisant, ce jeune de godelle !

— C'est vrai, répondit le vieux marchand.

Ils firent quelques pas en silence, puis au moment d'arriver à la maison, François Lelourneau dit à sa fille Lorraine :

— Le Jean Goupil, tout de même, s'il n'était pas un vrai gabier de jeune, serait de tous les hommes de la côte, de Québec à Cap-des-Rosiers, le plus vaillant, le plus hardi et le plus intelligent des hommes à marier. Quand il vient s'asseoir à côté de moi, les paperasses s'envolent, les murs du magasin s'écroulent, je suis en plein mer avec lui, sur sa belle godelle.

Lorraine Lelourneau, ce soir-là, monta se coucher sans souper. La pauvre, si elle avait su que Jean Goupil l'avait remarquée et couronnée entre toutes les filles de la côte, de Montréal et d'ailleurs, elle en serait tombée malade. Elle n'en sut rien parce qu'à cette époque son corsaire, son brigand n'était pas encore libre. Une seule personne le savait, c'était le vieux Louis Barnèche qui, der-

rier son babillard, était plus muet qu'une carpe. Or il arriva une fois que de Sainte-Anne-des-Monts un jeune médecin dans la grand descendit à Mont-Louis, ayant entendu parler de Lorraine Létourneau comme d'un bon parti. Or, après la grand'messe du dimanche qui suivit, elle sortit de la messe au bras de son père. Le vieux Louis Bernèche s'en vint dire à celui-ci que le curé voulait lui parler. Il resta ~~en~~ seul avec Lorraine et lui dit: "Petite fille, n'oublie pas qu'un jubilé de jeûne, que je crois assez fin pour trouver la corde, t'a choisie et couronnée. Un rien de pas davantage. Lorraine avait compris. Quand son bonhomme revint, déclarant que le curé de Mont-Louis ne changerait jamais, que c'était un vrai mystère si on ne pouvait même pas savoir ce qu'il avait à dire, Louis Bernèche le salua et s'en fut. Tard après, le grand benêt, ayant eu bien l'heur de revenir de Sainte-Anne-des-Monts fut de telle sorte accueilli que tout le monde le sut, du Cap-des-Rosiers à Malbaie si l'on ne douta pas que cette était promise à quelque chose de trop important pour s'en déclarer le rival, soit Dieu, soit un capitaine de goélette qu'on ne nommait pas.

Quand Jean Goupil lui eut dit : "On s'en reparlera à mon retour de Mont-Louis", le curé Godfrey comprit aussitôt pourquoi son neveu, le docteur Thomas Roux, y avait été envoyé. C'était un sanguin qui facilement se fâchait, la colère contre Jean Goupil coula une minute ou deux sous son saint habit.

— Qu'avez-vous, curé Godfred ?

— C'est ma ménagère qui me fait trop manger.

Il reprit :

— Écoute, Jean Goupil, je ne sais pas ce que tu vas faire à Mont-Louis et ne te demande rien rien. Seulement n'oublie pas ce que je te dis : quand on veut une fille, on caresse le bonhomme.

Il se souvint qu'il avait donné le même conseil à son neveu Thomas Roux, fut demi-tour et rentra en coup de vent au presbytère. De son côté, Jean Goupil descendit au Cap-Chat au Mont-Louis. Tout au long du voyage, il ne cessa de se répéter que Lorraine Letourneau devait être engagée ailleurs. C'était pour n'être point déçu, bon de l'être, il fut ravi car Lorraine avait maintenant vingt-cinq ans ; elle était accomplie, au plus

de sa perfection de beauté, bon en plus, adorable. C'était un dimanche. Dans leur place de banc, la meilleure de l'église, elle avait encore son père pour cavalier, un petit vieux sec, joli et méticuleux comme il convient à un marchand sérieux. Jean Goupil n'avait pas eu de mal à retenir le conseil du curé Godfroy ; il savait que François Letourneau, dans son admiration de veuf pour sa fille, ne pouvait s'asseoir à son bureau sans desserrer sa chaise de façon qu'il pût la voir à son gré, auprès de la caisse qu'elle tenait, telle une déesse du commerce. Arrivé de la veille, il était allé coudre à Mont-Saint-Pierre chez Louis Bernèche qui à la sortie de la messe s'approcha du père et de la fille et leur dit :

— Que vous attendiez est arrivé.

— Que veux-tu dire par là, Louis ?

— Imagine-toi donc, François : depuis hier, je parle marsouin.

— Tu l'as toujours parlé, vieux dégueulasse !

— Pour mieux te servir, François Letourneau, dit Louis Bernèche en lui faisant sa révérence.

— Ma foi, il va finir pour comme sa grand'mère, dit le vieux marchand à sa

fille lorraine qui marchait comme un ostrogoth entre les fleurs et les sapins.

— Lorraine, je te parle !

Elle venait d'apercevoir Jean Goupil et ne doutait pas qu'il fut revenu pour elle.

— Oh, mon père, quel beau sermon nous avons eu.

— Oui, en effet, plat à mort.

— J'en restai pénétré, mon père.

— Lorraine Letourneau, ne vas pas me parler d'entrer en religion, tu me damnerais. Sais-tu ce que je ferais ? Je foutrais le feu à l'église et presbytère.

Lorraine Letourneau, qui avait déjà refusé un docteur en médecine, promit alors à son père de ne jamais entrer en religion.

— Ah ! ma fille, ~~finit~~ fut-il.

Le marchand faisait affaire avec la Banque qui, avant le retour des hommes des chantiers, lui faisait des avances moyennant ~~des~~ des intérêts qui pouvaient monter dans les sept ou huit pour cent. Le lundi, Jean Goupil s'amena au magasin et lui dit :

— Monsieur Letourneau, je serai franc : j'ai échappé à la corde. Elle est finie pour moi, la dévaliser au grand

saint Pierre de Miquelon. Seulement je n'en ai pas fini avec le Dominion du Canada.

— Je me doute bien, Jean Goupil

— Savez-vous ce que veut dire l'enrichissement rapide. Cela veut dire que j'ai plus d'argent que je n'en peut declarer! Si je le declarais, on me dirait: "D'ou ça vient?" Monsieur Letourneau, mon oncle Octave, le frère de feue ma mère, qui était sur Blandelle et, à Rivière Blanche, mêlaient les poulettes et les affaires, m'a déjà dit: "Ti-Jean, n'avoue jamais."

— J'ai bien connu votre oncle, d'une lignage qui valait bien le notre... Il est certain qu'on ne saurait être trop discret sur ses affaires

— Alors voilà, cher Monsieur Letourneau: abandonnez la Banque et faites affaire avec moi, vous y serez gagnant. Je le serai de même, car un trois pour cent d'un forêt vaut mieux qu'un rien du tout.

Ainsi Jean Goupil apprivoisa-il le marchand et trouva moyen de voir sa fille assez souvent, de la courtiser sous lui faire la cour, si l'on peut dire. Le bonhomme n'y voyait que du feu. Il trouvait même que Lorraine n'était pas assez

prevenante et gentille envers Monsieur Goupil. Or elle brulait d'amour, sachant qu'elle ne pourrait jamais trouver meilleur mari sur toute la côte, un mari à sa pointure, car si elle était tournesol par le père, elle était Caron par la mère et que celle-ci était morte, jeune encore, de n'avoir pu épouser un brigand, un corsaire, un homme au nez busqué, insolent et farouche, dans des Bas. Le marchand qui ne cessait pas de la lorgner comme si elle était ce qu'il avait de plus precieux dans son magasin — Jean Goupil était d'une autre avis — finit bien par s'en rendre compte, mais déjà il était trop tard pour chasser l'espoir de M^lle loup, le rusé normand, le contrebandier qui avait fait les trente-six coups à la barbe des autorités, et donc comme Goupil dont le père venait

~~qui avait fait~~ ~~les frais~~ ~~des coups~~ ~~à la barbe des~~
~~autorités~~, ~~ce dernier~~ ~~Gagné~~ ~~avait~~ ~~le pire~~ ~~tenait~~
de Bas, c'est-à-dire d'un ne savait trop où, tandis que les Letourneau venaient de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud et des plus belles paroisses de Montmagny, ~~de l'un~~ pour le chasser de la bergerie; ~~pour l'un~~ ~~de la bergerie~~ ~~et de l'empêcher~~ de devenir le notaire de sa fille. ~~Des coups~~ ~~furent~~ ~~échangés~~ ~~entre~~ ~~le notaire~~ ~~de sa fille~~

le bonhomme prenait une allure qui le mit encore plus à la merci de Jean Goupil. Celui-ci avait abandonné sa maison de Cap-Chat pour venir à Mont-Louis tenir le magasin de Monsieur Letourneau, retenu chez-lui et qui se morfondait toute la journée de ne plus voir sa belle lorraine, en compagnie de ce gibier de potence qui il soutirait plus fort et à qui il faudrait bien faire part de céder. La nuit, quand il avait des cauchemars, il voyait Jean Goupil et Lorraine se pencher au-dessus de lui. Il finit par en mourir. Il était temps car la jeune femme et ~~Jean Guy~~ l'homme dans toute sa verve et sa volubilité commençaient à s'impatienter d'attendre.

La vente de la fabrique avait permis à Jean Goupil d'apprendre à ces messieurs du fisc qui il détenait légitimement quelque argent; celle du magasin de Mont-Louis qui il avait de la fortune, même si elle était confondue avec celle de sa femme. Ils vinrent demeurer à Cap-Chat, près du presbytère, et ils eurent quatre enfants, trois filles et un garçon, Chanoine, Marie et Emmanuel, puis Benoit, le cadet, qui furent tous mis au monde à la maison par le

doiteur Chauvelle, de regretté mémoire, le meilleur accoucheur de la Côte. Et ils furent heureux, cette fille de marchand scrupuleux et cet homme résolu, contrebandier à la retraite, avec leur progéniture aussi libre et naturelle qu'une portée de petits animaux. S'il n'eut à conter que son cœur, Jean Goupil les aurait gardés fauves, sans instruction, mais Lorraine savait parler à sa raison sur l'oreiller du lit et les petites prirent le chemin du couvent, Bigeau celui du collège, aussi loin que à Montréal où se trouvaient les meilleures maisons d'éducation. Resté seul avec sa femme, Jean Goupil redevint entreprenant, s'occupa d'élections, fit quelques députés. En retour, il eut quelques quais à construire dans Gaspé-Nord, dans Gaspé-Sud et même au Nouveau-Brunswick et aux îles de la Madeleine. Le curé Bugeaud fréquentait chez lui. Il plaisait à la Côte par ses ~~ab~~ connaissances, aux notables par sa fortune. Et les années passaient, et les années tournaient, se confondant avec la couleur des jours, du jour qui se faisait plus court, suivi de la nuit qui se faisait plus longue.

Jean Goupil n'entretenait avec Dieu que des relations mondaines, celles que lui imposait sa condition, rien de plus. Sa femme Lorraine n'était pas parvenue sur l'oreiller à parler à son âme. Et il considérait le Révérend Bugeaud comme une manière de vieux sorcier. S'il gardait quelque reconnaissance, c'était

~~Le~~ au diable qui, jadis, dans l'arrière-cuisine de la taverne Neptune, lui avait été de bon conseil. Le diable, non plus, n'avait pas oublié Jean Goupil et, chaque année, à l'automne, durant la retraite paroissiale, en l'absence de Madame Goupil, il frappait à la grand'porte. Jean Goupil criait :

— Qui est là ? Si c'est un quêteux, si c'est un ami, qu'il passe par la porte d'à-côté.

Le diable ne bougeait pas de la galerie, près de la grand'porte de la belle maison de Jean Goupil qui le reconnaissait aussitôt quand il se mettait à rire, oh ! rien qu'un peu, entre ses belles dents blanches.

— Jean Goupil, c'est un ami qui ne passe que par la grand'porte. Ouvre-moi, tu feras un bon marché, je te le promets.

— Diable, tu repasseras l'année prochaine.

— Jean Goupil, c'est moi, Jean Gospeil de la taverne Neptune. Ne me fais pas revenir pour rien : ton âme, tu-sais, est-elle toujours à vendre ?

— Diable, je ne me dédis pas : mon âme est toujours à vendre, mais je ne suis pas pressé, tu sais pourquoi, tu m'as ~~m~~ instruit toi-même.

— Ti-gars, ouvre-moi, nous ne faisons que jaser comme de vieux compagnons. Je ne laisse pas repartir, ce sont les grandes mers : les entends-tu qui battent la falaise ? Permets-moi de me reposer un peu ; le retour sera si long !

— Drable, je ne te déteste pas, tu le sais, mais je n'aime pas qu'on me parle comme à un imbécile : sur ta chaise de maréchal ferrant, tu voyages plus vite que l'éclair.

— Ti-gars, je fais ce que je peux comme un marchand qui tient à son marché et ne dis pas toujours la vérité. J'aurais bien aimé entendre pour te voir un peu ; tu étais beau et fringant : je suis sûre que tu n'as pas changé.

— Drable, pourquoi es-tu menteur ? L'heure n'arrête pas son regard et tu vois que je suis à présent vieux et marqué.

— Jean Goupil, je reviendrai l'an prochain.

— Je le veux bien, Drable, mais ne t'étonne pas quand ma femme est à la maison.

— Jean Goupil, je reviendrai comme cet automne pendant la retraite paroissiale.

Et le Drable s'en retourna, d'autant plus pressé que c'était lui qui avait conseillé à Jean Goupil, tout en gardant les oreilles ouvertes, de vendre son âme le plus tard possible. Chaque automne il revenait et chaque fois il était renvoyé. Et les années passaient et les années pour-

naient, tournaient de plus en plus vite dans leur ronde que Jean Goupil n'aurait plus conduite à bon port la Fabienne, même sous la protection du grand saint Pierre de Miquelon. Sa femme, de quinze ans sa cadette, restait vigilante et alerte, ne gardant dans ses veines que le meilleur du sang des batteurs de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, les enfants étaient tous établis. Qu'elle était loin maintenant la portée des petits oiseaux, pour comme leur mère, fauves comme leur père! Et les années tournaient, tournaient si vite que Jean Goupil ne voyait presque plus le temps. Quand l'automne revint, assis dans sa berger, devant la table à cartes, il se dit quelque-chose-lui: "Te-gars, avant de ne plus le voir, il faut tenir parole et la vendre, cette âme que tu as eue pour rien à Renard-Blanche, jadis, pas loin d'ici." Les Rédemptoristes, au leur tournée de confessions, revenaient prêcher la retraite paroissiale à Cap-Chat. Le vent hurlait. C'était de nouveau les grandes mers.

— Lorraine, tu ferais mieux de rester à la maison.

— Jean Goupil, tu fus le plus hardi des contrebandiers de temps...

— Lorraine, quoi, tu savais!

— Jean Goupil, c'est pour ça que

Je t'ai ~~épousée~~ épousée. Alors, tu comprends, ce n'est pas un peu de vent qui m'empêchera d'aller si l'église toute proche quand il me faut être heureuse pour deux.

Elle n'était pas partie pour l'église que le diable frappa à la grand'porte. On ne l'ouvre que rarement pour les jours fastes de la famille et la venue de l'Enfant-Jésus. Ce n'est pas une porte facile à ouvrir. Jean Goupil essaya et ne put.

— Diable, aide-moi, pousse la porte car entre vite que ton descente notre marché.

Le diable entra, traînant sa volante chaise de maréchal-ferrant. Il n'avait pas changé en dépit des années, tel que Jean Goupil, flâne-déjeuner, l'avait connu à la taverne Capturne. Jean Goupil prenait ses aises dans sa bergère. Le diable, assis sur sa volante chaise de bois, se tenait raide et, entre eux, il y avait la table à cartes.

— Ti-gars, commença le diable...

— Plus de ti-gars, jeune de paroles: sors ton rouleau. Ce n'est pas pour me jouer de fausse monnaie.

Le diable sortit son rouleau; il était gras comme une cuisse de fille bien faite et grassette. Les années passaient, le temps jouait la rengaine comme un

fleche ! Qu'elle était laide, cette fille-là !

— La veux-tu, Tigars ? Tu l'auras.

— Laisse-moi choisir trois de tes javelots dans le rouleau.

Jean Goupil fera trois ~~abbatis~~ abbatis : aucun d'eux n'était faux.

— Tu seras dans la capacité de la prendre sept fois dans une nuit.

Jean Goupil ne daigna point répondre. Il se contenta de dire :

— Maintenant, abatis.

— Il y aura sept nuit comme celle-là.

— Je te dis : abatis !

Le diable se mit à abattre ses javelots sur la table à cartes. Jean Goupil n'avait plus qu'une toute petite lueur dans le regard, juste assez pour surveiller le diable. Quand celui-ci s'arrêtait, aussitôt Jean Goupil lui disait de continuer, que ce n'était pas assez.

— Tigars, voudras-tu me ~~~~ ramer ?

— Abatis, je te dis

Et les années tournaient de plus en plus vite, le temps allait s'effacer, mais Jean Goupil ne quittait pas des yeux la table de jeu. Quand le diable s'arrêtait, il lui répétait de continuer. Le rouleau bientôt lui fut du tout de bois ; il fut à l'os.

— Tigars, tu me ramer !

— Diable, un magnignon m'apporte dans un marché que l'argent qu'il faut, ni trop, ni pas assez

— Tu veux donc tout le roulleau.

— Diable, je te dis : abats.

Deux dernières phrases, Jean Goupil avait peine à voir. Il ne regardait plus sur la Table mais fixait le diable au visage. L'heure de parler avec lui était arrivée. Il aurait dû avoir peur et ne ressentait pas la moindre inquiétude. Peut-être était-il incapable d'humeur ni de sentiment ? Par contre dans les yeux du moqueur du diable il a vu ~~toute face~~ l'ironie décroître et à la place l'effroi paraître. La ronde des années s'arrêta. Le temps s'était effacé. Qu'avait donc le diable à témoigner d'un tel effroi ? Voici qu'ensuite il dégringolait, renversant sa veilleuse chaise de maréchal-ferrant ; voici qu'il ouvrait la grand'porte avec fracas, se sauvant dans le noir, parmi les hurlements ~~des~~ des grandes mers qui se brisaient contre la falaise, en-bas de l'église. Qui donc se tenait derrière Jean Goupil ? Qui donc avait mis en déroute le diable, y perdant son argent et sa chaise volante, sans emporter pour autant l'âme qu'il venait d'acheter ? Jean Goupil n'eut pas la force de se retourner mais il y avait quelqu'un, quel-

qu'on dont la voix était plus douce que celle de sa mère Fabienne, plus douce que la voix de sa femme lorraine, quelqu'un derrière lui qui n'était pas son père Jérôme, qui n'était ni homme ni femme et lui disait :

— Tu es mort, Ti-gars.

— Je suis mort, Seigneur ?

Pourquoi donc Jean Goupil s'adressait-il ainsi à celui qui se tenait derrière lui et dont la voix avait mis en fuite le diable ? Il n'y avait plus de loups. L'ancien capitaine de gendarmerie avait fondu dans l'espace. Il était devenu toute l'espace du monde et néanmoins Dieu trouvait place pour se tenir derrière lui. De plus en plus loin, comme s'il montait dans le ciel, Jean Goupil apercevait encore sur la table à cartes un monceau d'argent dont le montant dépassait l'entendement et ~~faisait~~ faisait parler l'imagination, tout l'argent qu'il avait volé au diable pour le donner à sa femme, à ses trois filles Chanac, Muriel et Tiennet, et à son fils Jean-Olivier qu'on surnommait Bigue. Jean Goupil était content :

— Oh ! je suis mort. Et puis, après ? Si j'avais pas de Dieu ! N'était-ce

pas mon tour ?

Dieu lui dit :

— Content, Fr.-gars ?

Jean Goupil, rendu plus heureux que la coupole des grandes mers d'automne, qui n'entendait même pas crier le Redoptorisse dans l'église de Cap-Chat, répondit aux Seigneur :

— Content, ça ne se dit pas : je monte, je monte, je vais peut-être au Paradis ! Et avant de partir, Seigneur, j'ai fait un diable de bon marché

— Oui, Fr.-gars, parce que je suis arrivé au bon moment. Il y a plus malin que le Malin. On dira que c'est Jean Goupil, ~~mais~~ car Jean Goupil pour une fois était du bon côté. Je ne suis pas un ingrat : Je m'avais donné bon Dieu, j'ai attendu un peu pour voir si je suis vendu la prendre, c'est tout.

On trouva donc l'ancien capitaine, celui qui avait été le contrebandier le plus hardi et le plus prudent de la Gaspésie, mort devant un tas de huîtres, le plus gros qu'on eut jamais vu, Cela avait nécessité de vastes travaux de Gaspé à Malbaie. Le curé Godfroy lui chanta quand même une messe de funé-

railles et l'enterra en Terre bénie. Cela coupa le sifflet aux rêveurs et fit taire le plus fort des bruits. Il en persista quelques-uns parce que sous la rumeur nouvelle c'étaient des bruits très anciens qui avaient recueilli d'encore plus vieilles légendes. Ils émanaient des petites rues et des rangs éloignés, proches de la lisière du bois. On disait par exemple qu'on avait acheté le curé avec l'argent du Salut. C'était mal connaître les Belhommeau qui ne sont pas de dépensiers, qui ne jettent pas au vent leur argent, même si cet argent leur vient du diable. Pauvre curé Godfroy! Il n'avait eu que ses honoraires fixés par le droit canon et ajustés par l'ordinaire du diocèse, rien de plus à part la vieille chaise de maréchal-ferrant qu'on avait trouvée à la renverse dans le salon, la grand'porte ouverte malgré l'intempérie, à côté d'une table trouée d'argent et de la dépouille de Jean Joupil. Cette chaise prenait à la suie, calcinée par le tison qui se détachait des flammèches, n'était pas un cadeau. Le curé l'avait fait mettre tout bonnement dans la salle paroissiale qui, mal fermée, sans chauffage, restait abandonnée des premiers jours de novembre aux derniers jours de mai. Or, au début de l'été qui suivit la mort étrange, sinon merveilleuse, de Jean Joupil, Eulogie Jaumont,

le sacristain, le bedeau, l'homme de cour du curé Godfroy, faisait le ménage de cette salle, étant donné que Fred Ratté et ses comédiens s'étaient annoncés. Ils avaient connu des triomphes à Malaise et Rivière-Blanche. Ils descendaient la côte, précédés par la gloire. Capucat se préparait à les accueillir aussi bien qu'un amant. La journée était belle. Le curé Godfroy se berçait sur la galerie du presbytère. Eulogie Jasmont, traînant la volante chaise, sortit de la salle paroissiale et lui cria : "Curé Godfroy, qu'est-ce que je vais faire de ça ? Si vous voulez mon avis, c'est tout juste bon à jeter sur le fleuri."

— Attends, Eulogie.

Fermant son bréviaire, le curé Godfroy descendit de la galerie et vint examiner la chaise de maréchal-ferrant.

— Eulogie, tu resteras toujours le même : tu ne connais pas la valeur des choses. Cette volante chaise là, j'en connais qui donnerais gros pour l'avoir.

— Curé Godfroy, vous voulez encore vous moquer de moi ! Ce n'est qu'une vieille chaise comme on en trouve dans les boutiques de forges, une chaise de maréchal-ferrant.

— Et si je t'apprenais qu'elle va voler comme l'éclair ? Que c'est la chaise que le diable prend pour voyager. Jette-la sur le plein et que la mer l'emporte : là, Eulogie Gaumont, je suis entièrement de tes avis.

La-dessus, le curé Godfroy regagna la galerie du presbytère et se remit à la recelaison de son ~~bréviaire~~. Fort de toute sa science et de toutes ses vertus, il était en sécurité, lui. Un qui restait toujours en danger, c'était le pauvre Eulogie parce qu'il n'avait guère d'esprit. Devoué, personne ne le nierа ; trop curieux par son encoupetonce, ça non plus, personne ne le nierа. En traînant la volante chaise vers la falaise pour la jeter d'en-haut sur le plein, l'idée lui vint de l'essayer. Le curé Godfroy, levant les yeux, devina son intention ; il n'eut pas le temps de crier, Eulogie Gaumont était assis sur la chaise de maréchal-ferrant ; tout aussitôt elle monta droit dans l'air et l'on fut bien pour cinq ans à n'avoir pas de nouvelle d'Eulogie Gaumont, le sacristain. Le pauvre, il faut lui pardonner parce qu'il n'avait jamais su ce qu'il faisait.

— Eulogie ! Eulogie ! criait le curé

Godfrey au milieu de la cour du presbytère. Les voisins étaient accourus.

— Eulogie, revenez !

Hélas ! les cris du curé furent vains. Assis sur la mandelé dansé, le sacristain montait toujours plus haut. Et nombreux furent ceux, groupés autour du curé Godfrey, qui le virent disparaître. Je dois un peu au regain des mauvais bruits, des sots et des rumeurs dont j'ai parlé déjà, j'ai écrit ce conte pour rétablir les faits dans leur vérité et sauver de l'infamie la mémoire de Jean Jaspel

II

Le nom des Jaspil est connu dans notre nation depuis toujours. Après le déluge de l'Atlantique, quand les jesuites prirent la Nouvelle-France sous la ~~république~~ suzeraineté des Hurons, méprisants pour le roi et les Français de France, épris des hommes nouveaux qu'ils rencontraient et les offrant à Dieu sans passer par les bons offices de l'Europe, ils eurent un petit saint habellé de ce nom, auquel on ne pense guère, caché par les médailles de la fournée de martyrs et de confesseurs dont il se paraient la gloire pour s'élaborer de lumière l'erreur qu'ils avaient commis en jetant leur dévolu sur les Hurons au lieu de sur les Iroquois. Le petit saint resté toujours sur les saints autels, nous n'en est connu que son homonyme de Cap-Chat qui déjà si cruellement le diable, sauvant son âme même s'il en avait reçu le prix en pastèques canadiennes. Le beau nom de Jaspil serait normand au dire de certains de nos académiciens, et pour d'autres, bourguignon, de cette grande nation qui réunit toutes les provinces maritimes, de la Gaspésie à la Nouvelle-Écosse, à l'exception de Terreneuve et du Labrador.

Les connaisseurs ont prétendu que le nom a pu se prêter à ce mélange de Normand et de Bourguignon parce qu'on ne le rencontrait guère autrefois qu'en Gaspésie. C'est de cette pro-

Vence qu'il serait parti au travers de la Baie des Chaleurs pour gagner les hauteurs de Caraquet et la péninsule de Miscou, et de même, à rebours le grand fleuve, Québec et Montréal. L'image semble prendre le parti de ces connaisseurs, car on dit que les Jouel sont gens des Bas. Evidemment cette notion, si importante dans notre pays, reste relative et doit toujours être confrontée par le repère. Ainsi les Hauts, dont on a parlé à propos de la grande famille des Letourneau, de Saint-Pierre-de-la-rivière-du-Sud, de Cap Saint-Ignace et de Montmagny, et en opposition avec l'origine de Jérôme Jouel, venus des Bas les plus profonds, ces Hauts-là n'en sont pas vraiment. Le partage semble se faire à Québec; Ainsi a-t'on encore Berthier-en-bas, près de Montmagny, qui s'oppose à Berthier-en-haut sur la rivière Bayonne, en face de Sorel. Cela montre bien que notre pays a eu grand tumulte et qu'on n'en parle bien que dans l'intimité, à la barbe des étrangers, ~~parlent-ils~~ fusent-ils français de France.

A mon humble connaissance, lorsque connaisseurs, académiciens et membres de nos sociétés de généalogie dont je pense d'ailleurs beaucoup de bien car on y a été ensemble à nommer "premiere generation" celle qui s'est établie au pays, basculant dans

le fourre-tout mérovingien qui est la France
toutes celles qui ont précédé cette génération
d'anoblissement (et les quelques exceptions
confirmant cette loi d'or, montrent des familles
félones, telle la famille Salaberry), ces connais-
seurs, dis-je, secoués par la navette entre les
Hauts et les Bas, n'ont jamais parlé des Gaspé
que profond des terres. Or ce profond aurait, au
sud de Québec, le long des rivières Etchemin et
Chaudière. Leurs bassins représentaient un vaste
hinterland aboutant aux forêts de la Nouvelle-An-
gleterre. On en prit possession en l'occupant,
après 1713, par raison d'État et pour confondre les
prétentions des obstinés Bastonnais qui jouaient
pour lors, parce que le Traité d'Utrecht n'avait
pas fixé de frontières, à ce que leur pays mon-
tât jusqu'aux hauteurs de Lévis. ~~Auparavant~~ Auparavant,
vu que les Abénakis avaient un pays de
Boston à Québec par la raison de deux rivières
qui s'aboutaient, les rivière Chaudière et Kenne-
bec, on le leur avait échangé contre les
bassins des rivière Saint-François, Yamas-
ka et Bécancour qui avaient le double avan-
tage de n'être que canadiens et d'offrir
plus de ressources que le bassins de deux
premières. ~~Dans~~ Pour les profondeurs ainsi
offertes, vraiment prises d'ailleurs de s'y
installer, les cultivateurs canadiens, pour

aller ~~s'y déchiffrer~~ se déchiffrer des terres, ~~fonder~~ établir des paroisses et fonder la possession du roi de France, ~~quittaient~~ quittaient pour la ~~fois~~ première fois le dégagement du grand fleuve et le plaine, plus ou moins large, de ses bordures. Ils trouvèrent certainement des resultats de nomades, contents de les voir arriver, y trouvant leurs avantages comme ces pionniers le leur par une symbiose naturelle qui a toujours existé entre les chasseurs et les agriculteurs. Sainte-Marie, Saint-Joseph, Sorel, ~~ont~~ furent fondés tout au long de la rivière Chaudière: Plus tard les parages du grand lac Megantic seront soumis à l'agriculture. C'est, le comté de Dorchester sera plus longtemps négligé. Or c'est dans ce comté, non plus dans les Hauts ni les Bas du pays mais dans son profond, qu'on rencontre nombreux, aussi nombreux que dans la Beauce celui des Nadeau, ~~Nadeau~~ Vanasselet, le nom des Joncas. Si dans le cas du petit saint pensait, on ne saurait douter qu'il ne soit venu de France, dans celui des autres, qu'ils soient des Bas ou du Profond, il reste possible, sinon probable, qu'il se soit amalgamé à nous, venant de diverses ~~mal~~ valeurs, des Abenakis, des Algonquins, des Malecytes et des Souriquois. L'Amérindien pouvait se franciser en ne gardant de son nom ancêtre que des syllabes françaises comme

il en fait pour les Malots, mais le plus souvent ils oublient pour leur nom de baptême et comme il y a eu un Simonet et un chef de la nation des Abenakis, qui portaient le nom de Louis-de-Gonzague, on peut se demander si la plus grande partie de nos Jean Goupil ne nous est pas venue par le truchement du premier Sacrement. Ainsi en fait-il des deuxième Jean Goupil en tête dans ce conte, encore que je ne sois pas en mesure de certifier son origine amérindienne.

Je viens à dire les choses telles qu'elles ont été. Autrement, le conte perdait tant de facilités, dont le merveilleux n'est pas la moindre, qu'il semblerait dégagé de toute réalité, insignifiant, mauvais, alors que par son biais aigu, c'est une façon de la surprendre et de la dire dans toute sa simplicité. Dans celui-ci, je dois admettre que toutes mes considérations sur Jean Goupil, (sur le nouveau, car dans notre prodigieux pays dès qu'un Jean Goupil meurt, tout aussitôt un autre naît,) risquent d'être plutôt oiseuses, car il est né d'une naissance à bien des égards incertaines, de père et de mère inconnus, et qu'il fut, quelques heures après, exposé contre une des portes latérales de la basilique de Québec dans un petit moïse. Apporté à la Miséricorde, il fut baptisé Jean Goupil d'auto-

rité par le vieil armoner qui, avec sa réputation de lunatique, aurait pu tout aussi bien le nommer Thomas Vaboeuf ou Jean-Baptiste Beaulanger sans mettre le moindrement à ~~de~~ celle Napoléon. ~~Monsieur~~ Marie-Louis Doyon était justement déclaré lunatique parce qu'il avait un faible ou, si l'on veut, un sens prononcé des pauvres enfants trouvés qu'on lui livrait pour qu'il les sacramentât, le sens de leur passé intérieur et de leur avenir dérisoire. L'abbé Doyon n'en resta pas au baptême et, chaque matin, avant sa messe, il venait se pencher sur le petit Jean Jongleur qu'on traitait du mieux qu'on le pouvait car cet armoner, en même temps qu'il respirait la bonté, avait quelque chose de perfectionniste. Ayant observé que dans les crèches de l'époque les enfants mouraient trois ou quatre fois plus que dans les maisons, sans équipement médical, dans des maisons souvent malpropres ils ne le faisaient qu'une fois. Des médecins zélés, à la face joufflue, venaient faire les constats des décès et n'en semblaient pas le moindrement troublés. Les bébés étaient morts dans les formes. La médecine n'a pas changé depuis Voltaire. Si la mort ne correspondait pas au diagnostic et avait trompé le pronostic de la Faculté, le médecin faisait la moue, montrait un peu d'agacement et prescrivait l'autopsie

qui, en massacrant un peu de cheveux, allait des formes à l'endroit où elles avaient failli. Les médecins ne traitaient les enfants que par surcroît ; le meilleur de leurs soins allait à la médecine, à la bonne conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes et comme on l'a vu ils étaient de tous les enfants de la Crèche de la Miséricorde de saint Vincent-de-Paul ceux qui se portaient le mieux. A leurs nombreux stalactiques ils avaient une réponse péremptoire et définitive : l'hérédité, c'est-à-dire la constitution même des parents. Monsieur Marie-Louis Doyon, le vieil économe hémiplégique, se donnait la discipline, lui, ne pouvant se satisfaire des sophismes de Messieurs les Médecins et encore moins capable d'admettre que, dans une institution fondée par le grand Vincent de Paul et que toute la société, celle des croyants autant que celle des mécréants, était unanime à admirer, la charité chrétienne fut pernicieuse au point de relancer ~~au point de départ~~ l'infanticide sacré des nations payennes.

— Sœur Supérieure, disait-il de sa voix rauque qui rendait le bleu de ses yeux plus beau que le ciel d'une belle journée, Sœur Supérieure, écoutez-moi : reprenez votre

Votre cahier de calcul, votre crayon à mine et faites le compte, c'est facile : ce quatre cinquième nous donne ~~facilement~~ le fondement des infanticides que nous perpétrons dans votre maison bénie, chaque année. Sœur Supérieure, écoutez bien ce que je vous dis : vous serez damnée et moi aussi.

Certaines supérieures sont devenues folles à cause de lui. D'autres, d'un naturel moins inquiet, sachant trouver conseil ailleurs, lui répondaient :

— Monsieur l'aumônier, vous dites quatre parce que Dieu vous a doué d'une âme excessive. Trois suffisent...

— Trois, c'est-à-dire deux de trop, vous suffisant... Mais vous êtes trop bonne, ma Sœur !

— ~~Monsieur~~ Mesure, nous faisons de notre mieux, vous le savez. Cela ne nous rend pas haïssables pour autant. Nous n'avons qu'un rôle de suppléance. Si, sur cinq enfants, trois montent à Dieu, munis de tous les secours de la religion...

— Taisez-vous, ma Sœurs : tous ces secours, toutes ces grâces ne sont que peu de chose comparés à la vie d'un enfant !

— Je dis donc, ~~Monsieur~~ Mesure, que si ces morts sont inutilement horribles...

— Épouvantables !

— ... épouvantables, si vous voulez, ~~Monsieur~~ Mesure. Eh bien ! sachez que sans nous, au lieu de trois, il y en aurait cinq, Monsieur, cinq sur cinq. La charité se doit d'être humble et souffrante, je n'ai pas à vous l'apprendre. Vous devez nous le dire et répéter, ~~Monsieur~~ Mesure, oui, à nous femmes folles qui restons la poitrine sèche alors que nous devrions

avoir des seins gonflés de lait.

Quand Prêcheur Marie-Louis Doyon, aumônier à la Miséricorde, rencontrait une maîtresse-femme en la supérieure, il vaquait à ses ministères en frôlant les murs comme un petit garçon. Quand il tombait sur un esprit inquiet, une pauvre dame aux humeurs malheureuses, il marchait au milieu des corridors comme un extravagant et n'aurait pas alors cédé le passage à un évêque, lui qui n'eut jamais la moindre couleur à son habillement. Il aimait les enfants abandonnés avec la passion d'un homme qui ne sait pas les prendre et ne peut rien pour eux directement. Les religieuses craignaient sa parole de feu, doutaient de son bon jugement et ne lui étaient pas moins attachées, ayant besoin ~~de lui~~ de lui dans leurs humbles tâches. Jamais une plainte ne parvint au ~~plat~~ palais cardinalice. Il resta aumônier à la crèche plus d'un quart de siècle. Dans l'ordre du baptême, les prénoms lui importaient peu; il les choisissait parmi les saints du jour. Par contre il attachait la plus grande importance aux patronymes fictifs qu'on donnait aux enfants abandonnés. De la fin de sa carrière, il les choisissait juste au bout près de l'origine. Dans ces pauvres enfants il flairait le pays et semblait savoir ~~de~~ d'où ils venaient. Lui-même, il était originaire de Saligan, aujourd'hui Saint-Georges-en-Beauce, et c'est peut-être pour cela qu'il avait voué à Jean Gonpil un amour singulier. Trop longtemps exposé à la porte de la Basilique par un vilain temps d'automne, remonté des Bas où saisissaient les grandes

mers, le pauvre enfant ne s'était jamais réchauffé et traînait faiblard. Monsieur Marie-Louis Doyon qui chaque matin passait, qui le gardait à l'œil, voyant qu'il ne ferait pas long dans la Crèche de la Miséricorde de saint Vincent-de-Paul, de se dire :

— Toi, mon espèce de Jean Goupil, tu n'as pas pour monter au ciel et m'y attendre, tes petites guenottes fermées, comme un accusateur !

Après sa messe, il prit congé et s'en fut sur les arrières des hauteurs de Lévis où une famille du nom de Carrier lui était obligée. La femme, une grand'rousse venue de Jersey, qui avait blondi après son baptême et son entrée dans la sainte Église, était chaleureuse et laitière autrement que les p'tites Sœurs de saint Vincent. La mise en nourrice de Jean Goupil fut acceptée sans discussion et jamais par la suite ces Carrier du bon Dieu n'osèrent le retourner à la Crèche où l'on ne demandait pas mieux que de l'oublier. Toutefois, quand ces nourriciers eurent fait leur part et s'estimèrent acquittés de leurs obligations envers messire Doyon, il s'arrangèrent chrétiennement pour l'envoyer plus au sud, chez un couple qui n'avait pas d'enfants et ne serait pas à en avoir des brassées, plus qu'il n'en pouvait soutenir, de sorte que Jean Goupil disparut vraiment de trop. Sans être pour autant retourné à Québec, il continua vers le sud, y glissant de plus en plus profondé-

ment. Les jeunes ménages se le passaient, telle une longue suite de relais, pendant que les lunes et les années tournaient. De la Marangouinière, plus après la Terre des Carrier, par la Grandière, où il s'en fallut de peu qu'il ne devînt un petit Irlandais, il arriva à l'âge de huit ans chez le pape Poulin, à Saint-Zacharie, sur les dernières hauteurs de la rivière Chaudière, et il y resta cinq longues années.

Un peu plus loin, au-delà d'un coteau qu'on voyait de la maison du pape, l'eau se mettait à couler à la renverse avec de petits bruits, des éclats, de vifs sourires, comme si elle se moquait des lois jusque-là observées, vers des ruisseaux qui, à l'encontre de cette bonne rivière Chaudière fidèle à la ville de Québec, n'avaient pas besoin du grand fleuve Saint-Laurent pour gagner l'Océan et le faisaient directement par des cours d'eau étrangers, soit la grand'rivière Saint-Jean, soit la Kennebec, on ne savait trop laquelle des deux. Ce que l'on bien on savait parce que le pape Poulin, qui aimait les étrangers et n'était pas toujours drôle pour les gens de la maison, l'avait tant et plus répété, faisant honte à Jean Goupil lui-même, c'est que sur la partie cachée du petit coteau on pouvait hardiment passer dans les États-Unis! Tout dernièrement, ouvrant sa braguette et sortant un membre viril qui

commençait à avoir de la consistance, sinon de la tenue, déjà empoilé à la base, Jean Goupil l'avait fait avec hardiesse, c'est certain, mais de plus, mais surtout le plus sérieusement du monde, car ne jurait pas debout qui vaut, chose qu'il savait depuis longtemps mais n'avait pas jusque là jamais eu tirer gloire malgré l'enseignement du pape Poulin qui toujours prétendit que jurer de la sorte, plus que pour un chien lever la patte, c'était la merdaille du genre humain.

— Le chien a besoin d'un poteau, d'une hart, tandis que l'homme, fait à l'image de Dieu, splendeur de la création, roi de la terre, se donne à lui-même la hart, la tige, l'arbrisseau, par le jet qui sort de sa personne sacrée.

Si Jean Goupil, connaissant la merveille, n'avait pas trop osé à en tirer gloire, c'est que la Rombaut, femme du pape, et ses filles, qu'il considérait ses propres sœurs, s'érigeait en chœur grec et d'une seule voix s'écriait:

— Pape Poulin, jure comme tu voudras mais sache que tu as le jet au paradis et que tu ferais mieux de t'asseoir comme tout le monde plutôt que d'asperger le siège de la bécosse comme tu ne manques jamais de le faire quand tu n'es pas à l'étron au cul.

Le pape ne daignait même pas ouïr ses doléances sincères et ses recommandations ardentes, trop au-dessus de la gent paysanne. Le pape Poulin, plus haut en couleurs que tous les Borgia qui l'avaient précédé, dont le faste était ostentatoire et connu, non seulement dans Saint-Zacharie, mais encore dans Dorchester et dans la Beauce, n'avait grand même que des moyens très limités pour se maintenir dans les jupes à la hauteur de sa renommée et de sa gloire. Ses possessions se réduisaient à une petite terre mal défrichée et qui n'aurait pas été l'été du tout. À la rigueur, un espèce de petit Arenois, industrieux, n'arrêtant pas, aurait pu l'humaniser, la rendre belle et de bon profit, mais c'était un genre que le pape Poulin n'avait pas du tout; il l'avait même différent de celui de cet grand magicien qui trônait alors à Rome — "cet usurpateur!" criait-il à ses enfants, à ses cochons et à Jean Joupil. Celui-là était le plus grand de ses admirateurs. Après le mépris de Monsieur Pierre-Louis Doyon qui de la Crèche de Québec l'avait apporté sur les hauteurs de Lévis, après les jurons dans lesquels on se l'était passé de la main droite à la main gauche dans toutes les paroisses de la Beauce et de Dorchester, à cause de tout ce branlebas qui ne lui avait laissé que de la grenaille dans la tête, peu de jarnigoine, une allure de chien

balin et le verbe en equipolant, Jean Goupil, ~~Des~~ dévotieux envers le pape Paul, faisait de son mieux pour ne pas lui déplaire. Hélas! cela ne lui était pas facile. Pauvre de lui, si démuni, il n'en avait pas moins des ennemis, en particulier la femme du pape, surnommée la Romaine, qui ne cessait pas de se lamenter contre lui, prétendant que, trop vorace, il était, lui en rapporté, le pain de la bouche de ses propres enfants. Il est vrai qu'à cause de la magnificence ostensible de leur bonhomme, doublée d'ailleurs de sa parcimonie, ces Poulin-là connaissaient la disette, des jours durant, des semaines, parfois même des mois. La Romaine ne manquait ~~de~~ jamais alors d'aller se plaindre au maire et au curé, assez fous pour n'en point vouloir aux mains vides; de leur côté les garçons et Jean Goupil prenaient des leçons aux collets pendant que les filles chaparadaient dans le voisinage. Le pape, lui, ne bronchait pas, attendant le retour de la bombance. Et il avait un faible pour celui qui n'était pas de sa progéniture, pour ce orphelin qui prenait vie à sa chaleur bourrue et extravagante, qu'il garda plus de cinq ans et rendit quasiment à sa grossesse. Cette charité lui fut comptée quand il fut question au Conseil de Saint-Zacharie, où les bleus conservateurs avait obtenu une majorité, de prendre les dispositions pour le chasser de la paroisse; on vit alors le curé Laguerre, représentant du pape de Rome, fils de Laguerre-la-Poche, d'une

allure de la Beauce, venir jouer la question suivante :

— Qui élève Jean Goupil ?

Puis cette autre :

— Est-ce vous, Monsieur le Maire ? Sont-ce vous, Messieurs les conseillers ?

Le Conseil baissa la tête et le vaillant petit curé laquais s'en fut. Par après, parmi ces sépulcres blanchis qui ont toujours été les conseillers, on discuta savoir si on laisserait leur sale museau jouer dans l'hôtel de ville. Quant-et-après que la Romaine passait à la casserole du curé et que ce n'était là qu'un commencement, vu qu'il tenait de son père et qu'il avait l'œil déjà sur les filles de la Romaine, les petites chapardeuses qui s'en venaient grandelle. Telle était l'ignominie de cette race maudite qui bientôt allait se coiffer d'un béret blanc et montrer ses dents pour relever son teint et grimacer un sourire de prêtaillons, vrais rictus d'ogrelets.

Le pape Pontin finit quand même par se débarrasser de Jean Goupil, pas loin d'avoir atteint sa grosseur, capable en tout cas de tuer, merveille du genre humain, dans les États-Unis d'Amérique. Après un mois jaune, une femme comme il ne s'en voit rarement en novembre, l'abondance était revenue sur les hauteurs de la Chaudière, près du dernier coteau. Les fruits de Sa Sainteté avaient été particulièrement prolifiques, cette année-là. C'était de nouveau les Avents, le gel installé pour l'hiver et dans Saint-Zacharie les cochons si-

Quais qui fessaient le sang et se relayaient à un coin à l'autre de la paroisse pour soutenir le cri d'agonie annonciateur des fêtes. Les mains rouges de sang jusqu'au coude, Jean Goupil courait les filles de la maison et leurs ~~petites~~ amies venues du voisinage pour la célébration ; elles poussaient des petits cris et ne se sauvaient que pour mieux s'attirer dans quelque coin. Du perron de la cuisine, assis dans sa grand'chaise à accoudoirs, le pape Paulin présidait à la cérémonie. Grand Jean Goupil, les yeux presqu'aussi rouges que les mains et les bras, passa ~~x~~ devant lui, il le hêla :

— Hé ! Jean Goupil, arrête-moi ça : j'ai une commission pour toi.

Jean Goupil entra dans la cuisine, se lava, ôta son tablier et revint.

— Cesse de harceler les filles, écoute-moi bien : j'aurai bientôt un grand procès contre la municipalité si je ne veux pas d'un petit avocat de Sillery ou de Saint-Joseph. J'aurai besoin d'un avocat de la Ville de Québec et des meilleurs : il se nomme Ernest Caudoir ; il a plus de pouvoir qu'un étalon quand toutes les juments du Canada sont en chaleur ; plaide-t-il aux Palais de Québec qu'on l'entend distinctement sur les hauteurs de Lévis. Avec ça, pas commode, coléreux comme une teigne. Jean Goupil, je ne veux

pas pressé, j'ai tout le temps voulu pour le mettre à sa main. Tu lui apporteras cette plus belle cochonaille de toute ma boucherie ... La Romaine !

La Romaine apporta un baluchon qui contenait ce morceau de choix.

— Tu diras à Maître Ernest Cardon que c'est là qu'un petit cadeau pour commencer.

Jean Goupil s'endormanda, revint saluer le Pape Poulin, la Romaine, tous les enfants, tout de la maison que du voisinage, qu'il considérait comme des frères et sœurs, le baluchon à l'épaule, malgré son bel habillement il se sentait plutôt nerveux. Il partit quand même bravement, passa par Sartigan, Saint-François, Saint-Joseph, Sainte-Marie, tous gros villages ou petite ville le long de la rivière Chaudière, dans la plus belle des vallées. Après trois jours de marche, il parvint à Lévis et traversa à Québec où, sans même penser à s'amuser, sans même un moment pour s'ébaudir au milieu d'une aussi prodigieuse cité, il se mit en quête de Maître Ernest Cardon que le Pape Poulin tenait à avoir dans son grand procès contre la corporation de Saint-Zacharie-en-Dorchester. Il ne le trouva pas d'emblée ni autrement pour la bonne raison que son merveilleux gueulois ne valait même plus un vieux crachoir, étant donné qu'il était mort sans que on le sût à Saint-Zacharie. Après avoir rôdé pendant trois autres jours,

ne prenant que fort de repos, la nuit, dans les environs de la basse-ville à coucher des rats qui, flairant sa cochonnaille, venaient grugner son baluchon. Jean Jospil commençait à se reconnaître parmi les lieux de sa naissance, c'était un garçon vaillant. Toutefois le morceau de cochon rendait lourd son baluchon effiloché. Il ne tenait guère à le rapporter pour l'ajouter au rapiéçage de la bouchère des Evats, fameuse celle aussi-là. De plus, le temps s'était radouci et son morceau risquait de se gâter. Voici comment Jean Jospil s'y prit pour rentrer allègre à Saint-Zacharie.

Il avait remarqué que certaines rues étaient parlantes et que des jalousies closes de toutes sortes semblaient lui être adressés. L'une d'elles, sous le cap, était particulièrement bavarde. S'il avait appris à lire, il aurait su que c'était la rue Saint-Valbert. Il se dit qu'il pourrait demander conseil aux personnes qui se tenaient derrière la jalousie et semblaient de bonne composition. Un après-midi, cette jeune rue se trouvait vide de piétons. Alors, brusquement, devant une jalousie, après avoir ôté son casque à oreilles, en peaux de lièvres, il raconta son voyage et demanda si, avant de le défaire, il ne lui serait pas possible d'échanger sa cochonnaille, le meilleur fiacre de toute la Bouchérie qu'avait fauté le pape Paulin à Saint-Zacharie devant le coteau au-delà duquel on peut passer dans les Etats-Unis ... L'échanger contre

quoi ? Ça, Jean Goupil n'y avait pas pensé.

— Entre toujours qui on voit.

Il entra et fut introduit dans la cuisine où la maquerelle, vieille fourbe accomplie et Française de nation, examina le morceau de porc. Il lui parut tout simplement digne de figurer au menu du grand souper qu'elle préparait pour fêter la chef Bigaouette, auquel devaient assister un prélat du palais cardinalice, un archidiacre de la High Church, le commandant de la citadelle de Québec, les deux Wipps, le sénateur Lesage et d'autres hauts dignitaires, sans parler des dames, toutes priées sur le volet. Elle dit à Jean Goupil :

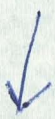
— Fourbé coudre, mon petit. Monte au premier et tu trouveras Thérèse dans la deuxième chambre à gauche. Thérèse, qui a été formée au couvent de Sillery par les dames de la Congrégation, est la personne toute désignée pour te donner la part qui te revient de cet échange.

Dans ces doses-là, il y a toujours des noirs ou des trop. Jean Goupil, pour la première fois de sa vie, fut vraiment favorisé. Thérèse, la curieuse fille, se faisait une délectation d'un fruit au. Jean Goupil l'était. Quand il sortit de la deuxième chambre et descendit le grand escalier, non seulement il ne l'était plus mais encore en moins de deux heures Thérèse lui avait donné une éducation qu'il n'oublierait pas du reste de sa vie. Tout regorgé, content,

un peu parti de joie, il descendait donc et la ma-
guerelle l'attendait au pied de l'escalier, curieuse
de savoir si dans son spéculoir le marché s'était
fait à sa satisfaction. Il pensait à tout sauf à cette
maguerelle. La vue le dégoûta, toute poule ac-
complie qu'elle fut, connaissant la paletoise du
monde et les usages du pays, des mours sur le
dessus du panier.

— Oui, bien sûr, dit-il avec réticence.

La maguerelle s'attendait à un oui autrier. Jean
Goupil n'en resta pas là ; il passa au non puis au
non, justement à cause de cette maguerelle,
Française de nation, qui n'était qu'une fausse
gardeuse, une fausse maguerelle. Quant à
la poule, elle s'en souciait bien ! Il ne savait
qu'il des poulettes et la vue de cette supposée
poule accomplie, bonne pour un prélat, un
archidiacre ou un chef de police, les lui
galait, ses gentilles poulettes. Oui, Jean
Goupil se sentait très mécontent. De fait,
une question le gênait : quel



~~raconté~~ de sorte qu'au lieu de dire ou comme la ~~maquerelle~~ Mayerelle s'y attendait, il répondit non. De fait, ~~elle~~ questionna le gendarme : que répondrait-il au pape Poulin quand celui-ci lui demanderait ce qu'il avait fait du ~~nouveau~~ petit quartier de porc, étant donné qu'il n'avait pas réussi à trouver le fameux avocat Ernest Cauchon ?

— Hein, Madame, qu'est-ce que je lui répondrai ?

— Mon pauvre petit garçon, on voit que tu viens tout juste d'arriver au monde ! Viens dans la cuisine, je vais t'écrire un mot, tu le montreras à ton père, à ta mère, au curé, au pape, à qui tu voudras, et tout s'arrangera.

Sur une carte parfumée la maquerelle écrivit un mot, quatre phrases, mit la carte dans une enveloppe rose et la tendit à Jean Goupil : " Tiens, mon garçon. " Il allait sortir, Thérèse du haut de l'escalier lui faisait de jolies signes d'amitié, comme on ne peut pas en apprendre ailleurs que de les plus grands couvents. De son pauvre accouplement, plus une trace. Il répondit à Thérèse, des mieux qu'il put et s'en alla au plus vite à Saint-Zacharie, au dernier échelon de la rivière Chaudière. La Romaine l'aperçut dans le chemin de montée, sur le point d'arriver. Elle dit au pape Poulin :

— Regarde un peu qui nous revient. Est-ce qu'il vient ?

— Tiens ! c'est Jean Goupil. Ma foi ! je ne suis pas fâché.

Jean Goupil entra et fit au pape un rapport de son voyage à Québec.

— Et l'avocat, comment l'as-tu trouvé ?

— Je ne l'ai pas trouvé du tout.

— Comment ça ?

— Maître Ernest Cauchon est sous terre, parmi les morts.

— Un avocat comme lui, sous terre, parmi les morts ! Il ne sera pas meilleur qu'un autre. Quand on pense, un gueulard comme le sien !... Mon procès s'annonce déjà mal bien. Il va me falloir prendre le p'tit Cloche, le garçon à Léonie, notre parent à tous par le grand sauvage.

La Romaine demanda :

— Jean Goupil, ton baluchon a les flancs creux : aurait-il vidé de la pièce de cochon ?

Le pape dit :

— Regarde, mange un peu, repose-toi. Ensuite tu iras porter le p'tit quartier cochon à l'avocat Robert Cloche, pas loin de la prison, à Saint-Joseph. Lui, je suis certain qu'il n'est pas sous la terre, parmi les morts ; il vient à peine de naître.

— Il m'en faudra donner un autre

— Comment ça ? Et le premier ?

Jean Goupil présenta au pape Pouloux la carte de la magnolle. Le pape flaira et trouva qu'elle sentait bon, puis, prétextant qu'il n'avait pas ses lunettes, il la tendit à sa femme, la Romaine, pour qu'elle leur en donnât lecture. La Romaine commença par faire sortir ses enfants de la cuisine, puis elle se dandina à l'oreille du pape Pouloux de qu'elle y avait lu. Sous les yeux horrifiés de sa femme, le pape commença par rire très fort, trop fort, puis à cesser de rire. A ce moment-là, dans sa bouche hérissée de chicots et dans tous ses intérieurs, il se produisit un grand ~~tonnerre~~ reprement. Il commença par se tourner vers la Romaine et d'une voix douce qu'on ne lui connaissait pas ~~de commettre~~ de demander qu'on remette à Jean Goupil son pilit billet parfumé et l'enveloppe rose, puis, se mettant sur ses grands pieds, aussi grand, aussi fort, aussi terrible d'un pape mérovingien, il accommunia Jean Goupil sous vaines phrases, d'un ~~vaine~~ seul mot : "Dehors !"

Le pauvre orphelin comprit qu'il venait de perdre à jamais le brave homme pelloresque qui, si longtemps à l'encontre de la municipalité de Saint-Zacharie-les-Hauts et même de sa femme, dite la Romaine, l'avait protégé et ~~tendrement~~ considéré pendant de longues années ~~comme~~ comme son fils

préféré. Il prit son baluchon et sortit de la maison. Pendant qu'il s'éloignait lentement, une de ses demi-sœurs, qui se nommait Tinamer et que justement il avait courtoisée avec ses grandes mains rouges de la boucherie des Aoants, Tinamer vint mettre dans son baluchon de quoi manger pour quelques jours et lui dit :

— Jean Jaupil, va maintenant et n'oublie jamais Tinamer, la fille du pape Poulain, qui, en dépit de sa vilaine mère, la Romaine, t'aima de tout son cœur.

Alors, Jean Jaupil, plus malheureux qu'un chien chassé de la maison et plus heureux que le même chien caressé par la plus douce main de cette maison, jura à Tinamer Poulain que jamais de sa vie, dût-elle être éternelle comme le curé Lagueux le prétendait, il ne l'oublierait. La petite, qui commençait à avoir de vaillants petits Tatons, revint par les buissons à la maison pendant que Jean Jaupil se rendait au presbytère où il entendait demander des explications au curé Lagueux, le fils cadet de Lagueux-la-Poche, d'honorée mémoire. La servante du curé le reçut avec hauteur. Il lui demanda pourquoi le bonhomme, père de son bon curé, était à l'orgue de Lagueux-Dets-La-Poche. Elle le savait, bien entendu, et se

demandait, les humeurs aigries, pourquoi son curé ne montait pas la trouver le soir quand ils étaient seuls au presbytère au lieu de se donner la discipline en abandonnant pendant qu'elle s'enfoncerait les ongles dans ses chairs les plus tendres, entre les deux cuisses.

— Espérez, dit-elle à Jean Joupil. Le curé Laqueux ne sera pas à paraître dans l'embrasure de la porte comme un petit saint du bon Dieu.

— Je vous écoute, mon cher enfant.

— Le pape Poulain vient de me chasser de la maison, comme ça, à propos de rien, comme s'il jouissait de l'infaillibilité pontificale.

Le curé Laqueux se fait raconter le voyage de Jean Joupil à Guibet.

— Mon pauvre enfant, c'était quasiment un prétexte pour vous éloigner de la maison, que vous n'êtes pas loin d'avoir atteint votre grossesse.

— C'était de me le dire. Mon, foi de Jean Joupil, je n'avais pas de baisers... à mon retour, je lui ai montré le billet que voici: ce fut comme il avait bu des p'tits

blanc mon redent, il s'est levé tout droite, les yeux sortis de la tête, et il a crié : "Déshonoré !"

Le curé n'avait pas pris connaissance du billet parvenu ~~dans l'enveloppe~~ qu'il fut comme le pape Paulin et chassa Jean Goupil du presbytère. Cependant il semblait vouloir garder l'enveloppe et le billet.

— Curé Laqueux, vous êtes dangereux que je ne sache pas lire et écrire. Il doit y avoir dans cette lettre de maquereau, Français de naissance, des choses pas mal croquantes. Je vous prierai, mon Révérend, de me la remettre. Sinon, je ne partirai pas et j'en profiterai pour vous apprendre que la poche de votre vénéré père...

— Tiens ! Tiens ! la voici. Et maintenant ~~de Quenpis~~. Dequenpis.

Dans le vestibule, la servante lui dit :

— J'ai ajouté des professeurs à celle qui se prodiguait déjà dans ton baluchon. Tu en as bien maintenant pour te rendre à Sainte-Anne-de-Beaupré... Mais pourquoi, grand bêta, ne pas lui avoir dit ce qu'il y avait dans la poche de son défendu père !

— Madame il y avait sa tête, vu qu'il se la cachait aussi pour traverser la rivière et aller voir une p'tite veuve durant la grand'messe. Celle-ci l'embrassait de bon cœur, vu qu'elle l'avait reconnu par ses grands sourcils de bœuf.

La servante se mit à rire si fort que le curé surgit dans le vestibule.

— Quoi! suppôt de Satan, tu n'es pas encore parti!

— Je disais à Madame votre gouvernante ce qu'il y avait dans la poche de votre défunt père.

— Il y avait, il y avait ...

— Une tête, Monsieur le curé.

— Une tête!

Plus bas étaient les burettes, le Saint-Chrême et le goupillon.

— Imelda, je vous entends de quitter immédiatement ce vestibule.

Le curé Lagadeuc en partit, claquant la porte.

— Tiens-toi, on se prépare un autre. Si jamais tu retournais à Saint Zacharie, frappe à la porte de la cuisine: il te sera rendu, intérêts et principal.

Jean Joseph regagna Sartigou, qu'on appelait aussi Saint-Georges, puis

Beauceville, anciennement Saint-Francois. A Saint-Joseph, qui a gardé son nom comme St-Marie, plus bas, il voulu voir l'avocat Cliche qui avait aussi suivi son gueuloir, ce jour-là, je ne sais où. Il dit à sa femme qui, sous des dehors de cordialité, juge le nez comme un oiseau rapace et qui certainement est plus méchante que l'avocat, légalement que a une bonne frogne, que il ne venait pas pour le consulter mais seulement pour lui parler comme on a bien droit de le faire entre Beaucerons. La femme de l'avocat, regardant l'heure, conseilla à Jean Goupil de descendre la côte en courant et lui dit qu'il avait grand'chance de trouver en grand'conférence le juge Leonce, dans sa vieille maison près de l'église, et que ce juge-là devrait lui être de bon conseil même si le nom de Jean Goupil ne voulait pas dire grand'chose dans la Beauce.

— Pendant cinq ans j'ai été le pupille, pour ne pas dire l'enfant, du juge Poulin, à Saint-Zacharie, et de sa femme, la Romaine.

— Dans ce cas, descendez au plus vite.

Ce que fit Jean Goupil. Il trouva le juge Leonce dans sa grand'conférence, qui daigna

l'écouter mais se refusa de lire, dans son enveloppe rose, le mot de la maquerelle. La servante criait dans la cuisine : "Monsieur le juge, c'est l'heure de mettre votre jaquette et d'aller vous coucher." Jean Loupil se leva et le juge Leonce Cloche lui dit : "Mon p'tit garçon, le pape Poulin t'a quasiment rendu à ta grosseur. Tu sais qu'il est, malgré ses grandeurs, l'habitant le plus pauvre de Saint-Zacharie. Il l'a fait contre sa femme, la Romaine, qui a la dent noire et disait que tu mangeais le pain dans la bouche de ses propres enfants. Mon p'tit garçon, si tu étais un homme, tu t'en irais gagner ta vie tout simplement." Le juge alla se coucher et Jean Loupil trouva collation, gîte et dépêtrer, grâce à la servante, chez un vieil homme dont les honneurs rejaillirent sur lui et qui surtout lui fut de bon conseil.

— Mon garçon, tu es rendu grassement à ta grosseur. Tâche de gagner ta vie et d'être un homme.

Et puis, il retint que même s'il n'avait pas reçu grand'chose de ses père et mère, plutôt rien, que même orphelin, il faisait partie d'un pays follement simple et chaleureux qu'il valait grassement une

famille. De Saint-Joseph, Jean Goupil continua dans la ville de Québec où son gagne-pain bien fourni lui permit de prendre tout le temps voulu pour bien placer ses ventes propices. Il vit la belle Thérèsa. Elle était tout en larmes et de noir vêtue, revenant des funérailles de sa maquerelle qui, nonobstant sa nationalité française, avait été toute vive dévorée lors de la fête du chef Begaouette. Malgré la belle éducation qu'elle avait reçue au couvent de Sillery, chez les dames de la Congrégation, dame Thérèsa parlait en termes inconvenants des hauts dignitaires du pays, disant qu'elle ferait passer avant eux tous les charretiers de la ville de Québec.

— Et leurs chevaux, ajouta-t-elle, leurs chevaux!

Jean Goupil, malgré son baluchon, se trouvait dans une grande quiétude qui le mettait en confiance, après les chevaux. Il baisa Thérèsa à l'avant-bras gauche et s'en alla au bordel de la rue Saint-Valier, laissant Thérèsa tout en pleurs et regrets, s'épuisant devant la sous-maquerelle, au pied de l'escalier. Il descendit à cette sous-maquerelle nommée Sabby O'Rooke qui venait de Belfast, en Irlande, que c'était son péché, un péché impardonnable que de n'avoir pas passé Jean Goupil de la casserole, même s'il n'avait pas eu Sabby O'Rooke qui voulait de Québec.

faire tourner la grand'roue des moulins au-dessus
~~fait, des bords~~ de l'Islande. A part cette visite toute sen-
timentale, le capitaine ne fit pas grand'chose
pour allonger sa destinée à quatre grands
devoirs ~~fréquents~~ pressants. La mort de la magnanelle
l'empêchait de savoir ce qu'elle avait écrit
sur une carte parfumée qu'il gardait dans
sa petite enveloppe rose, tout contre son
cœur. L'épuisement de ses provisions lui avait
été tout loisir et nuit, la faim ardant, dans
un état voisin de la désespérance. Il alla prier
Notre-Dame-des-Vertus et sortit de la vieille
chapelle avec un regain de courage. De fait
il trouva un barbeau caché ~~sous~~ dans le bellot
qui ~~surplombe~~, ~~d'eau~~, de six à huit pouces carrés
posé sur le pavés, mais fut aux quais et
put empêcher ~~sur~~ la voiture ~~de~~ d'un des culti-
vateurs de la Place Royale de tomber dans
le fleuve si d'aventure elle se mettait à
rouler par devers lui. Sur ces bellots ~~sont~~,
les pêcheurs de Québec pêchent l'éperlan et
le beau barbeau, fermé à sa pointe par
une ligne agrémentée d'une douzaine
d'arêtes de petits crocs, était justement
l'article pour le pays. Jean Goupil était
seul sur le quai. Un jour de temps il ~~fut~~
une cinquantaine de beaux petits poissons dont
après regard jeté à droite, à gauche et en
arrière, il mangea une douzaine crus et

encore frétillant, car il avait grand faim. A peine avait-il avalé tout rond le dernier qu'il aperçut tout contre lui, assis sur une chaise de bois peinte à la suie et calcinée par endroit, un chrétien qui roulait de gros yeux, semblait inquiet et lui parut fâché. C'était Emery Samuel qui, parti de Cap-Chat, se trouvait rendu en moins d'un instant sur les quais de Québec et que Jean Goupil prenait pour le propriétaire de la cane à pêche! Emery Samuel dit à haute voix, ne parlant qu'à lui-même:

— Sans la sainte invocation à Joseph, à Jésus et à Marie, je serais encore en l'air et Dieu seul sait où maintenant je serais rendu.

— Monsieur, lui dit Jean Goupil, vous n'êtes donc pas du quartier?

— Mon pauvre petit garçon, il n'y a pas deux instants je faisais le ménage de la Salle paroissiale pendant que le curé Godfroy se berçait sur la galerie du presbytère.

Jean Goupil osa demander:

— De quelle salle paroissiale parlez-vous, Monsieur? Il y en a tant par ici!

— Celle de Cap-Chat, parbleu.

Le sacristain Emery Samuel avait répon-

du brusquement à l'honnête question d'un brave garçon, dont il avait besoin d'ailleurs pour savoir où il était descendu. De son côté Jean Goupil commençait à reprendre espoir et à se féliciter d'avoir été prier Notre-Dame-des-Victoires car, dans ces années où l'avenir était laborieux, les mains valantes restaient fort recherchées.

— Je serais bien curieux, mon garçon, de savoir où je suis descendu.

Jean Goupil ne répondit pas, trop occupé à sortir de l'esperon dont la race ne semblait plus guère tenir à l'eau.

— Chez nous, en Gaspésie, c'est le temps de pêcher la truite qui, descendue des rivières après la débâcle, fainéante le long des plages où les filles et les garçons de son âge, à la nuit tombée, font de grands feux pour l'attirer, de grands feux dont les braises ne tardent pas à rendre la nuit plus sombres et nos jeunes gens plus frileux. Après la pêche à la truite, ils se réfugieront dans la chanson des larmes.

— Vous parlez bien, vous. Moi, je m'appelle Jean Goupil.

— Que Dieu te bénisse mon garçon. Le nom des Goupil, venus des Bas, ne cessent pas de remonter la côte, moi, je

Je nomme Emery Samuel ; je suis le sacristain du Révérend curé Godfrey et, sans y être obligé, j'ai prononcé des saints vœux.

Jean Goupil tout aussitôt de penser que c'était du gibier pour la belle et distinguée Thérèsa, qui, sous le commandement de Sally O'Rooke, commençait à souffrer. Il dit à Emery Samuel :

— Comment allez-vous descendre dans la sainte ville de Québec sans continuer à Montréal ou dans l'arrière-cuisine de la taverne Captine ? Je connais un, vous savez qui, le diable en personne, qui est d'humeur massacrante depuis qu'il a perdu sa chère volauté

— Je vous l'ai dit : j'ai invoqué Jésus, Marie et Joseph et je suis descendu à côté de toi, mon garçon. Tout ce que je veux à présent, c'est aller retrouver le curé Godfrey, à Cap-Rouge.

— Tu y retourneras, c'est certain, Emery Samuel. Auparavant, pendant que je vais garder à l'œil ta mandelle de maréchal-ferrant, prends cette belle rose et va dans la rue Saint-Vallier, à tel numéro. Là, une grand'rousse du nom de Sally O'Rooke voudra avoir

la lettre. Refuse de la lui donner. Dis à haute et claire voix, ~~qu'elle est pour~~ qu'elle est destinée à mademoiselle Thérèse, formée aux choses de la religion par les dames de la congrégation. Tu verras alors cette jeune personne descendre par le grand escalier. Elle ne sera pas vêtue de chrétienne façon, mais n'y porte pas attention : ce n'est que pour te mettre à l'épreuve. Tu la suivras à l'étage dans la chambre numéro deux. Là, elle te fera boire trois verres d'une boisson ambrée qui te semblera forte et corsée. Emery Samuel, après cette libation, tes trois vœux seront définitifs et, dès ce soir, tu prendras l'océan hennissé pour front-Joli, de Mont-Joli le p'tit train pour Matane et de Matane l'autobus qui, pour le plus grand bonheur du curé Godfrey et des meilleurs paroissiens qui te pensent à jamais perdu, ~~te ramènera~~ t'amènera au Cap-Chat ~~le lendemain~~ dès demain soir.

Emery Samuel dit à Jean Goupil :

— Mon garçon, c'est tout ce que je désire.

Jean Goupil remit l'enveloppe rose à Emery Samuel qui prit ~~le~~ de chemin de la rue Saint-Valliers pendant que p'tit Jean, confortablement assis dans la

chasse de maréchal-ferrant, continuant de pêcher l'esturgeon. Peu de temps après, la belle Thérèse arriva en calèche sur les quais et dit à Jean Goupil qu'elle avait reconnu la lettre.

— Je t'en remercie de bon cœur, mais le reste, que veux-tu que j'en fasse?

Jean Goupil fera de l'eau un esturgeon.

— Thérèse, sais-tu ce que tu veux? Le porteur, Emery Samuel, est encore jeune a ~~l'âge de~~ trente-huit ans. De plus, dès l'âge de dix ans il ~~avait~~ a prononcé les trois vœux. Enfin, je l'ai trouvé que tu lui paraîs boire de trois verres sans lesquels, malgré toute ~~ta~~ sapience féminelle, tu te ferais ~~engueuler~~ au nom du Père, de Fils et du Vaisseau, amen.

— Jean Goupil, cria la belle Thérèse en sautant dans sa ~~calèche~~ calèche, n'oublie pas que je te suis débitrice de trois nuits d'amour.

Jean Goupil prit un autre esturgeon, la calèche avait déjà quitté la Place Royale. Il se dit quant-et-lui: "Je crois bien, mon garçon, que l'on en a fini pour toi des années jeunes et de la p'tite misère dans Dorchester et dans la Beauce." Il mangea encore durant trois jours des esturgeons tout ronds, après

Quand il apprit que Emery Samuel, au lieu de descendre à Cap-Chat, continuait à Montréal pour tenter de voir qui l'on sait.) ~~pour tenter de [illegible] pas à se faire chauffer les oreilles.~~ → Le Theresa ne l'avait pas trop mal travaillé. Après trois jours, elle se donna le mal de reparaître en calèche dans la Place Royale. Elle dit à Jean Goupil:

— Ti-Jean, je m'ai qui une parole

Jean Goupil lui répondit:

— Je comprends que ça n'a pas été trop facile pour toi.

— O Vierge et Demoiselles, s'écria-t'elle, ce n'est pas ce que tu penses: l'animal avait des dispositions comme on n'en voit guère sous nos climats. Et il était membré, doux Jesus! que je craignais grâce sans qu'à le voir se mettre en mouvements!

— Theresa, voilà plus de trois jours que je ne mange que des oeufs durs!! Je ne me sens pas en état de relayer le sacristain.

— Pauvre petit garçon! Vous chez Kerhulu, je vais te régaler.

Quand elle lui fit monter la volante chaise de maréchal-ferrant dans la calèche, elle se recria qu'on ne les lais-

serait jamais entrer dans le beau Restaurant de la Côte de la Fabrique. ~~Que tu paraît gouvernant.~~

— D'autant plus, Ti-gas, que tu as encore ton casque en peaux de lièvres et que tu sens la fi'fête bête qui n'a pas couché dans un lit depuis un mois.

— Pour parler franc, Thérèse, de toute ma vie je n'ai couché qu'une fois dans un vrai lit, et je faisais un tel branlebas que j'en ai oublié les draps blancs.

Ensuite moi en dehors des murs, chez un ~~fi~~ p'tit Chinois qui, ~~ne fera pas de façons, qui~~ sans faire de façons me laissera entrer avec ma chaise et mon suion. Dans un mois quand je reviendrai te chercher, Thérèse, tu me prendras pour le garçon du lieutenant-gouverneur ; en tout cas, ~~je te dis une chose, c'est que~~ je ne me reconnaîtrai même pas.

L'idée de Jean Goupil n'était pas malaisée à comprendre ; il avait mis la main sur un merveilleux véhicule, sur cette volante chaise de maréchal-ferrant qui ~~lui~~ servait de chaise volante et que le diable avait laissé à Capchat, devant les grandes marées, quand il avait été si fermement serré par Jean Goujil, le premier des nôtres. Il était rentré à Montréal par autobus et par l'Océan Limité,

et depuis, plus méchant que jamais, sans pitié pour personne, sans le moindre mouvement d'affection ou d'amitié, glacial avec un feu dans le regard qui ne se pouvait guère comprendre et traversait le temps, s'enfonçait dans le plus profond des cœurs tel le scintillement d'un astre mort, il se tenait dans l'arrière-cuisine de la taverne Neptune qui ne quittait plus, faisant rouler ses dés pipés avec ennui, décidé à ne plus jamais la quitter. Jour et nuit, Jack O'Rook, le tavernier, le voyait à la même table, recommençant une éternelle partie. Chaque fois qu'il entrait, le Tavernier lui demandait: "Grand patron, puis-je vous être utile?" et chaque fois le diable, sans desserrer les dents pour ne pas lâcher sa rage, répondait: "Non, Jack O'Rooke."

Le Tavernier avait bien une petite idée derrière la tête, une idée qu'il n'osait pas exprimer et que le diable voyait parfaitement. Après deux ou trois semaines, il se décida et dit: "Patron, votre chaise merveilleuse..." Il n'alla pas plus loin. Le Diable, qui guettait sa question, le Diable, qui la guettait, s'était mis à son rang-de-mandement. Le Tavernier sentait bouger ses cheveux sur ses tempes, son front se coucher à plat sur son occipital et en même temps tout son crâne être secoué par une haleine si forte qu'il pensa y per-

des la Tête. Et cet homme de violence chez qui il ne se passait pas une journée sans jurer de bec entre coqs subitement pris de colère, sans ballonné entre hommes de main de valets ou de bâtiments différents, cet homme qui déjà sur la potence avait été gracié, dont tout le monde avait remarqué le sourire amusé et la ferme nonchalance à tel point qu'on l'avait jugé prudent alors qu'il n'en était rien, certain d'être pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuivit, cet homme eut peur pour la première fois de sa vie. Puis-je venant, debout près de la table où il s'accoudait aux dés, le diable cria :

— Jacques O'Rookr, rougeur parce que je prends déjà la couleur du feu éternel qui t'attend, pourquoi me parles-tu de cette ancienne chaise de maréchal-ferrant ?

Le tavernier déjà n'avait plus peur. Le diable continua que s'il en avait besoin, il saurait où la trouver, cette chaise ; mais il n'en avait plus aucun besoin.

— Je ne voyage plus, mon cher : j'ai les courants d'air ! Je ne cours plus après le gibier ; il veut prendre une draft chez Maître Jacques O'Rookr. Si je veux le voir, je le mande. Maître O'Rookr est mon homme. Ce-

Denicée.

— O patron, êtes-vous satisfait de lui ?

Le diable avait repris place comme à son ordinaire, assis à la table de l'arrière-cuisine de la Taverne Royale.

— Je ne demande pas mieux que de l'être, mais qu'il ne me pose pas des questions stupides ! Cette chasse de maréchal-ferrant ne vaut pas le quart d'un œuf.

Le Tavernier ne dit rien.

— Jacques O'Rooke, je te tais parce que je crains ma colère, mais je vois ce que tu penses.

— O patron, c'est une chasse volante.

— Le sait-on à Cap-Chat ? Et, à supposer qu'on le sache, pouvez-vous qu'on se découvre le fonctionnement ? Tout n'est pas de monter, il faut aussi se descendre. Et je t'y vois, Jacques O'Rooke, sur cette chaise, montant en l'air, montant toujours. Tu en ferais une fameuse Sainte Vierge en assomption perpétuelle ! Au bout de dix minutes, je t'accrocherais après l'enfer. Elle te tente, cette chaise ? Eh bien ! va la chercher, je ne t'en empêcherai pas. Seulement il y a longtemps qu'on l'a jetée sur le pavé et que la mer l'a emportée.

Le Tavernier Jack O'Rooke soutint bravement le regard de Satan, n'ayant plus rien à lui cacher, ou si peu! La dame, jetée du haut de la falaise sur le fleuve, s'était certainement brisée et la mer en avait emporté les morceaux. Il avait ajouté sa damnation à celle du diable autant qu'un homme prédisposé, ancien gibier de potence devenu Tavernier sous une guenon de corne, du jour au lendemain, pouvait y parvenir. L'opération était à peu près réussi, pas tout à fait, parce qu'il restait à Jack O'Rooke malgré ses crimes, malgré son âme noire, un petit quelque chose d'humain, si qu'il le garderait aussi longtemps qu'il ne serait pas damné. Il baisait Satan au derrière, lustrait les deux sabots de son pied de bouc, cela n'empêchait pas le petit résidu dont il avait honte, de former une fine bulle rose, à peine perceptible, à la surface de son âme. Il avait beau faire ruelle de ses yeux comme une vieille pédale, cet homme pourtant si dur, que le diable parvenait à glisser ~~dans~~, dans la chambre noire, derrière la pupille, son regard inouï, si fin, si froid, si pénétrant, et à y apercevoir la petite bulle au milieu de laquelle flottait d'infimes parties des morceaux de la chaise de maréchal-ferrant qui s'était rompue en tombant sur le fleuve. Le diable haussait les épaules: cette bulle et les impuretés qu'elle contenait n'étaient que l'inévitable résidu d'une âme encore chau-

de de son animalité première.

— Jack O'Rooke, disait le diable, c'est bien, je suis content de toi.

— Patron, demandez-moi n'importe quoi, je le ferai.

— Va simplement voir dans la grand'salle ce qui se passe.

Il s'y faisait un tintamarre d'enfer parce que des Malais et des Siciliens d'un équipage différent, naviguant néanmoins dans deux mauvais cargos arborant tous deux les illustres couleurs du Panama, avaient des choses à se dire, des choses d'autant plus pressantes qu'ils avaient dû laisser leurs armes blanches au vestiaire de la Taverne Neptune.

— Patron, des Malais et des Siciliens qui s'engueulent, ça n'a jamais voulu dire grand'chose.

— Ça m'agace.

— Devrais-je leur remettre leurs dagues et leurs couteaux.

— Envoie-moi plutôt les deux maîtres d'équipages, deux Grecs dans le genre pirate qui doivent ~~boire~~ boire leur bière ensemble, franquement, en silence, comme deux compatriotes contents de se rencontrer.

Jack O'Rooke entra dans la grand'salle et vint se planter à côté des maîtres d'équipage qui, levant les yeux sur lui, virent à son poil qu'il leur faudrait l'écouter.

— Messieurs les maîtres d'équipage, le patron a deux ✠ mots à vous dire. Faites-moi l'honneur de me suivre : il vous attend dans l'arrière-cuisine.

Dans cet endroit, les deux maîtres d'équipage trouvèrent le diable debout, à la fois hargneux et glacial. Il fit trois pas vers eux et revint à la table pour y lancer ses dés et s'y asseoir. Ils avaient pu voir son jeu de bonne.

— Une partie, Messieurs.

Ils déclinèrent comme on bien on pense. Le diable ne parut même pas remarquer leurs refus. Dans un excellent grec, meilleur que celui de Monsieur Papadrestis, il leur demanda s'ils entendaient le tapage de leurs matelots et de leurs Ecclésiens.

— Je me plais à goûter dans toutes ses nuances la langue qui se parlait jadis à Athènes, dit-il. Il m'y faut une oreille fine. Or, comment voulez-vous que je me parle et que je m'entende dans cette arrière-cuisine, derrière deux portes closes, si vos équipages font tapage ✠ dans la grand'salle de la taverne. Cela m'agace d'autant plus que vous n'êtes ni Ecclésiens ni Matelots, Messieurs, mais tous deux Grecs de la meilleure qualité.

— Excellence, commença l'un d'eux...

Le diable ne le laissa pas continuer.

— Messieurs, dit-il, je ne suis rien

auprès de vos puissants armateur, de nous sur l'eau. Sur terre, plus précisément dans cette taverne, j'ai le pouvoir de décider et d'exécuter selon mon bon plaisir... Me comprenez-vous, messieurs les maîtres d'équipage ?

— Excellence, nous ne demandons pas mieux que de rétablir la paix nécessaire à vos jeux exercices. Par chance, il n'y a de présents que les membres de nos deux équipages. Si Votre Excellence avait la bonté d'un parfumeur d'en user avec le fond comme nos prédécesseurs sur les galères, elle nous rétablirait dans des avantages qui nous manquent fort aujourd'hui et par là le fond même goûterait le calme dont elle ne saurait se passer.

— Faites, messieurs.

La paix fut aussitôt rétablie entre Malais et Scélérats dans la taverne Capturne. Les deux maîtres d'équipage avaient à peine fini de remettre les précieux fonds dans leurs étuis du moyen âge que quelques douzaines de matelots de Liverpool surent du XIXe siècle plus récent et achevèrent de fonder la paix dans la taverne de leurs droits humanitaires. Jack O'Rooke, au comptoir, fut à même d'apprécier l'affection des deux. Il put reconnaître [illegible] leur [illegible] dispo-

[illegible] complémentaires et le peine que donnait du fait des droits humanitaires ~~sur le fait~~. A vrai dire, ces méthodes le laissaient indifférents. Quand on est l'âme damnée de Satan, on se soucie peu d'altruisme ; on pense à ses petits intérêts et Jack O'Rocke, le regard glacial pour le [illegible] clair, d'un bleu qui passait au blanc, profilait de ses séjours derrière le comptoir, dans la pénombre, pour considérer en renversé la buée et débris de la chaise volante. Il lui arrivait même de douter qu'elle ait été jetée de la falaise sur le plain. Sans se mettre à sa recherche, il restait aux aguets de tout indice venant des Bas, comme par instinct, se gardant bien d'en faire cas car le diable l'aurait aussitôt noté. Or, celui-ci plus que quiconque avait son amour propre, lui enlevait d'où émanaient [illegible] de lumignons lumineuses, et ne pouvait pas seulement admettre qu'à Cap-Chat il avait été dupé et bafoué. De sa

~~Quelconque son amour propre en fut atteint~~
~~qu'à Cap-Blanc il eut été dupé et bafoué~~. De
la chaise de maréchal-ferrant il ne voulait
plus entendre parler parce qu'elle s'était rendue
coupable, jamais veuille chaise de bois, join-
te à la suite, calculait par ordre, de l'y
avoir portée. S'il était revenu sans elle,
ce n'était pas pour que le troupeau de paroissiens,
comme des bêtes ruminant la maudite
phrase du curé Godfroy, apprennent à se servir
de ses propriétés magiques. D'ailleurs l'un-
sent-il pas qu'il n'en aurait rien fait, croyant
que de leur religion de leur défendait. Cette
maudite chaise de maréchal-ferrant avait
été jetée sur le plain, emportée par la
mer; le diable en avait fait un dogme
de foi auquel il fallait croire absolument.

Jean Goupil n'était pas au courant
de ce dogme. Autrement il en aurait pris plus
à son aise avec ce précieux véhicule dont
il entendait faire fortune. Par malheur
— ou plutôt par bonheur parce que le mépris-
ce lui empêcha d'esprit que jusque là il
avait gardé un peu trop simplet — il croyait
que le diable volé n'aurait pas de cesse qu'il
ne mît la main sur le voleur de sa
voiture. Et Jean Goupil avait beau prier les
anges et les saints, ses dévotions ne le
rassuraient pas, surtout après la nuit tou-

Toubée, quand il croyait deviner du grapillé dans chaque bouquet d'ombre. Il jugeait de Satan par lui-même : parce que la chasse de maréchal-ferrant lui était un trésor, il pensait qu'elle le fût pour Satan, ignorant que celui-ci était d'autre facture et qu'il n'avait plus aucun besoin de cette chasse, devenu barqueux et sédentaire. Ce qu'il ne savait pas, c'est au contraire de ce tout-puissant après le Tout-Puissant une créature idéale, toute de vivacité, intelligente, toute de finesse, et il fallait vraiment que le pape Pauline l'eût marqué de sa fameuse pour qu'il n'hésitât pas à envoyer à ce Tout-puissant après le Tout-Puissant, au prince de la nuit, à l'archange déchu, au diable en personne. S'il ne le rencontra pas, ça, c'est une autre affaire. Si l'on pense par dire, dans les contes qui ont rapport au conte original, que ce fut le diable qui se dépêta.

Son dogme de vérité l'empêcha de voir la vérité. La venue d'Emery Samuel aurait dû la lui faire appréhender, à tout le moins lui apprendre que sa chasse de maréchal-ferrant n'était plus dans la mode, n'était plus à Cap-Chat, qu'elle se trouvait entre les mains d'un garçon dont nom de Jean Jacquil. C'était en 1939. L'argent avait la valeur de l'or. Pour un bock de bière et le droit de

réchauffer une heure ou deux dans sa Taverne ; Jack O'Rooke avait des informateurs dans les places publiques, des provocateurs dans les assemblées de chômeurs, tous ribauds qui faisaient de lui un grand ami du roi d'Angleterre et du Canada et un abonné précieux de deux ou trois polices concurrentes. La plus puissante était la gendarmerie royale avec qui il traitait par l'entremise d'un jeune fasan du nom de Léonard Higgit. Dans tout ce trafic il n'oubliait pas son premier patron et avait des rabatteurs dans les quatre gares de la ville pour lui choisir le gibier ingénu et provincial dont il raffolait. Un soir, Jack O'Rooke se trouvait dans l'arrière-cuisine, un de ces rabatteurs, le Do Boulé, se crut autorisé à y regoindre. C'était un grand faraud de Petite-Vallée où les plus fort de ses parents sont des boulés dans le même sens que dans la Chartreuse de Parme. S'il se croyait permis d'entrer dans l'arrière-cuisine au lieu d'attendre que Jack O'Rooke en sorte, c'est qui il se pensait assez fort pour intéresser le patron lui-même. Après avoir salué de l'auriculaire du doigt, comme s'il n'était qui un égal, sinon un subalterne, il s'adressa au diable qui pour garder contenance faisait rouler ses dés pipés sur la table :

— Patron, dit le Do Boulé, j'ai une

nouvelle pour vous, ce qui s'appelle une vraie nouvelle.

— Oh oui ? fut le diable

Jack O'Rooke voulut s'interposer.

— Toi, ta gueule, maudit Irlandais, ou bien les boules de P'tite Vallée monteront l'un ~~après l'autre~~ chacun après l'autre pour te casser une dent. A la fin, tu n'en auras plus partout et l'on t'appelera la mâchoire du diable. Et puis, veux-tu savoir une chose, Jack O'Rooke ? Ta place n'est pas ici, à la taverne Neptune.

— Où est-elle, le Do Boulé, demanda Jack O'Rooke.

— Elle est dans les postes de police, avec tous tes parents, ces faux-frères, les Irlandais.

Jack O'Rooke s'élança sur le Do Boulé qui, sans avoir la force de ses parents les plus reputés, avait de bon petits ~~os~~ fours dans son sac ; il se retira un peu, avança une jambe, et le tavernier s'applatit de tout son long devant son patron, le diable.

— Que fait-tu là, mon Jack ! As-tu vu une punaise ou une puce ?

Jack O'Rooke se releva sans desserer les dents, puis, dignement, voulut s'en retourner dans la taverne.

— Jack, tu pourrais au moins être poli et répondre aux questions qu'on te pose.

— Patron, je n'ai qu'une réponse à vous faire : quand les frogs sortent de l'eau, attention aux canocs : ils sont déjà partout.

— Jack, ce n'est pas une réponse pour moi. Mais je te donne un conseil, ne va pas le gaspiller, c'est une poche à la mesure de ton petit ami Leonard Hegget. Il l'apprendra par cœur pour le grand jour.

— Quel grand jour, demanda le Tavernier maussade.

— Le jour où il deviendra surintendant de la Gendarmerie.

Jack O'Rooke sortit de l'arrière-cuisine.

— Attention, mon Do, c'est une jambette qu'il te revaudras, tu peux être certain, et par en arrière plutôt que par en avant.

— Patron, on encaisse quand il le faut. En attendant de pouvoir rendre,

— Et quelle monnaie avais-tu donc, le Do, pour passer par dessus la tête de Jack O'Rooke?

— Vous appelez ça passer par-dessus la tête quand il était affalé devant vous, Patron, comme la peau d'un grand veau rouge?

— Quelle nouvelle voulais-tu m'apprendre ?

— Le sacristin du curé Godfrey vient d'arriver.

— En chair volante, mon Do ?

Le diable joua la question comme s'il en aurait voulu rire. Jon seulement il ne riait pas, mais il grinçait des dents de la plus horrible façon. Le Do Boulé comprit aussitôt qu'il n'était pas partisan de bonne nouvelle auprès du diable et qu'il aurait pu en attendre un autre jour passer par-dessus la tête de Jack O'Rooke.

— En chair volante ? Jon, ce n'était pas assez bien pour lui. Il est arrivé en Pullman, à la gare Wendson, habillé comme un Anglais et fumant des cigares.

Le diable eut un faible sourire.

— J'ai comme l'impression que j'aurai quelque plaisir à lui donner audience, à ce Monsieur Emery Saindrel, de Ap-Oat.

— Peut-être, j'ai l'impression qu'on pourra vous l'amener.

— Va, mon Do ... En passant par la caserne, arrange donc ça avec Jack O'Rooke. J'ai comme l'impression que pour un ou deux il restera plus fort que toi.

— Patron, vous avez sûrement raison car j'ai la même impression. Merci pour le conseil. Le Temps d'obtenir un délai du beau Jack, je vous amène le sacristain.

Un cousin du Do se trouvait par ordre dans la taverne, justement un des vrais boulés qui ont fait la réputation de cette famille Boulé de Petite-Vallée et de Pointe-à-la-Fregate. Il venait d'arriver à Montréal sur une petite goélette de bateau. Le Do s'empressa de le présenter à Jack O'Rooke, puis s'assoyant au comptoir, en face du tavernier, il se ~~repela~~ rappela à l'attention de celui-ci.

— Hé! Jack, tu ne peux pas me regarder?

— On peut toujours essayer, le Do Boulé.

— Jack O'Rooke, tu n'as plus un mousse pour rester barré par une jambette mal venue, que je regrette si que tu devrais oublier, car nous avons plus d'avantage à nous ligner qu'à nous combattre.

— Qui a commencé?

— C'est moi, j'ai eu tort. Ecoute, Jack, le patron ne semble pas tenir beaucoup à une volante chaise de maréchal-ferrant. Et il faut bien que tu fasses comme lui.

— Que je fasse quoi, le Do?

— Que tu fasses semblant de ne pas y tenir plus que lui. C'est lui qui t'engage

le violon ici et tu dois gigoter sur sa musique, Jack O'Rocke. Gigue de ton mieux, laissons passer le temps.

— Parle plus bas, le Do. Il ne gigouine pas bien fort et pourrait nous entendre.

— Quand je l'aurai retracé, cette volaille chaise, je t'en reparlerai ... La te va, Jack O'Rocke?

Le Tabarnier, sans émettre un son, acquiesça de la tête. Et il regardait le Do Boulé avec un grand air serieux par lequel il semblait insister. En lui-même, pour l'accentuer il se disait: "Quand tu l'auras retracé, bon cheval, tu ne voudras pas plus cher qu'un maccabé dans sa peau." Les deux hommes, trop délicats pour se serrer la main par dessus le comptoir, se retrouvèrent près de la poêle de la taverne. Là, ils se palpèrent les muscles des bras et firent des manières comme deux matous puissants et débonnaires, puis le Do Boulé sortit pour aller l'ancien sacristain de ste Godfroy. Lorsque Emery Samuel fut assis en face du Diable dans l'arrière-cuisine de la taverne, il se pencha au-dessus de la poêle Table pour mieux examiner son interlocuteur.

— Eh bien! comment me trouves-tu?

— Monsieur le Diable, vous avez peut-être de beaux yeux mais ils vraiment assez mal avec le reste. Pour parler franc, vous êtes laid.

— Merci.

— Si, de plus, vous n'êtes pas intelligent, alors bonjour, fenil la damnation pour moi : je m'en retourne à ~~de~~ Cap-Chat, bénit comme devant, auprès du curé Godfroy.

Le diable dit à Emery Samuel :

— Que tes bons gros yeux de myope, tu n'as pas vilain visage. Il paraît qu'il y en a une ! en tout cas, qui ne s'est pas ennuyée auprès de toi à Québec.

— Ah, la chère Thérèse, la brave et courageuse fille des dames de la Congrégation ! Elle était si triste, si souffrante, que je n'ai pas pu m'empêcher de la consoler en dépit de mes vœux. Ensuite, c'est elle qui m'a dit de venir ~~toute~~ à Montréal pour faire le bonheur de l'humanité

— Emery, comment dans-tu monté de Cap-Chat à Québec.

— Ecoute, diable, tu n'as pas pour me faire dire ce que ce je sais. La seule chose qui m'importe, c'est d'apprendre, de m'instruire, de devenir digne de la mission que Thérèse m'a confiée

— En quoi, puis-je t'être utile, Emery Samuel.

— Vous en savez plus que moi, monsieur le diable.

Le diable répondit :

— Dans la grande ville de Montréal, je ne suis pas seul à en savoir plus long sur toi. Leur science est attentée sur un parchemin. Pourquoi commencer par moi ? Il fallait le faire par tous les licenciés et par tous les docteurs.

— Est-ce que je les connais ? Je n'ai pas leurs adresses. Thérèsa m'a jamais prétendu que je pouvais me fier sur vous, Monsieur le diable. Vous êtes le malin, celui qui ne prend rien au sérieux, qui se joue de tout. "Emery Samuel, m'a-t'elle dit, ~~ne~~ n'écoute pas ce qu'il dit ; il prendrait plaisir à t'embrouiller les esprits."

— Alors que puis-je faire pour vous, Monsieur le sacristain ?

— Monsieur le diable, vous n'auriez pas votre pareil pour savoir qui est intelligent. Où irais-je pour apprendre ? Vous seul pouvez m'orienter.

Le diable fit rouler ses dés.

— Une petite partie ?

— Non, grand merci, je n'ai rien à parier et vos dés sont pipés.

Le diable envoya Emery Samuel à l'Université populaire où il ne tarda guère à se distinguer. Marx, Lénine et Staline furent ses prophètes. Sa verve gaspilleuse s'en trouva fécondée ; elle prit des accents nouveaux et inquiétants. Dans les arrière-cours et les ruelles du vieux Montréal un tribun commu-

nuée se faisait peu à peu une renommée parce qu'il avait la voix des pays. Quand son nom fut mentionné dans les journaux, le curé Godfrey ne pensa pas un seul instant à son ancien sacristain.

— Sans doute un cousin de mon pauvre Emery, un de ces Samuel qui sont si nombreux à Rivière-au-Renard.

Le curé Godfrey laissait son nom sans déplaisir, car on lui avait souvent parlé ~~beaucoup~~ de l'émeute ~~de~~ qui eut lieu dans ce grand village de pêche en 1905. Les pêcheurs s'étaient révoltés contre les marchands jersiais, trop puissants dans la main contre eux, laissant à leurs flancs le sang de les tenailler, voire de leur donner à goûter à la hart rouge, quand ils soupçonnaient deux ou trois magasins. La troupe de la Gaspésie ne trouva personne à appréhender, le curé Morris lui-même, de la galerie du presbytère, n'avait eu connaissance de rien.

— C'est sans doute un rejeton de l'émeute de 1905, se disait le curé Godfrey, en jetant un dernier coup d'œil au bonhomme à qui le chômage et la crise ont redonné sa hart rouge.

Le curé ~~Godfrey~~, sympathique à Emery Samuel, ne se laissait point impressionner par son communisme.

— C'est ta hart rouge, mon petit Flow;

Travaille. Leur le chignon du cou, ils finirent par crier de mal et de peur, les descendants de Jersais.

La condamnation des evêques et du Révérend Père Papin ne le ~~encouragea~~ découragea pas. Les nobles seigneurs ne faisaient ils pas comme le curé Thorris qui de sa galerie ne voyait rien et le dimanche, en chaire, dénonçait la discorde en faisant la morale et d'un air d'innocence qui jamais ne trompa ses paroissiens de la Rivière-au-Renard.

III

S'il n'y avait eu qu'un Jean Goupil, le premier, celui qui naquit à Rivière-Blanche et mourut à Cap-Chat en Gaspé, le diable comme celui-ci ne l'avait jamais été dans toute l'histoire des temps, on aurait sa vie comme un conte, prenant à la réalité des faits que ne soupçonnent que la transcender, gardant avec la chronologie, comme toute assez vaine, ses distances; mais qu'un deuxième Jean Goupil survienne, les distances s'atténuent car la chronologie a pris une autre fois, celle de distinguer le premier du deuxième et d'empêcher la confusion de celui-ci avec un troisième, dans l'éventualité de celui-là — ou de celle-là qui se nommerait alors Jean Goupille. On se trouve à changer de genre, à passer du conte à la chronique qui, tout en pouvant rester enguirlandée de fantaisie et ornée de sortilèges, doit s'inscrire dans une époque, entre telle ou telle année de l'ère chrétienne.

Le second Jean Goupil descendit des hauteurs de la rivière Chaudière en 1938 et devint centenaire onze ans après, en 1949. Ensuite il vécut encore longtemps. Il était en vie qu'on le croyait mort et mort qu'on le croyait encore en vie. Cela ne lui faisait ni froid ni chaud puisqu'il était centenaire ou trépassé. Je serais dans l'embarras de dire s'il est encore de ce monde. Cela d'ailleurs n'a aucune importance. Sa prodigieuse carrière d'enfant abandonné, de pauvre enfant [illegible]

Taillé sur l'épouvantail, qui fut bien près de mourir en la crèche de Saint-Vincent-de-Paul et que Messire Marie-Louis Dayon avait sauvé à son insu, lequel sera toujours plus développé que ses connaissances; qui d'ailleurs savait si peu, si lut si serait, mauvais qu'on n'ait pas fixé le chiffre de son quotient intellectuel, encore plus douceux qu'on eût au Sénat sous-estimé; sa prodigieuse carrière qui, en dépit de sa faiblesse d'esprit, le hissa au niveau de la plus haute dignité canadienne, fut vite poussée, en cet espacement d'onze années. Je m'en contenterai, n'ayant rien d'autre à raconter pour l'édification des peuples de mon pays.

Il s'en trouvera peut-être pour minimiser cette carrière de Jean Joupil, le second, en prétendant qu'il fut douceux, ô les sottes gens que voilà, d'une naïve instruction et d'aucune lecture, d'ailleurs inconséquents, tous badauds d'une loterie! Que mon mépris pour eux soit clairement signifié! Qu'il retombe sur eux et les fasse rentrer sous terre d'où ils n'auraient jamais dû sortir, les lombrics! S'ils avaient lu Stendhal, ils auraient appris d'un de ses personnages, de la belle et noble Mathilde de Molé qu'il n'y a que la peur capitale qui permette à un homme de se distinguer d'entre les autres hommes. Le grand écrivain a vécu dans un siècle cruel. De-

puis, le climat s'est adouci ; la chance, fille des deux revenus à leur bénignité naturelle, corrige les égalités du sort et permet à quiconque, par une impartie librement consentie, de se destituer sans passer par l'échafaud.

Jean Goupil eut donc le bonheur de mettre ~~[illegible]~~ la main sur un meuble précieux qui ne payait pas d'apparence, sur cette volante chaise de maréchal-ferrant que le diable dans son désarroi avait abandonnée à Cap-Rouge. Le véhicule volant ne l'aurait jamais mené au Sénat s'il n'avait pas réussi à le dompter et à le domestiquer. Tel qu'Emery Samuel le lui laissa sur le quai de la ~~la~~ Place Royale, à Québec, il n'en savait pas grand'chose, qu'il s'agissait de s'y asseoir pour monter dans le ciel à toute vitesse et d'invoquer la Sainte Famille pour redescendre, mais il ignorait comment l'utiliser pour se rendre à l'endroit voulu et s'il pouvait s'adjoindre un ~~[illegible]~~ compagnon ou une compagne pour voyager à deux comme il y comptait pour faire fortune. Ça, il l'apprit par lui-même, bravement, avec sérénité, en ne demandant le concours de personne à l'exception de Tenamer, la fille du pape Pontife.

Certes, la noble ville de Québec lui avait été propice. Néanmoins, Jean Goupil ne s'y

sentait pas encore chez lui. Son pays était la petite terre du pape, près du coteau au-delà duquel on pouvait passer dans les États-Unis, à Saint-Zacharie-de-Dorchester. Et la personne du sexe, vers qui cheminaient sa pensée galante, ses rêves masculins, n'était pas celle qui l'avait dépucelée, la si fougueuse et si distinguée Thérèsa, formée à Dieu par les dames de la Congrégation, dans leur couvent de Sylleny, pour venir en aide à l'humanité souffrante. Cette Thérèsa, il l'aimait comme une mère qui, en l'espace de deux heures lui avait redonné des cinq années qu'orphelin il avait perdues; il n'osait plus penser à elle avec convoitise. De la Romaine ne parlons pas, qui l'avait toujours rejeté; maintenant, c'est lui qui la rejetait, du moins de son esprit. La seule personne à laquelle il rêvait avec complaisance, c'était la petite Fanaar qui lui avait empli son gobelon à son dernier départ de Saint-Zacharie, cette fois sans retour possible, excommunié, et dit des mots confus dont elle ne comprenait pas encore le sens, des mots de cœur, des mots d'amour.

Après le coucher du soleil, Jean Jouvel apporta sa chaise de maréchal-ferrant sur les glacis d'Abraham. Il se tenait loin des buissons et des bosquets où la nuit s'était déjà

installée. Dans les espacements à découvert du parc il faisait encore demi-jour. Jean Goupil n'y aperçut personne et prit place sur sa chaise qui tout aussitôt monta dans le ciel encore clair. Des buissons et des bosquets, nombreux furent les amants qui virent cet étrange véhicule en son ascension. Ils se gardèrent bien d'en parler à leurs compagnes de peur de les distraire dans leur jubilation et les amantes firent de même de sorte que Jean Goupil partit pour Saint-Zacharie le plus discrètement du monde, sinon à l'insu de tous. La veille, il avait rêvé d'oiseaux. Installé sur sa chaise, il dit à celle-ci :

— Chaise, mène-moi chez le pape Poulin, en arrière de l'étable.

La chaise magique l'emporta vers le sud et dépassa son but car Jean Goupil avait oublié l'invocation à la Sainte Famille qui l'aurait obligée à descendre. La nuit au-dessus de lui s'était fermée. Bientôt, en bas, il aperçut les lueurs phosphorescentes qui émanaient de la mer des Caraïbes. ~~Entre~~ Au milieu de ces lueurs, endormies dans des nacelles plus sombres, des milliers d'îles voguaient. Il entendait le bruit des flots qui se rompaient contre elles ; il percevait l'odeur sucrée des Antilles. Sans la pensée de Tentaner, la fille du pape Poulin et de la Romaine, il

se serait laissé confondre dans une immense grisaille. Sur le point de se perdre, Jean Goupil se reprit aussitôt ; à sa valeur dans le maréchal-ferrant, qui dans l'air volait avec la douceur des ~~ses~~ plus beaux rêves, il ordonna au nom de Jésus, de Marie et de Joseph de se poser à la place qu'il avait désignée. Immédiatement il se trouva en arrière de l'étable du pape Poulin, près du tas de fumier, en humant l'odeur avec délectation et sans le trouble nouveau que lui avait causé celle des Antilles, si prenante et néanmoins si fade en dessous du sucré. Cette odeur de fumier de vaches et de chevaux, à la fois agréable et puissante, était ce qu'il y a de plus franc, de plus complet, de plus fort et de plus sain au nez de l'homme, du moins à celui de Jean Goupil qui, après s'en être imprégné au point de ne la plus percevoir, s'en était dégoûté et la percevait enfin.

Les effluves les plus âcres lui parvenaient les dernières. En même temps des bruits de voix lui parvenaient, faits de rires et de babils, où il n'entendit distinctement que les cris de la Romaine. Le temps était d'une douceur exceptionnelle. Les portes de la maison n'avaient pas été fermées. Le pape Poulin était déjà au lit ; il attendait sa femme et celle-ci passait le ravaud, ne croyant pas avoir le droit de l'y rejoindre sans avoir obtenu le relevé et l'attestation de tous ses

enfants. Quand toutes les lumières furent éteintes et que sous la verve du pape Poulin la Romaine eut commencé à gémir et à se lamenter, Jean Goupil se glissa dans la maison et monta dans la chambre des filles où il trouva aussitôt le lit de Tenamar. Elle se tenait immobile dans l'ombre, les yeux grands ouverts. Il lui glissa à l'oreille :

— Voilà, pour toi je suis revenu, Tenamar Poulin.

Elle resta un moment interdite.

— M'entends-tu, Tenamar ?

— Serais-tu devenue sourde, Jean Goupil ? La Romaine est dans ses lamentations. Ecoute-la un peu. Elle doit nous attendre au pied de l'escalier.

Jean Goupil ne pouvait pas lui expliquer qu'elle était au lit avec le pape, dans la chambre d'en-bas, et que jamais au monde elle n'en serait sortie.

— Tenamar, serais-tu jalouse de la fifille à la Romaine ? Je t'occupe pas d'elle, lève-toi et viens me rejoindre en arrière de l'étable.

Ce que fit Tenamar parce qu'elle était brave et gentille, mais avec beaucoup moins de hardiesse qu'après l'encouragement de Jean Goupil, lorsqu'elle sentit, prompte à suivre son cœur, l'initiative de la demande. Ce n'était plus elle qui menait

le jeu. Elle dit à Rose-Aimée, sa fidèle soeur, avec qui elle couchait : " Rose-Aimée, je m'en vais prendre l'air. Tu dors si tu dis à la Romaine, si demain elle t'interrogeait, que tu dormais. Tu entends. Toi, Rose-Aimée.

— Tenamer, tu parles, je ne t'entends pas : je suis déjà endormie

Tenamer Poubis se coula en bas de l'escalier sans faire plus de bruit qu'une chatte. Sur le pas de la porte, elle reprit son souffle, tout en comprenant pour la première fois que la Romaine, sa mère, mesurait tout son ravoud du milieu du lit, dans la chambre d'en bas, et qu'elle s'y prenait bien mieux, bien volontiers. Puis elle courut en arrière de l'étable. Jean Goupil l'attendait derrière sa voiture de maréchal-ferrant. Son sentiment pour sa sœurette, la fille du seul homme qui lui avait servi de père, le pape Poubis, n'allait pas jusqu'à l'oublier ; il lui laissait dans la tête une petite idée, celle d'expérimenter son véhicule et d'y faire asseoir Tenamer tout en se tenant debout derrière elle sur le dernier barreau, tel un laquais. En arrière de l'étable, il faisait plus noir que dans la gueule du loup. Tenamer Poubis n'y voyait pas Jean Goupil.

— Jean Goupil, où es-tu ?

— Je suis ici, Tenamer. Tout près de toi.

— Je crois te voir ... Mais que tiens-tu donc de par devant Toi ?

— Une chaise magique, ô Tenamar, ma sœurette, Toi, la plus jolie fille du pape Poulin qui règne sur les dernières hauteurs de la rivière Manière. Approche, approche encore de plus près, assied-Toi sur cette chaise et nous irons ensemble dans l'île du miel et de l'amour.

Tenamar à Tatous trouva le dossier et le siège de la chaise, et, n'en pouvant plus, se laissa tomber sur elle. Tout aussitôt il lui sembla qu'elle était au septième ciel.

— Jean Goupil, où es-tu ?

— Tenamar, ne sens-tu pas mes mains sur tes épaules. Je ne tiens à toi.

Tenamar Poulin, la fille du pape et de la Romaine, se mit à pleurer.

— O Jean Goupil, ô Jeannot, mon frère, je T'en supplie : ne me laisse jamais tomber.

Jean Goupil se moquait justement de la la Sainte Famille et ordonnait à son véhicule de se poser sur la plus longue des nacelles qui voguaient parmi les eaux phosphorescentes de la mer des Caraïbes ; il ne répondit donc pas à la prière de Tenamer. La chaise se posa parmi les fleurs et les fruits sur la plus grande et la plus belle des Antilles.

— Jean Goupil, tu n'as pas répondu à ma supplique !

— As-tu parlé, Tenanez ?

— Je t'ai demandé de ne jamais me laisser tomber.

— Tu m'en demandes trop, ma pauvre petite fille.

Alors Tenanez se précipita en bas de la chaise, croyant tomber du ciel. Elle se retrouva parmi des herbes parfumées, dans une clairière de l'île qui était bordée d'arbres chargés de fruits dont elle n'avait jamais mangé.

— O Jeanot, méchant goupil, tu te ris de moi qui ne suis qu'une pauvre et humble fille !

Jean Goupil était allongé près d'elle. Il lui dit :

— O Tenanez, tu sais bien que je ne te laisserai jamais tomber.

Tenanez Poulain n'était qu'à demi consolée. Il lui dit avec tout le sérieux de son âge, de son âge qui est le plus sérieux des âges car à cet âge-là on n'a pas encore été tentamé par les difficultés de la vie, on croit avec ingénuité à sa toute-puissance, des mêmes à ce qu'on dit. Jean Goupil lui dit donc :

— Tenamer, si tu tombes, je tomberai avec toi. Et si jamais je devenais un grand et fort chasseur dans le pays, portant le chapeau de castor durant l'été, la pelisse de chat sauvage et la couture fléchie durant l'hiver, sache que je n'aurai qu'une dame vêtue des plus plaisants atours et qu'elle portera ton nom, ô Tenamer, le plus beau des noms du monde.

— Jean Goupil, je ne suis qu'une rien-du-tout. Je n'ai que des petits têtons pointus pendus que la Romaine a de grandes mamelles qui lui tombent sur la cuisses. Non, je ne te ferai pas honte ... Jean Goupil, je ne sais pas si tu m'as entendue. Ça ne me fait rien du tout à l'exception des commodités : je suis tout contre toi comme dans le ventre d'un lit. Va, mon pauvre Jean, prends tout de moi ce que je pourrai te donner. Va, ne te prive pas, je te l'offre de bon cœur. Ensuite retourne-toi à Saint-Zacharie et ne viens plus jamais me voir.

Jean Goupil aima Tenamer Poulin dans cette clairière entourée de fruits mûrs. Ils firent l'un pour l'autre de leur mieux. Ensuite Jean alla cueillir des fruits pour elle, les uns acides, les autres sucrés et un peu fades, des fruits qui elle mangeait

pour la première fois, dont elle n'avait même pas eu l'idée avant d'y croquer. Quand elle eut fini le dernier, elle dit à Jean Goupil : "Jean, mon pauvre Jean, je crois qu'il est maintenant le temps de rentrer."

Jean Goupil dit :

— Ah oui ! Pour que tu te pelles du haut du ciel !

— Jean Goupil, grâce à toi, j'aurai connu le bonheur.

Alors Jean Goupil se fâcha.

— Tenancier Poubis, je t'ai choisi d'entre toutes les femmes. Sache que tu seras ma dame jusqu'à la fin de mes jours et que tu me feras l'honneur de bien vouloir porter mon nom. Maintenant, embarque dans ma voiture.

En arrière de l'étable, ils échangèrent encore ~~quelques~~ quelques mots. D'abord Jean Goupil conseilla à sa fiancée d'aller finir la nuit sur la paisière de foin.

— Tu diras que dans la maison tu avais des étouffements.

Il l'aida à monter sur la paisière, ensuite il dit à Tenancier que s'il lui avait jura sa foi de faire d'elle une grande dame, il lui faudrait attendre qu'il soit devenu lui-même un gros monsieur : "Car ma

chaise magique, cela ne devrait pas tarder, mais il faudra peut-être attendre un peu. Tenanez, je t'ai juré ma foi, jure-moi la tienne et quoiqu'il advienne garde toujours confiance en moi." Un petit coq de métal chantait déjà matines sur une page grise. Tenanez Poulin jura sa foi à Jean Goupil qui, pendant qu'elle s'endormait sur la paresse de soir, continuait à Québec, assis sur sa chaise de maréchal-ferrant qu'il avait domestiquée et dont il pouvait se servir pour aller désormais où il voulait. Sa fortune n'était pas faite pour autant, car il ne savait pas encore à qui la louer. De plus il risquait de la voir confisquer par Satan dont elle restait la propriété. Jean Goupil se faisait d'autant plus de souci qu'il venait de jurer à Tenanez Poulin, fille du pape et de la Romaine, d'en faire une des grandes dames du pays.

Après avoir atterri sur les plaines d'Abraham, il descendait la Grande Allée vers la rue Saint-Louis quand il rencontra un bonhomme, avec de vilains petits yeux de cochon et le menton en galoche, qui parlait tout seul et gesticulait comme s'il avait ~~eut~~ tenu avec un citoyen invisible une conversation animée. Jean Goupil qui traînait sa voiture chaise de maréchal-fer-

rant, fut saisi par la vue de cet énergumène, croyant qu'il parlait avec le diable. Celui-ci n'allait pas manquer de recueillir ~~son chant~~ son véhicule. Voilà ce que Jean Lapid pensa. Le bonhomme arrivait sur lui : il était trop tard pour changer de trottoir.

— Mon pauvre Monsieur, dit-il, que vous arrive-t'il donc par cette heure de grand matin?

— Justement, mon garçon, il est trop tôt pour mon compte : Je voudrais rassembler les Taschereau, les Power, les Cannon, tout le grand Sanhédrin du Parti, pour décider de notre stratégie. Tu ne sais pas la nouvelle? Les élections sont déclarées, oui, mon petit garçon! Tu ne comprends pas ce que cela veut dire? Cela veut dire que Maurice-le-malin a senti que le temps joue contre lui. Alors il brusque tout. Déjà il est à l'œuvre et nous, nous dormons. Tu ne sais pas ce que je donnerais pour être à Ottawa.

— Rien de plus facile, Monsieur.

— Je verrais le grand Mackenzie King. Ou bien il est au Laurier's House au bain, la pipe à la main, il travaille aux mines qu'il est en train de construire près d'Ottawa... Mais qu'est-ce que tu veux de dire, là, toi? Prends garde à tes paroles... Sais-tu à qui tu t'adresses?

Malgré ses petits yeux perçants, son menton en galoche, l'energumène avait un relent de fenaces que les pauvres gens aussitôt percevaient. Jean Goupil répondit :

— Monsieur, j'ai l'impression de m'adresser à mon gérant de banque — ou à un inspecteur de compagnie d'assurance.

Au demeurant un financier ~~p~~ peut de folie. Ça, Jean Goupil se garda bien d'en dire un ~~p~~ mot.

— Mon garçon, tu n'as pas prié de discernement. Je viens en effet de la pègre financière. Je suis le sénateur Lesage, organisateur du Parti libéral

— Sénateur Lesage, daignez vous asseoir. Je vais vous conduire auprès du Très-Honorable Mackenzie King.

~~Il~~ Jean Goupil préféra commencer par les roues, plus accessibles à son véhicule. En moins d'un instant ils y procédèrent rondes. Caché par un ~~pan~~ jan de manœuvre fait de marbre, sans aucun, dans le genre moyenâgeux, un homme criait : "Walker ! Walker ! Walker !"

— Un autre fou, pensa Jean Goupil.

— Parfait ! Parfait ! dit le Sénateur Lesage.

Il contourna le pan de maçonnerie

et par son arrivée soudaine déclancha des clameurs hystériques.

— O.K. Mackenzie, je ne suis pas aussi beau que ta maman : ça, je le sais depuis longtemps. Et je ne suis pas venu pour te bercer, petiot.

Le Très-Honorable Mackenzie King finit par reprendre contenance.

— Que me voulez-vous, Sénateur Lesage ?

— Je suis venu vous apprendre, Très-Honorable Premier Ministre, que Duplessis a déclenché les élections. J'ai déjà ma stratégie : pour vaincre de Trifluvien, lancez vos fédéraux ~~contre lui~~. Qu'ils descendent aux populations : sans nous vous êtes cuites, vous aurez la conscription.

— Sénateur, Duplessis battu, si elles l'avaient quand même la conscription, vos populations ?

— Trois ou quatre ans auront passé...

— Oui, mais après ?

— Après, aucun problème. Elles viennent de manger assez de miséres, ces chères populations, que vous n'aurez qu'à leur donner un peu de manne, comme les allocations familiales dont on parle parfois, pour qu'elles vous restent fidèles.

Le Très-Honorable Mackenzie King, qui

était un homme doux et sympathique parce qu'il avait su rester fidèle à sa maman, regarda le sénateur Lasagne et se dit qu'il valait mieux que son mouton en gelée ... Dommage quand même qu'il dut à mouton-là et ~~l'accord~~ l'accueil sympathique des ses honneurs de la petite finance!

— Très-Honorable, j'ai une proposition

— Sénateur, on ne l'oubliera pas.

Le sénateur Lasagne, contournant le pan de maçonnerie, revint à la chaise de maréchal ferrant derrière laquelle l'attendait Jean Joujou. (Un instant après, ils se retrouvaient dans la Grande Allée qui en restait au petit matin des fonctionnaires contents de paresser dans leur lit après la fin de la nuit, après avoir été faire pipi, dans la Grande Allée qui en moins d'une heure n'avait pas eu le temps de changer et restait déserte)

— Mon garçon, que te dois-je.

— Sénateur, vous ne me devez rien.

— Aurais-tu par hasard entendu ce que j'ai dit au Très-Honorable Lyon Machamail Kung?

— Oui, en effet, Sénateur, j'ai tout entendu. Mais quelle importance cela peut-il avoir? Dans deux jours tout le pays le saura.

Le sénateur Lesage se fit aller le ~~cou~~ menton, soit qu'il eut voulu hocher la tête, soit manifester de la considération à Jean Joupil.

— Dans une semaine, à pareille heure, il me plairait de te revoir, mon garçon.

— Tout le plaisir sera pour moi, Sénateur.

La-dessus ils se quittèrent sans plus de formalité. Jean Joupil alla se coucher dans la petite chambre que Thérèse lui avait conseillée dans l'horaire. Le Sénateur, qui s'était levé avant le petit jour, fit de même dans sa maison de la rue Saint-Cyrille. Quand vers les huit heures, le Sanhédrin qu'il n'avait pas pu réunir, le Tardiveau, le Power, les Cannon se mirent à téléphoner, il fit dire que la stratégie des élections avait déjà été décidé à Ottawa. Durant l'avant-midi, Picard, le député de Bellechasse, et Lapointe, le ministre de la Justice, tentèrent de forcer sa porte et de le voir. Ils apprirent que le Sénateur était malade et ne pouvait recevoir personne par ordre de médecin. // On fut encore à penser que le rusé sénateur leur avait passé par-dessus la tête. C'était la vérité, mais on ne parvenait pas à savoir comment. Le Sénateur pour sa part, encore imbu des superstitions

de Chacoura, rang de Saint-Jean-de-Matha, dont il était originaire, sur un frisson — les doutes lui en étaient venus — à la pensée des voyage qu'il avait fait à Ottawa sur une chaise de maréchal-ferrant. C'est la passion qui l'avait lancé dans les airs, surtout l'animosité que lui causaient les grandes familles de Québec, — en quoi il n'était pas loin de ressembler à ~~Lauriers~~ Duplessis, son compatriote de la Mauricie. Cette passion satisfaite, même s'il gardait la carapace de la petite finance, il était trop avancé dans les honneurs pour se commettre avec le diable, lui dont la cousine, journaliste à la Presse de Montréal, relevait son Saint-Simon chaque année, sans pour cela avoir beaucoup plus de propreté que le Duc lui-même ou ses ancêtres de Chacoura.

Le soir même, faisant la vaisselle à Sally O'Rooke, Jean Goupil s'en fut trouver Thérèse, qui lui devait trois nuits d'amour. La belle élève des Sœurs de la Congrégation ne le reçut pas avec tout l'enthousiasme auquel il aurait dû s'attendre.

— Pauvre Jean Goupil, tu n'es plus jeune! Je ne dis pas que tu sois devenu garçon, mais tu me fais moins que la première fois.

— Thérèse, ne me parle plus de ça: je

te considère comme ma mère

— Alors pourquoi veux-tu me relancer ici ?

— Voici, ma belle Thérèse : je veux te proposer d'échanger mes trois nuits d'amour pour six petits voyages à Ottawa, d'une demi-heure à trois-quarts d'heure chacun.

— Sur ta voiture de maréchal-ferrant ?

— Oui, j'ai appris à la maîtriser ... Dis-moi, sais-tu l'anglais ?

— Oui, mon cœur, parfaitement.

— Alors rassure ta nouvelle maquerelle, cette affreuse Sally d'Rooke : je me viendrai te chercher ~~$~~ qu'à la sortie, vers cinq heures du matin.

— Et quelle sale besogne me feras-tu faire à Ottawa, Jean Jouvel ?

— Un rôle de comédienne. Il y a là un vieux fou qui crie : Mother ! Mother ! Tu lui répondras gentiment. Surtout tu lui diras ce qu'il faudra : je t'expliquerai.

— D'accord, Jean Jouvel.

— A demain matin, très chère Thérèse.

Le lendemain matin, alors qu'au-dessus des bordels de la rue Saint-Vallier les ailes

Des moutons se Tournaient plus, Jean-Joupil vint chercher la belle Thérèse et l'amena dans les ruines que le Très-Honorable William Lyon Mackensie King bâtissait de ses propres mains pour la léguer après sa mort à son cher pays, le Canada. Les ruines se trouvent près d'Ottawa et chaque Canadien, un peu fier et patriote, s'y va se recueillir, au moins une fois dans sa vie. Le Très-Honorable King y travaillait ~~se~~ au petit matin, ensuite appelait sa maman, puis allait au Premier's House se costumer ~~se~~ en Premier ministre et le reste de la journée semblait un homme normal, un politicien averti. Le pauvre! il pleura beaucoup après sa maman et n'en eut pas pour son compte: durant toute sa longue vie, elle ne répondait à ses objurgations que six fois et encore fallait-il que la belle Thérèse lui prêtât voix. Jean Joupil, qui avait été aux informations, avait appris à celle-ci de la comme Lyon comme elle pleurait aux temps de sa prime jeunesse. Le Très-Honorable maugréait un peu, chaque matin, puis il pleurait:

— Mother! Mother! Mother!

— Oui, mon petit Lyon, je t'écoute et mon cœur se brise à t'entendre. Ici depuis que je suis sous terre descendue qui aussi je te suis attentive. Tu m'as tourmentée dans la ~~la~~ vie et dans la mort, ô mon Lyon, Tu

continues de le faire.

— Mother ! Mother ! comme ta voix est changée !

— Sous la terre, mon Igor, la femme le serait aussi... Ah, ciel ! je vois la barre du jour. A demain, cher enfant. Il me faut être retournée dans ma sainte demeure avant le lever de soleil.

De retour à Québec, Thérèsa s'en fut dans ses appartements qu'elle avait au Clarédge, chez Monsieur ~~Le~~ Pécard, le député de Bellechasse et l'amant de la ~~V~~ charmante Madame Warren. Jean Goupil l'accompagnait.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Thérèsa tu fus parfaite. C'est toujours notre affaire.

— Mais je ne sais plus quoi lui dire à ce vieux fou.

— Voici : à partir de demain, tu commenceras à lui parler de Jean Goupil et lui diras qu'il faut absolument le nommer sénateur.

— Cher amour, tu vas vite, toi !

— En politique, Thérèsa, c'est le secret : faire vite et frapper juste.

— Tu m'impressionnes, sais-tu, Jean Goupil... Veux donc dormir avec moi.

— Non, Thérèsa, je ne suis plus jaloux,

Je T'achalerais.

— S'il me plait, à moi, que tu m'achales!

— Pauvre chère grande, toi qui en a toujours un entre les jambes, un achalant, un zigonneux!... Jon, plus de ça entre nous.

— Comme tu le voudras, Jean Goupil.

Ils arrivaient au Claridge. Theresa parut inquiète, ne sachant que répondre au vieux fou s'il lui demandait pourquoi Jean Goupil devait être nommé sénateur

— Ma chère grande, tu prendras ta voix la plus profonde pour T'écrier Helas! helas! helas! Le petit maçon te suppliera de T'expliquer. Tu diras: "Mon pauvre Lyon, tu ne le pourras jamais. Et tu lui feras mon histoire, celle d'un Ophelin abandonné qui n'a aucune parenté avec les Tardieu, les Power, les Cannon de Québec, qui n'a même pas été présenté au Très-Honorable Arnet Lapointe. Ton Lyon sera très embêté. Alors tu lui diras que Jean Goupil n'en est pas moins un garçon de qualité et qu'il représente le Québec autrement mieux que les pantins officiels, ces Tardieu et ci; mieux même que le Très-Honorable Arnet. Tu ajouteras: "Mon pauvre petit Lyon, tu as beau être Premier ministre du Canada, tu ne pourras pas me donner satisfaction. Va, je te comprends: pour gouverner ton grand pays, tu dois composer avec cette fraction

d'importants, avec ces pauvres qui pour pauvres qu'ils soient n'en furent pas moins quelques petites ficelles qui font bouger un pied, une main, une oreille.

— S'il n'a pas de moyen de te nommer sénateur, pourquoi lui en ferais-je la demande, Jean Goupil?

— Tu as compris, ma très-chère! Si je le lui demandais, c'est à cause de ta situation. Pauvre Thérèsa! Tu es morte et dans l'obligation d'obéir aux divinités profondes qui te regissent.

— Jean Goupil, que tu parles bien! Tu parles déjà mieux qu'un sénateur. Il me faudra faire répéter mon rôle. Autrement je ne serai pas digne de toi et surtout je ne me souviendrai de rien de ce que tu veux me faire dire.

Les cinq jours qui suivirent furent tous à la gloire de Jean Goupil. Le Très-Honorable William Lyon Mackenzie King, trop heureux d'entendre sa mère, ne remarquait guère son insistance à parler du Sénat et du sénateur qu'il devait nommer, après quoi le petit maçon, le constructeur de ruines, le respecté Premier ministre du Canada eut beau gronder chaque matin: "Mother! Mother! Mother!" on ne daigna plus lui parler, il était désormais un pauvre petit orphelin. Son abandon avait un sens: du-

rant plus de dix ans, malgré son talent et ses pouvoirs, il ne put satisfaire à l'unique demande que sa mère lui avait faite. Le très-Honorable Arnet par qui il devait passer pour toute nomination dans l'incertaine et déloyale, dans la maudite province de Québec, avait profité de ses fonctions à la Justice pour faire pendre Jean Goupil et, mon doux Seigneur...

— Ah, mollah! Mollah! quelle grande artiste tu fais! Ah, combien je t'admire! Jean Goupil ne sait ni lire ni écrire; il devrait dans la petite page de la ville de Québec de moyens douteux; c'est de plus un ~~op~~ orphelin qui, avant d'être rendu à sa grandeur, aurait été élevé sur les hauteurs de Dorchester par des paysans extravagants, le pape Poulin et la Romaine... Mollah, ta demande est très belle, mais pour le moment elle me laisse impuissant; la nomination de Jean Goupil au Sénat causerait une véritable révolution dans this damned province of Québec.

Cependant le premier du Sénateur Lasage avait cessé. Il se trouva au rendez-vous que il avait fixé à Jean Goupil, lequel s'y amena, bien entendu, en traînant par derrière soi sa Vellana dans le maréchal-ferrant.

— J'aurais préféré que tu ne l'apportes pas, mon garçon. Au retour de mon voyage à Ottawa, quand je me suis mis à y penser, ce fut plus fort que moi : la fesse s'est emparée de moi !

— Sénateur Lesage, sans ce véhicule, que serais-je pour vous ?

— Rien du tout, rien de plus en tout cas qu'un magouilleur... Tu savais que dans Outaouais un magouilleur, c'est moins que rien... Tu as bien fait de l'apporter, ta mandale disait. D'ailleurs, j'ai eu le temps d'y réfléchir : le Parti libéral a le vent bidon, pour les moyens de s'en passer... Ah ! j'oubliais de le dire ; le bonhomme King fait revenir sa stratégie : tous les barons fédéraux descendront dans l'arène pour crier au peuple : "Sans nous vous aurez la conscription !" Et battre le maudit Trudeau, le dénommé Maurice Duplessis.

— Toutes mes félicitations, Sénateur Lesage.

Jean Goupil fit mine de s'éloigner.

— Hé, Jean Goupil !

— Sénateur.

— Ce n'est pas que je sois un homme reconnaissant, venu au Parti par la petite fenêtre. Je me rappelle quand même que

que c'est grâce à toi que je l'ai emporté sur les Tandereau, les Power, le Lapointe, les Cannon. Pour un homme de Chacoura, c'est une dette qui ne s'oublie pas. Combien veux-tu ?

— Je ne veux rien, Sénateur, content de vous avoir aidé, quitte à vous avoir un peu donné le frisson.

Jean Goupil, fronçant sa chaise, fit mine encore de s'éloigner. Le Sénateur lui mit la main sur l'épaule.

— Jean Goupil, ne pense pas à te ferer de mes pattes comme tu voudras. Si je te laissais aller, où irais-tu ?

— Voir Maurice, vous pensez bien.

— Écoute, mon garçon, j'ai eu cette matinée à te proposer : tu verras Maurice mais tu resteras au service du Parti libéral. Ta maudite chaise, elle va vite, le temps de le dire, elle est ici, elle est là, mais si elle multipliait les voyages inutiles. Tout n'est pas d'être ici ou là : il faut d'abord se trouver à la bonne place. Fiez-vous à M. Nous de scrupule que nous n

— Parce qu'il a moins de bedon,

— Si tu veux, mon garçon, si tu veux. Je te mets en contact avec lui et qu'est-ce que tu feras ? Tu le promèneras par

Toute la Provence ; il a l'impression de couvrir tout les comté et de fait il les couvre, mais, quelqu'un par moi, dans chaque comté fait l'innumerables dans le village qui n'est pas connu des autres, où il ne faut pas aller ... Jean Joupil fit recenser dix comtes, du mille, de quoi être à l'aise après les élections.

Jean Joupil accepta le marché, sachant qu'il faut de la fortune et de bonnes manières pour devenir sénateur. Il se garda bien de parler de son ambition au Sénateur Lesage qui, entré par le plus bas au Sénat, n'y tolérerait pas plus bas que lui. Le Sénateur fut mis en relation avec de maître Trefleurin, de fameux Maurice Duplessis, un homme qui avait de l'humanité mais guère plus de scrupules qu'un seigneur-évêque de la Renaissance italienne.

— Je gage, tu as volé la chaise du diable, mais je n'en chasse : elle fera mon affaire. En retour, que me demanderas-tu ?

— Maurice, je ne te demanderai rien, les Juifs préparent la conscription. Je serai bien payé si je t'aide à les empêcher.

Maurice, qui le goût du pouvoir ren-

rand aussi froid que le sang des crocodiles, aussi marbré que sa peau, était enchanté par la chaise de maréchal-ferrant qui lui permettait de faire deux fois le tour de ses compères. Les journaux télégraphiques titraient en grosses lettres : "Deplessis est partout à la fois. Il fait au libéraux une lutte du diable." Soudainement, derrière sa frimousse, il y avait les petits yeux malicieux, de mouton en galoche du Sculpteur Lesage. L'ébauche de sa double fourberie était tracé à son désavantage : "Ne t'en fais pas, Gérald, j'aurai le temps de faire une troisième tournée." Le bel accent de Kamouraska du petit Godbout, son antagoniste, prenait un charme qu'il n'avait jamais eu. Les grands fédéraux étaient des cadres dans l'armée, les Lapointe, les Cardin, les Rinfret, et toute la fédaille. La main sur le cœur, ils disaient et répétaient : "O malheureux compatriotes, si Deplessis gagnait, nous ne serons plus là pour vous sauver de la conscription." Deplessis fut battu. Dans un livre écrit sur lui par un type à la Hegel Mackenzie, par un canadien anglais qui veut blâmer la mauvaise foi de ses semblables, il est écrit que le

Maurice accepta dignement la défaite. Il n'en fut rien ; à la nouvelle, le ventre se mit à se gonfler, on délaça ses vêtements, il suffoquait. Il fallut mander le médecin. Jean Drapeau admira le terrible embonpoint qui pour la première fois était apparu dans le Québec. Et il s'en voulut de s'être mis au service de cette vieille propriété de Sénateur Lesage et du petit gros qui, après avoir mangé à sa maman, le matin, devenait un ennemi implacable et sans cœur.

Ce fut bientôt la guerre, la récupération des électeurs par le volontariat militaire, la relance de l'économie américaine à qui s'ouvraient les marchés européens, puis la Conscription votée par ~~ceux~~ les fédéraux qui avaient fait l'élection de 1939 et s'étaient proposés au Québec comme les seuls politiciens capables d'empêcher la dite conscription. Parmi cette digue il n'y eut que deux ou trois hommes qui s'en perdirent avec honneur, abandonnant le gouvernement du Très-Honorable Williams Lyon Mackenzie King ; ce furent les honorables Ernest Lapointe et Cardin ; tout le reste de la députation québecoise s'humilia. J'ai dit que le petit mangeur n'avait aucun souci de l'honneur de l'homme ; parce qu'il

aimait follement sa maman, toutes les
volontés lui étaient permises. Après avoir
humilié le Québec dans sa députation, il
poussa l'infamie jusqu'à faire publiquement
l'humiliation par le peuple du Québec. Ce-
la lui fut possible ! les députés fédéraux
n'avaient pas de véritables adversaires et
les Québécois formaient un peuple pauvre. Il
fit voter ce peuple contre sa race en l'achetant
tout simplement, en lui versant une
mensualité pour ses enfants, pour ses
vieillards.

— Trudeau ! Trudeau ! c'est Légidou.

Pour une fois, Thérèse était revenue
à Ottawa sur la chaise de maréchal ferrant
de Jean Drapeau, il obtint une réponse
à ses cris :

— Lyon, Tu n'as jamais été qu'un
pauvre petit salaud.

— Trudeau ! Trudeau !

— Reste dans ta merde, Williams
Lyon Mackenzie King. Ton beau et cher
Canada durera peut-être encore un peu,
plus ou moins comme une sorte de
Mongolie extérieure, il est fini, foutu. Il
n'y a plus que deux pays en Amérique du
nord, les États-Unis et le Québec.

Le petit homme continua de beugler
après sa bonne mère pour avoir des explica-

tions, Thérèsa avait du mal à se contenir.

— Jean Goupil, Jean Goupil, ramène-moi au plus vite ou elle finira mal, la petite séance dans des décombres artificielles : je saute par-dessus ~~ce~~ cette espèce de mur et c'en sera fini de la mother : je lui crèverai les yeux tout simplement à ton honneur de Premier ministre du Canada.

— Arrête-moi ça, Thérèsa, et embarque au plus vite dans ma voiture.

La velaine chasse du maréchal-ferrant était là, toute prude. Un instant plus tard, le p'tit bonhomme restait ébervué dans ses décombres, la belle Thérèsa et Jean Goupil se trouvaient déjà près du Carrefour, dans la Grande Allée de la Ville de Québec.

— Adieu, Thérèsa,

— Adieu, Jean Goupil.

Et comme elle allait entrer dans le bel immeuble du député de Bellechasse, il s'écria :

— Thérèsa ! Thérèsa ! Je n'ai été plus qu'une mère !

La belle fille était mordante. Elle lui répondit simplement : "Voyons, Jean Goupil, grand bêta !... Et elle entra au Carrefour. Ce fut la dernière fois qu'elle et le p'tit orphelin, venu de Saint-Zacharie avec un morceau de cochon, se virent... En 1944, Maurice Duplessis avait repris le pouvoir au Québec et cet homme rusé et absolu, qui cacha toujours sa pensée, était

en train de faire un état de l'espèce de grand conseil municipal dont s'étaient contentés les Tasdureau, les Power, la Cannon. Brutal comme un homme de la Renaissance, il n'avait pas que des qualités; quand il puisait, il puisait fort et ce fut justement dans sa prose que notre bien-aimé Pierre-Elliott Trudeau d'un œil un peu dédaigneux à près naissance, le sera grâce à son valet que Jean Goupil enfin deviendra sénateur.

Cinq années avaient passé depuis qu'il avait substitué à Emery Samuel la chaise du diable, Jack O'Rooke et le Dr Boulé, qui auraient bien aimé l'avoir à leur disposition, commençaient à croire qu'elle avait été jetée de la falaise sur le plein et emportée par la mer. Cela contenua d'être un dogme de foi pour le diable qui, dans l'arrière-cuisine de la taverne Neptune, ne se ~~lassait~~ lassait pas de faire rouler ses dés pipés. Au moins après tout ce temps perdu Jean Goupil avait cessé d'avoir peur des prises de l'ombre et de penser qu'il battait la campagne pour retrouver sa voiture chaise de maréchal-ferrant; il avait cessé de se tenir au bois des bosquets et des buissons à la nuit tombante, sous le ciel livide sur le point d'être conquis à partir de nous ainés, justement dans ces buissons et de ces bosquets. Les cinq

années là avaient passé sans procurer de l'avancement à sa brave amie Tenamer, la fille du pape Poulain et de la Romaine. Elle n'avait pas quitté Saint-Zacharie-en-Dordogne, sur les dernières hauteurs de la rivière Chandeiran, près d'un petit coteau de sable au-delà duquel il était possible de passer dans les États-Unis. Tenamer avait maintenant vingts ans, des hanches et de la poitrine, et c'était son seul avancement ; ~~Mais~~ si elle était fort jolie fille, cela n'annonçait pas pour autant qu'elle allait devenir bientôt une des plus grandes dames du pays. Jean Goupil, son amoureux, venait une ou deux fois par mois, à la nuit tombante. Il posait sa chaise au arrière de l'étable, puis entrait dans la maison. Le vieux chien, pourtant le plus farouche gardien qui fût, parcourait son odeur familière, battait de la queue dans la nuit. Jean Goupil montait à la chambre des filles.

— Tenamer, réveille-toi, c'est moi Jean Goupil. Je t'attends au arrière de l'étable.

Tenamer ne l'ordait jamais à l'y rejoindre. Une fois cependant elle lui dit :

— Jean Goupil, écoute le vent : ne fait-il pas une grand tempête de neige ?

— Tenamer, es-tu vraiment éveillée ?

Jean Joupil l'emmenait dans les îles du sud. Elle y savourait des fruits dont le nous n'avons jamais connu à Saint-Zacharie. Un jour, dans ce petit village, il y eut branle-bas ; le marchand avait reçu pour la première fois des pamplemousses. Ce fut la grand'nouvelle du jour. Seule Tinamer Poulin n'en fut pas bouleversée ; il esquissa un petit sourire de biais qui en disait long. Le pape en avait rapporté un fruit pour chaque enfant. Toute la famille était émerveillée. Jeanne la Romaine souriait avec béatitude. Tinamer laissa de sien à la petite Rose-Anne. Le pape n'en revenait pas !

— On dirait, Tinamer Poulin, que tu as grandi sur un tas de pamplemousses !

Une à deux fois par mois, Jean Joupil l'emmenait dans ces grandes nacelles sombres qui flottent sur les eaux phosphorescentes des mers du sud. Grâce à ces nuits d'amour, elle s'était épanouie, toute de sucre et prête à fondre, dans un bel appareil qui déjà n'avait plus l'acabit de Saint-Zacharie-en-Dordaster. De plus en plus elle ressemblait à son arrière-grand'mère abénaquise, la plus belle femme de sa nation tout d'abord et qui, en prenant de l'âge,

était devenue une célèbre capitaineuse qui en imposait aux plus grands chefs. Les voyages impromptu, ces lieues de mille ne lui étaient pas inutiles. Sans la souveurs qu'ils lui laissaient, sans foi en elle-même, sans l'ambition nouvelle, reflet de son autorité ancienne, qu'ils remettaient en elle et qui lui était si naturelle, peut-être se serait-elle contentée à son propre détriment d'un sort modeste sur les hauteurs de la rivière Chaudière. Le sort lui devenait d'autant plus difficile que la femme du pape, la Romaine, lui était franchement odieuse. Jean Gouyet se trouvait dans l'obligation de la supplier d'être patiente.

— J'ai beau me donner, je reste loin des honneurs qui feront de toi une grande dame, ô Tenaner, sur toute l'étendue d'un pays qui va d'un océan à l'autre. Jamais je n'aurais cru qu'il était si malaisé de devenir, comme tant de stupides individus, un sénateur.

— O Jean Gouyet, ô mon brave Jeannot, tu n'es qu'un pauvre orphelin! As-tu jamais entendu dire que les sénateurs du Canada étaient choisis parmi les enfants abandonnés?

— Oublierais-tu, Tenaner Poulin, que

Je dispose d'une chaise pas ordinaire.

— Pauvre petit garçon, tu aurais le diable bridé que les importants s'écarteraient de toi pour te laisser courir dans le vent ! Ils sont en place, tous mêlés les uns aux autres comme une portée de chiens, fondés que tu arrives de l'intérieur. Tu es de leur peuple mais tu n'as pas de leur race. Que feux-tu faire ? Tu ne les dérangeras même pas dans leur trafic de bonnes planques et d'honneurs. Tu ne te nommes pas Saint-Denys-Garneau ! Tu n'es pas le fils de Madame Anne Hébert ! Jean Goupil tu n'as rien ! Au mieux si tu leur faisais peur, mais tu n'as même pas l'air méchant !

— Tenanur, je n'ai pas dit mon dernier mot. Je t'en supplie : attends encore un peu. Réserve-moi de la place dans ton cœur : je saurai bien par l'occuper, tu verras.

— Jean Goupil, tu l'occupes déjà. Va, mon grand, je t'attendrai le temps qu'il faudra.

Elle l'attendit, même si des fils de gros catholiques, fleurant la bonne bouffe, venaient veiller chez le pape Poulin, accueillis comme des princes par la Romaine qui n'en arrêtait pas de montrer ses deux rangées de dents noires. Les pères de ces jeunes gens, tous grands électeurs dans les comtés de Beauce, de Mégantic et de Dorchester, obtinrent aisément un poste de contremaître pour le pape

Poulin, à la grande surprise des gens de Saint-Zacharie. Comme le pape était un grand vagabond, un rabouin, un despotique, une manière de sauvage qui n'était pas fait pour les honneurs, on fit courir la nouvelle que sa fille Ténaïre, si belle, si mure, et malheureuse au fond du lit des fesses avec d'un gros cultivateur, était la fille de la Romaine et de l'honorable Maurice Desplessis: cela changeait bien des choses: on pouvait voir déjà le pape d'aussi bien que Tartigan et que Saint-François sans déchoir. Durant l'année qui suivit Ténaïre fit demander en mariage de tout bord, tout côté. La Romaine, lui écrasant le pied, disait:

— Accepte.

Ténaïre, les larmes aux yeux, répondait: "Non." Et le pape disait:

— Maudite Romaine! Laisse-la donc, cette petite! Elle se mariera quand elle voudra.

Le nom du pape, d'abord dérisoire, était devenu synonyme de coq à Saint-Zacharie. On venait le consulter sur toutes les questions d'importance et comme il n'était pas barré, son opinion venait drue, acceptée comme un verdict du bon Dieu. Cependant, Jean Goupil réfléchissait; il se dit qu'à Québec

ou ne ferait que se servir de lui. Le contre de decision se trouvait a Montréal. C'est à Montréal que il devait aller utiliser sa chance de marechal-ferrant, même si Jack O'Rooke et le Dr Do Boulé l'attendait pour s'en emparer. Que pouvait Jean Goupil contre eux? Rien du tout. Dès qu'il arriva à Montréal, que fit-il? Il gara sa chaise chez la soeur de Tenanor, la belle Marie, qui était mariée à Théodule Auclair, et se fit conduire à la taverne Neptune.

— Je veux voir le boss.

Derrière le comptoir Jack O'Rooke eut l'impudence de repondre:

— Mon garçon, le boss, c'est moi.

A ce moment-là on entendit les portes de la cuisine et de l'arrière-cuisine grincher, Jean Goupil vit le tavernier blanchir et se mettre à trembler.

— Venez, je vais vous conduire à lui

Ouvrant la porte de l'arrière-cuisine il cria:

— Boss, voici pour vous quelqu'un de Québec.

Vélement, il rentra dans la grand'salle de la taverne. Le diable faisait rouler ses dés pipés. Jean Goupil ressentit de s'as-

savoir au fond de lui.

— Une partie ?

— Tes dés sont pipés, boss.

— Alors que me veux-tu, mon petit Jean Goupil ! ... Je te prévens : tu parles un nom que je n'aime pas. Mes dés sont peut-être pipés, mes paroles ne le sont pas.

— Boss, mes paroles, non plus, ne sont pas pipés. Tu n'es pas sans savoir que depuis presque cinq ans, j'ai la valeur d'un maréchal-ferrant. Je ne m'en suis servi qu'exclusivement.

— Je le sais, Jean Goupil, et t'en remercie.

— Eh bien, boss, j'en ai assez de me promener dans les airs pour pas grand' chose. Or je veux devenir sénateur.

— Ça aussi, je le sais, comme je sais que tu as au cabaret un chaud partisan en la personne du Très-Honorable Williams Wyon Mackenzie King. C'est ta prononce qui te bloque.

— Écoute, Malin, je ne suis pas venu te voir pour apprendre ce que je sais.

Le diable fit rouler ses dés et fixa Jean Goupil de ses beaux yeux, si perçants.

— Qu'est-ce que tu veux, mon garçon ?

— Bon, être sénateur au plus sacrant pour que Jeanne Poulin, la fille du pape et de la Romaine, devienne une des grandes dames du pays.

— Tu peux le devenir dans un an, Jean Goupil. Tous les importants du pays se sont coalisés pour obtenir la tête des ~~idéalistes~~ idéalistes qui, pour être ~~idéalistes~~, n'en sont pas pour autant des imbéciles. Ils contrôlent le parti communiste et quatre ou cinq grands syndicats. La coalition comprend le petit Macon, Duplessis, les belles âmes de la CCF et des gauchers américains, tel X ou certain Hall Bank. Et j'allais oublier les Zouaves du grand vicaire Leger et ces messieurs de la police politique. On attaque les idéalistes de dedans et du dehors. Va te mettre à la disposition d'un certain Pierre Jolivas, secrétaire du Parti, et tu deviendras sénateur comme je te l'ai dit, Jean Goupil, au bout d'un an.

— Je t'écoute, mon beau diable, et je me dis que tu as peut-être tes petites exigences!

Le diable fit rouler ses dés sur la table.

— Une partie, Jean Goupil?

— Tes exigences, diable.

— D'un orphelin tu sauras que je ne demande rien.

— Il crève sans toi ou bien il devient un faible d'esprit. Je ne te demande pas de jouer au fermier, diable. Réponds-moi sérieusement.

— Eh bien, Jean Goupil, quand tu seras sénateur et Ténardier Poulin, de Saint-Zacharie-en-Dorchester, une des plus grande dame du pays, tu joueras seulement dans le blanc cette volonté dure de maréchal-ferrant. Je ne te demande rien de plus.

— Promis, boss.

— Je t'avertis : Jack O'Rorke et le Dr Boulé ont l'œil dessus. Sois assez fin pour les déjouer.

— Cela fait cinq ans que je le fais : pourquoi ne continuerai-je pas.

— Tu te tiens à Québec où il ne se passe pas grand'chose. A Montréal, Jean Goupil, c'est différent.

Le diable envoya Jean Goupil chez Pierre Delmas qui, secrétaire du Parti, était assez bien placé pour ~~procéder à~~ d'aider à disparaître. Ce personnage-clef était prognathe et ~~bégayait~~ bégayait. On fit signer sa carte de membre à Jean Goupil ~~plus~~ puis, sous prétexte

que la police était partout, lui annonça qu'il le garderait pour lui.

— Ah... Ainsi, elle se... sera en sû... sûreté

Tout le soir même, une assemblée était prévue où l'orateur principal était Emery Samuel, l'ancien secrétaire du curé Godfray à Cap-Chap, en Gaspésie. Son discours portait sur les leçons du Parti qui devait une partie, une large partie de son audace à la crise économique qui avait sévi jusqu'à la guerre et à laquelle avaient succédé les sept vaches grasses, les années de prospérité qui avaient ramené à Montréal allègrement les colons de l'Abitibi et des Territoires du Nord. Une première objection fusa : comment parler de prospérité quand le capitalisme ne peut qu'appauvrir de plus en plus les prolétaires?

— Camarade Samuel, auriez-vous changé de parti?

— Mon ami, je dis ce que je vois, ce que vous verrez vous-mêmes si vous n'êtes pas de mauvaise foi; il n'y a plus personne à Montréal qui aille dans les ruelles pour trouver quelque pourriture à manger dans les poubelles

Là-dessus, l'ancien secrétaire du

cure Godfrey, le converti de la belle Thérésa qui l'avait envoyé à Montréal pour prêcher le salut de l'humanité, signala que le Parti n'avait pas su profiter du vent qui s'était mis en poupe pour se donner une politique québécoise et qu'il était grand temps de le faire. Le provocateur de police, à qui il avait dû le bec avec l'assentiment de l'assemblée à propos du retour de la prospérité, avait des petits copains qui attendaient le bon moment pour intervenir. Pierre Gélinas releva le gant. Tout aussitôt ils se mirent à bousculer le brave Emery Samuel qui pourtant ne pensait qu'à la pérennité du Parti. Ils le traitèrent de nationaliste petit-bourgeois. Une résolution, déjà ficelée, demanda l'expulsion d'Emery Samuel du parti communiste. Tout le monde l'savait, tout le monde connaissait le mal qu'il s'était donné pour les nôtres. L'élection elle-même avait sans doute été truquée. Personne n'en crut ses oreilles quand Pierre Gélinas, plus bègue que d'ordinaire, vint annoncé que l'exclusion d'Emery Samuel avait été votée. Après l'assemblée, le secrétaire du Parti vint prévenir Jean Jou-

Jil, lui disant qu'Emery Samuel devait partir pour Vancouver.

— Facile à dire, moins facile à faire.

— Le boss... boss l'exige.

Emery Samuel et ses deux camarades de lutte restaient déconcertés ; ils l'étaient d'autant plus qu'ils savaient qu'on ne se rebelle pas contre le Parti, dernière instance de l'espoir. Ils s'étaient réunis dans une taverne, près de la salle des Charpentiers où avait eu lieu l'assemblée, l'un d'eux s'écria : "Camarades, il y a eu précédent. Je veux de reposer quant-à-moi tous les assistants : c'est impossible, je dis bien impossible, qu'Emery ait été battu." À ce moment, Jean Jouvil se glissait près du vieil Emery et lui signalait qu'à Vancouver le Parti était autrement plus dynamique qu'à Montréal.

— C'est à Vancouver que la lutte doit être portée et gagnée. Dès demain, camarade, je t'y conduirai aussi vite que rapide Tu es venu de ~~chez~~ Cap-Chat à Québec.

Après la parlotte, chacun pensait à rentrer chez-lui. On vit alors Emery Samuel se dresser. Il cria :

— Surtout point de luttes intestines à la face du public. Camarades, continuez de lutter pour la déchéance du prolétariat. Pour ma part je vais porter la lutte où il se

se doit. Mes vieux camarades, je vous reverrai bientôt.

On crut qu'il partait pour Moscou. Le lendemain, sur la chaise du maréchal-ferrant de Jean Jouvil il s'en allait à Vancouver. Il se laissa séduire par le beau pays de la Colombière qui entoure cette ville et n'en revint jamais, ce que le diable voulait. Le Parti en peu de temps se trouva purgé de ~~de Jean Jouvil~~ ses rebelles éléments. On s'attaqua ensuite aux ~~six~~ syndicats ouvriers, ceux de la mer et ceux des forêts, ceux des électricités, des mines et de la fabrique. Près de Valleyfield, manqué d'être tué, Jean-Baptiste Parent se cacha dans un fossé, le long de la route, et vit ses assassins passer; c'était les mêmes de Hall Bonds auxquelles s'étaient joints les Zouaves pontificaux du Grand Vicaire Léger.

Quand tout fut fini, Jean Jouvil se rendit dans l'arrière-cuisine de la Taverne Neptune et trouva le diable juché, en contemplation sur ses dés. Il lui dit:

— Salut, le diable! Ma besogne est finie, je n'en veux toucher mon salaire.

Le diable ne releva pas la tête.

— Je ne m'y connais pas en politique, mais j'ai connu l'impression, mon beau salaud, que tu m'as fait faire pas mal de saloperies.

Le diable regarda Jean Goupil avec surprise.

— Bon quoi, fit-il

— Bon quoi! Bon quoi!... Je ne te demande pas des Bon quoi. Je suis venu chercher mon diplôme de sénateur du Canada: l'as-tu ou l'as-tu pas?

— Une partie de dés, Jean Goupil?

Jean Goupil s'empara des dés pipés et les lança par terre. Jack O'Rooke aussitôt apparut dans l'embrasure de la porte de l'arrière-cuisine.

— Sale diable rouge, que veux-tu faire ici? As-tu peur que ton boss ne fasse casser sa jambe de bouc?

Le diable dit calmement au Tourangeau:

— Jack O'Rooke, va donc dans la grand'salle me chercher le journal du soir.

Ce que fit Jack O'Rooke. Après quoi le diable le congédia. En première page du journal il y avait le portrait de Jean Goupil et l'on pouvait lire au-dessous de ce portrait que l'un des hommes les plus connus du Québec, Jean Goupil, venait

d'être nommé au Sénat canadien par le Gouverneur Général en personne afin d'honorer le courage et la diligence dont il avait fait preuve contre les ennemis du grand Canada.

— La diligence, tu sais.

— Je ne savais pas le diable, je jongle.

— Alors, es-tu satisfait de moi ? Tu me dois bien une petite partie

— Tes dés sont pas bons. Je n'en ai pas mais qui me prendrais pour les ramasser. D'ailleurs, sont dû entre nous, diable, la partie a déjà été jouée et j'ai gagné.

Le diable se pencha et regarda Jean Gaspé de ses beaux yeux glacés.

— Tu as gagné, parce-tu ?

— Oui, puisque Tenaour Poulin devient une des grandes dames du pays.

Jean Gaspé se leva.

— Je m'en vas à Saint-Zacharie.

Le diable se recoucha dans le grand salle de la taverne. Là, ayant soufflé entre ses dents, tout le monde se tut et il annonça la nouvelle : tous les matelots se levèrent et l'acclamèrent en jetant leurs bérets en l'air. Jack O'Rooke passa sa part sur une profonde douleur.

A Saint-Zacharie, tout le monde était au courant car la nouvelle était parue dans les journaux des matins, à Québec. Les fils de gros cultivateurs comprirent pourquoi Tenaour Poulin avait refusé d'être leur femme. La rumeur qui faisait d'elle la fille de Maurice Duplessis se reporta sur Jean Gaspé : c'était lui le fils du vieux renard. La nouvelle donnait tout le haut de la rivière Chaudière. Quand Jean Gaspé descendit devant l'étable des Jos Poulin, il y avait déjà affluence. On était venu d'aussi loin...

~~Venus~~ ~~d'aussi loin~~ que Sartegan et Saint-François pour célébrer sa nomination au Senat, mais ce n'était pas ~~ce~~ ce à quoi Jean Jouvel s'attendait ~~qu'il~~ venait voir. Tristement leur gros plaisir lui faisait mal au cœur, la Romaine ~~sortit~~ se dressait devant d'eux, ~~leur faisant~~ faisant des façons en riant de tout ses dents noires. Et Jean Jouvel resta un moment dans l'ombre à reprendre courage avant de se lancer de l'avant, pour aller trouver dans cette foule celle qu'il aimait.

— Jean Jouvel, dit une voix dans l'ombre.

Aussitôt il s'arrêta ; c'était la voix de Tenamer.

— Tenamer, où es-tu ?

— Jean Jouvel, je suis ici, tout près de toi. Je t'attendais mais je pensais que tu m'avais oublié.

— Tenamer, où es-tu ?

— Je tourne autour de toi, grand nigaud. Tâche au moins de m'attraper.

Jean Jouvel attrapa Tenamer Poulin et ils restèrent longtemps à s'embrasser, la Volante dansa de marchand forain était toute proche et il ne leur faudrait pas plus qu'un instant pour être de nouveau ensemble dans les îles du sud, tandis que après s'était depuis

d'elle, Jean Goupil la tenait par la main.

— Oui m'amenais-je, Jean Goupil.

— Venez, Tenancier.

— La maison est pleine de gens qui crient trop fort, Jean Goupil

— Qui te dis que je t'amenais à la maison, Tenancier Poulin.

Ils passèrent près de la maison et continuèrent jusqu'au village qui restait illuminé plus tard que d'ordinaire à cause de la nomination de Jean Goupil. Au presbytère on veillait aussi. Quand la servante aperçut le nouveau sénateur, elle l'étreignit si fort qu'il en eut le visage tout rouge. Derrière la servante se tenait le révérend curé Lagueux qui, lui aussi, devint tout rouge quand il aperçut Jean Goupil, car il se souvenait du billet de la magnételle.

— Monsieur le curé, je vous présente mon ami, le sénateur Jean Goupil.

— Ma foi Tenancier, je le connaissais déjà.

— Mon Révérend, dès mon arrivée d'Ottawa, nous sommes venus au presbytère. Vous ne pourriez pas me faire un acte pour nous marier au plus vite, Mademoiselle Tenancier Poulin et moi. Vous savez, les enfants naturels

du pays...

— Monsieur le Sénateur, vous n'auriez pas de lien de parenté avec Mademoiselle Poulen?

— Comment en aurais-je? Je suis enfant illégitime, abandonné de père et de mère.

— Dans ce cas... Désolé! l'évêque qui est un couche-tôt.

L'évêque aussi veillait au l'honneur de la nomination de Jean Goupil au Sénat. Il accorda toutes les permissions si le mariage de Tenaner, fille du pape Poulen et de la Roumanie, avec Jean Goupil eut lieu le lendemain avec un concours de population comme il s'en voit rarement. Ils furent longtemps heureux. Le sénateur était en vie qu'on le croyait mort et mort qu'on le croyait encore en vie. Chose certaine, Tenaner lui survécut quelques mois.

IV

Jack O'Rooke, suppot de Satan, était de toutes les Eglises, de l'Eglise d'Angleterre, des petites sectes, de l'Eglise de Rome et même de la ~~Eglise~~ Loge d'Orange. Une nuit, deux compatriotes vinrent le chercher à la Taverne Neptune. On le retrouva velainement mort, le lendemain matin, dans la rue de la Fregonne. La police y vit un règlement de comptes, le diable, pour sa part, dans ~~la~~ l'arrière-cuisine, se frotta les mains :

— En voilà un, disait-il, qui ira dans la fosse commune, antichambre des flammes éternelles.

Il se trompa : le corps de Jack O'Rooke fut réclamé par une parente de Québec, du nom de Sally O'Rooke, qui était considérée comme une bienfaitrice de l'église Saint-Patrick, aux approches des plaines d'Abraham, qui est entourée d'un cimetière opulente, dont les pierres tombales rappellent toutes l'Ile des Saints et où l'on trouve nombre de belles croix celtiques. On supposa que ce bon Irlandais Jack O'Rooke avant de mourir avait récité ~~son~~ son oraison ; il eut les meilleurs funérailles du monde et fut enterré en terre bénite.

Le matin même de la mort de Jack O'Rooke, la porte de l'arrière-cuisine de la taverne Neptune s'ouvrit et dans le cou-

brasure un solide gaillard, portant le petit Tablier de maître-Tavernier, dit au diable :

— Que désire Votre excellence pour son petit déjeuner.

— Comme d'habitude, dit le diable, du gruau pris au fond, du thé et deux biscuits matelots ... Tu remplaces Jack O'Rooke?

— Oui, Excellence!

— Ton nom.

— Le Do Boulé.

Le fut ainsi que le Do, ~~fut~~ après avoir été un petit rabatteur, devint ~~le~~ le patron de la Taverne Neptune, dans le port de Montréal, et le second de Son Excellence le diable. C'était un garçon ambitieux, d'une famille nombreuse et respectée; la Taverne Neptune ne représentait pour lui qu'un pis aller; il cherchait à mettre la main sur la dame du ~~maréchal~~ maréchal ferrant que le diable avait abandonné, nombre d'années auparavant chez Jean Goupil, le premier du nom, à Cap-Etat, en Gaspésie, et qui s'éventait depuis ~~peu~~ à dire qu'elle avait été jetée de la falaise sur le glacis et emportée par la mer. Le curé Godfrey en aurait donné l'ordre à son sacristain,

Emery Samuel, et celui-ci se serait empressé de l'exécuter. Ça, le Do Boulé n'en était nullement certain, car Emery Samuel, maintenant en exil dans le Columbière, avait été longtemps un tribun communiste redouté de toutes les autorités. De plus, un orphelin du nom de Jean Goupil était aujourd'hui sénateur et ce n'est pas l'habitude au Canada de nommer au Sénats des orphelins. Mais le Diable, cruellement déçu par le premier Jean Goupil, s'était fait un dogme de la disparition de son véhicule volant.

La surprise du Do Boulé fut grande lorsque son maître le manda et lui dit :

— Le Do, tu sais franc avec moi et avoue que ces M^rs Canadiens, qui on commencé à appeler Québécois, me prennent pour les imbécile. Oui-ils des difficultés à bâtir une église, ils font de moi un cheval noir et cette bête si a de cesse que l'église soit finie

— Oui, Excellence, j'ai souvent entendu raconté cette histoire.

— Oui-ils de la misère à contrôler leurs enfants ou leurs jeunesses, ils ont un croquemitaine tout dernier cri : c'est

moi.

— Oui, Excellence.

— Donc, le Do Boulé, quand tu as pris la succession de Jack O'Rooke, tu m'as dit que ce serait toi le boss de la taverne Neptune, étant donné que le type de l'arrière-cuisine, il ne pensait qu'à faire rouler sur la table ses dés pipés.

— J'ai pu le penser, Excellence, mais il n'est pas dit que je ne me sois pas trompé.

— Do Boulé, je dis et répète que ma chaise de maréchal-ferrant s'est abîmé dans la mer. Le crois-tu?

— Non, Excellence.

— Ma chaise volé depuis que le premier Jean Goupil a fait de notre île la plus grande dupe du monde, en me faisant payer son âme, qu'il avait vendue à Dieu, le Prieur! Un descendant Jean Goupil a surgi: orphelin, il est devenu sénateur en se servant de ma chaise. Ça, je le sais... Me prends-tu pour un imbécile, le Do Boulé?

— Excellence, j'ai changé d'idée.

— Depuis vingt ans, la chaise du maréchal-ferrant n'a pas volé? Est-ce à dire que le Sénateur Jean Goupil a fait

ses promesses ? Il m'a promis de la pêche à la mer. Je n'en suis pas certain du tout. Je ne me fie pas aux Canadiens — ou aux Québécois si tu le préfères — qui n'ont jamais cherché qu'à m'exploiter. S'il n'en s'est pas servi, c'est tout simplement qu'il n'en a pas besoin. Le orphelin se repaît dans Thomas Poulin qui il a épousé immédiatement après sa nomination au Sénat. Ils n'ont eu qu'une fille ; elle se nomme Jean Goupille et vient d'avoir seize ans. Le bal va recommencer et ton patron, le Dr Boulet, sera jugé de nouveau un imbécille.

— Excellence, le Sénateur a un pied-à-terre à Ottawa. Le reste du temps il est à Sainte-Catherine-de-Portneuf où il s'est acheté la maison des Jarneau. S'il a gardé la chasse de maréchal-ferrant ne se prenant pas pour sa parole envers vous, Excellence, elle doit se trouver dans un des hangar.

— Ou dans le grenier du supposé noir qui, soit dit entre nous, ne vaut pas une vieille maison à habitant, sur l'île d'Orléans.

— Excellence, continuez de faire rouler vos dés : je vais aller faire une petite expédition du côté de Sainte-Catherine

Le manoir est sur une colline boisé qui le cache du village. Le sénateur était assis sur la galerie avec sa femme, la sénatrice, quand le Dr Boulé s'annonça, disant qu'il avait besoin du Gouvernement pour se tirer d'une mauvaise affaire. Jean Goupille pêchait de la barbotte à l'embouchure de la décharge du lac Saint-Joseph et de la rivière St-Jacques-Cartier. Du moins elle l'avait dit à ses parents. Il est possible aussi qu'elle courraillait dans les champs avec les garçons du village.

Le Sénateur lui dit :

— Pas besoin d'explication, ta mauvaise affaire je la connais. Dis-moi : comment se porte ton cher ami Jack O'Rock ?

— Plutôt mal, Monsieur le Sénateur : aux dernières nouvelles, il se trouvait dans le cimetière Saint-Patrick, à Quebec.

— Ah, le Dr, ce sont plutôt de bonnes nouvelles : je n'aurais jamais cru qu'il aurait entré là. Le site est beau. Si tu as du temps de reste, je

T'emmènerai faire une petite prière sur sa tombe.

— Dacca, fit le Do, j'ai connu l'impression que Monsieur le sénateur Jean Goupil me voit venir.

— Pauvre naïs, je t'ai déjà vu : tu n'étais alors qu'un petit rabatteur pour le compte de qui l'on sait, sous la tutelle de feu Jack O'Rooke. Et tu te tenais dans les gares. C'est toi qui as levé le pauvre Emery Samuel.

— Très bien, Sénateur, je vais me-gouer avec vous.

Le sénateur Jean Goupil se leva et fit quelques pas sur le gazon. Tenamer lui dit : "Voyons, Jean, il fait grand soleil. Je t'emmène pour ce Monsieur qui, entre nous, ne paye pas d'apparence.

— Tenamer, c'est le Do Boulé, le successeur de Jack O'Rooke, qui voudrait bien mettre la main sur la chasse du maréchal-ferrant qui dans l'espace d'un instant nous emmenait dans les ~~mers~~ îles qui voguaient sur la mer du sud. T'en souviens-tu, Tenamer.

— Je m'en souviens, Jean Goupil,

mais quel besoin en avons-nous à présent que nous sommes mariés et heureux?

— Qu'as-tu promis à ton boss, le Do Boulé?

— Je lui ai promis de lui rapporter la dame volante.

— Es-tu toujours un grand voyageur?

— Que je sache, depuis qu'il est revenu Renaud et Deconfet de Cap-Rouge, il n'a point quitté l'arrière-cuisine de la taverne Napoléon, à Montréal.

— Le Do Boulé, je pourrais peut-être l'accommoder: un artisan de Sainte-Catherine m'a fabriqué une copie de la dame du maréchal-ferrant; elle est si ressemblante que je ne la distingue pas de l'originale. Tu la rapporteras à ton boss et tout sera là.

Le sénateur Jean Goupil demanda à un de ses serviteurs de lui sortir les deux volantes dames de maréchal-ferrant qui se trouvaient dans le grenier du hangar.

— Moi-même, je ne parviens pas à les distinguer l'une de l'autre. Je n'ai qu'une chose à faire: les essayer.

Le Sénateur se jeta sur la première: elle ne broncha pas; sur la deuxième:

il monta dans le ciel avec la vitesse de l'éclair. Il en profita pour jeter un coup d'œil sur la compagnie de Dante-Gallerini : il aperçut Jean Goupille, sa fille, qui était ainsi pêcher la barbotte, qui courait dans les champs avec une bande de garçons. Il redescendit aussitôt.

— Le Do, il y a deux citoyens dans le monde qui peuvent utiliser ce véhicule : ton boss et moi. Tous les autres, s'assoyant sur la chaise, monteraient dans l'air et ne pourraient plus s'arrêter. C'est pour cela que je ne t'ai pas demandé de l'essayer.

Le Do remercia la sénatrice et le sénateur de leur accueil, puis s'emparant d'une des deux chaises il partit. Il n'avait pas fait deux pas :

— Le Do Boulé !

Il s'arrêta

— Le Do, ne me prends pas pour un imbécile parce que je suis sénateur. J'oublie pas que je suis orphelin de père et de mère, abandonné après ma naissance contre une des portes latérales de la basilique de Québec, et que néanmoins j'ai été homme. Le Do Boulé, jamais plus de ça entre toi et moi ! Sache que tu n'es pas assez fort pour me tromper.

Le Do prit l'autre chaise, salua

la senatrice et le sénateur, prit le petit chemin de descente et s'en alla.

— Un assez beau garçon, dit Tenancier

— Tous les Boulés de Petité-Vallée sont ainsi faits, excepté que les autres sont forts et que lui fait surtout dans la finesse.

De retour à la taverne Neptune :

— Excellence, la voici, votre valise de chasse de maréchal-ferrant.

— Mets-la dans l'armoire.

Ce que fit le Do.

— Une petite partie pour te remettre de tes fatigues

— C'est une chose qui n'est pas salegueule pantoute.

— Comment se fait-il, le Do, qu'il t'a fallu deux jours pour aller les chercher.

— J'en ai profité pour descendre à Petité-Vallée ! Il y avait si longtemps que je n'avais pas embrassé ma vieille mère et salué mon vieux père.

— Une petite partie alors pour célébrer cet heureux voyage.

Le Do Boulé tapa des pieds.

— Ecoutez, vous le diable, vous ne me prendrez jamais à faire une partie avec vous

— Pourquoi donc, le Do ? Est-ce que par hasard tu n'aurais pas confiance en moi ?

— Vos mandats déjà, ils sont joués. Et puis, Excellence de crotte, depuis quand est-il recommandé de faire confiance au Diable ?

Le diable regarda le Do Boulé de ses beaux yeux brûlés.

— Jack O'Rooke en nous était plus joli que toi.

— Allez donc le chercher, puisqu'il était si joli que ça, dans le cimetière Saint-Patrick, à Québec !

— Lui ou tout autre ! C'était le plus grand chenapan de la terre. On aura tout vu !

— Vos considérations sur Jack O'Rooke, Excellence, ne m'intéressent pas

— Une petite partie pour chasser la mauvaise humeur, le Do Boulé ?

— Une partie avec vous, jamais !

— Je comprends - tu as peur que je m'enrichisse.

Le Do paya d'audace.

— Prenez votre chance, allez votre tour... Et puis, que vous vous ennuyez

ou que vous ne vous ennuyez pas, qu'est-ce que ça peut me faire, Diable.

Le Diable fit rouler ses dés sur la table.

— Que nous Toi, le Do, Tu es franc! Tandis qu'avec ces grenouilles des pays ... Sais-tu qu'ils me baisaient le cul.

— Ils vous baisaient le cul, Excellence!

— Oui, et ils disaient qu'ils ~~étaient~~ aimaient ça, le Do.

— Ça vous faisait plaisir, Excellence?

— Tu sais, mon garçon, quand on est le Diable ...

— Ça vous faisait plaisir!

— Ils avaient les lèvres plus plus fraîches que je n'avais le cul.

— Ça vous faisait plaisir, Excellence!

— Ça me faisait plaisir, le Do.

— Eh bien! je pense que nous avons des goûts différents.

— Nous nous en accorderons que mieux, le Do Boulé.

Le Do retourna à la causse, dans la Taverne.

— Maudit vieux cochon refroidi!

— De qui parlez-vous, Monsieur le Do, demanda un serveur.

— Je ne parle tout seul, dit le Do.

— J'aime mieux ça, dit le serveur.

Il y avait dans la Taverne, ce jour-là, des marins venus de pays lointains : Slaves ou scandinaves, qui gardaient des visages enfantins et buvaient ferme. Le Do n'arrêtait pas de faire sonner sa caisse. C'était un homme simple ; il ne tarda pas à oublier la chaise du maréchal-ferrant qu'il avait refilé à son patron, le Diable, et qui ne volait pas. Pendant ce temps, à Sainte-Catherine, Jean Jouquel disait à sa femme :

— Tiennon, je ne sais quelle sorte de fille tu m'as fricotée ; elle nous demande pour aller pêcher la barbotte et court dans les champs avec sa bande de gars. Quand ce n'est pas ça, c'est autre chose dans le genre : elle grimpe dans les arbres, elle est fourrée partout. Es-tu bien sûre que c'est une fille que tu m'as faite ?

— Jean Jouquel, tu as beau être sonneur, ça ne m'impressionne pas et je t'ai fait une fille comme je la veux.

— Ou nous apprends-lui à dire, Jésus ! Marie ! Joseph ! en cas de danger. A fouiller partout comme elle fait, elle finira par mettre la main sur la velaine chaise du maréchal-ferrant. Et nous la

perdrons à jamais, elle n'aura qu'un enfant unique, n'y pensez-vous bien, Tsaner Poulin, la fille du pape et de la Roumaine?

— Tu as raison, Sénateur, je vais lui apprendre à invoquer la Ste Sainte Famille dès ce soir.

Et le soir venu, Jean Gouille redevint une toute petite fille, Tsaner la prit sur elle et lui dit:

— Ecoute-moi bien: contre les dangers de l'eau on ne peut pas grand'chose, Tu te noyes, un point, c'est tout. D'ailleurs ce sont des dangers que tu n'encours guère à ce que j'ai appris, plus enclin à pêcher la barbotte qu'à courir dans les champs, au milieu d'une bande de garçons, qui en restant au bord de la rivière, au bout de ta ligne.

— Tsaner, les barbottes ont de velours dards tandis que le garçons, ils sont doux tout partout.

— Jean Gouille, dame-moi avec tes garçons qui, à t'entendre parler, ont de la gentillesse autant que les filles: j'ai

à te parler de l'air.

— Les folles, c'est pire que de la volaille : elles n'ont rien droit de faire.

— Jean Gouffle, laisse-moi avec tes folles. Après tout, tu en es une et tu fais ce qui te plaît. Je te parle de l'air ! si jamais tu te trouvais rendue très haut dans le ciel...

— Que je serais contente !

— Et le repas qui attend, pauvre misérable ! Il ne s'agit pas de tremper en l'air mais d'être à table à l'heure dite... la prochaine fois que tu seras en retard, gare à toi !

— Que ferai-je si je suis dans l'air, emportée par le vent ?

— Tu deras Jésus ! Marie ! Joseph !

— Et de quoi j'aurai l'air ?

— Personne ne te verra et de la sorte tu arriveras à temps pour le repas.

— Je dirai Jésus ! Marie ! Joseph ! Jusqu'à ce que tu me laisse dormir, tyran.

Jean Gouffle rêva d'un aigle qui volait haut, à grands coups de ses ailes largement déployées. Ce rêve la combla de bonheur. Le lendemain matin, elle était encore heureuse. Pourtant la

Journée s'annonçait morose. Tous ses camarades de jeu serait retenus à l'église pour se préparer à la venue prochaine de l'evêque. Que malheur de l'avant-midi, n'en pouvant plus d'ennui, elle traversa le grand pont de la rivière Jacques-Cartier au-delà duquel se trouvait l'église à gauche. Tous ses camarades avaient les yeux bandés, l'air devot comme des filles sautés mitoudes. Elle revint chez elle sans avoir pu se débarbouiller un seul et pour s'occuper se mit à fureter dans le hangar. Dans le grenier, attachés aux combles, difficile à répondre, il y avait une vieille chaise, une chaise comme on en voit chez le maréchal-ferrants, jouté à la mur, calmé par en droits, une chaise qui présentait quelque intérêt seulement par qu'elle n'était guère accessible. Après s'être donnée beaucoup de mal, Jean-Joseph Lacasse l'eut sortie dans la cour et se Elancia l'enfourcha dessus, à bout de forces. Tout aussitôt la chaise monta droit dans le ciel; elle montait, elle montait si bien sans doute ne l'aurait empêcher de continuer de monter ~~si~~, de peur d'être en retard au dîner, Jean

Joupille
n'avait prononcé les trois noms sacrés de Jésus, de Marie et de Joseph. Alors la chaise se mit à redescendre par grandes secousses, lentement, et le vent la poussa de l'autre côté de la rivière. Les garçons sortaient de l'église. Jean Joupille descendit au milieu d'eux. Plusieurs eurent peur et se sauvèrent à la maison. Ses camarades, qui étaient les plus hardis, revinrent vite de leur surprise et se mirent à l'acclamer, puis prirent à la ramener chez elle, de l'autre côté de la rivière, sur un bateau banal. Le Sénateur s'amusait à regarder par la fenêtre du côté de la cour; il vit donc sa fille, pauvre enfant dont la volonté dominait ~~elle~~ commençait bien, apparaître au milieu de garçons enthousiastes dont plusieurs ne cessaient de ~~lancer~~ lancer leur casquette en l'air et de la rattraper. Il se dit:

— Ça y est; ma fille Jean Joupille s'est payé un petit premier voyage dans le ciel

Elle alla remettre la chaise au grenier du hangar, salua tous ses amis et se dépêcha de rentrer. Sa mère s'écria:

— Tu es charmante, Jean Joupille; une

minute de plus et tu étais en retard !

De son côté le Sénateur se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de remettre au diable son véhicule volant pour n'en garder que le simulacre, d'ailleurs le diable l'aurait-il eu ? Le Do Boulé l'aurait sans doute gardé pour lui.

— Qu'as-tu donc, mon mari, demanda Ténamer.

— Je me pose des questions comme un sénateur se doit d'en poser à un sénateur, et je réponds que j'ai bien fait.

— Comme de bien entendu, mon cher mari.

— Voici le problème : nous avons un petit être qui nous est cher : faut-il lui couper les bras, lui couper les pattes pour l'empêcher de se faire mal ou le garder sous notre dépendance ?

— Tu es fou, Sénateur : il faut lui laisser tous ses membres, lui apprendre à les lui développer, lui en ajouter d'autres s'il en est possible, le libérer de notre tutelle, le perdre, ce pauvre petit, pour qu'il se retrouve en possession de lui-même.

Densi parla de façon catégorique, avec une sourde passion, Ténamer Jampil,

la fille du pape Pouloi et de la Romaine

— De qui parlez-vous, demanda Jean Goupelle.

— De personne en particulier, ma fille. Vous traitez de problèmes moraux qui peuvent intéresser un homme de la qualité de Son père, membre du Sénat.

La petite Jean Goupelle ne pensa pas moins, quant-et-elle que sa mère était partisane absolue de sa liberté, dut-elle en souffrir, alors que son père, le sénateur, restait craintif et se demandait si par quelques petites multidations il n'assurerait pas une meilleure protection de sa fille unique.

— Sénateur, je me demande parfois si tu ne serais pas indigne de la fonction que tu occupes.

— Tsaner, Tu as beau être la fille du pape Pouloi et de la Romaine, il n'a pas été inutile d'apprendre au petit être en question à invoquer la Sainte Famille au plus tôt leur.

Jean Goupelle baissa les yeux dans son assiette, comprenant que ses père et mère se disputaient à cause

d'elle. A sa grande surprise, loin d'être ému comme elle lui avait déjà paru, sa mère favorisait toutes les audaces tandis que son père allait beaucoup moins loin, porté à assujettir sa fille.

— Vous nous avez toujours dominées ainsi, pour nous protéger contre nous mêmes tandis que vous vous accordez toute liberté. Puisqu'il est question d'une franche volauté, je montrerai à Jean Joupille, ma fille, à t'en servir comme tu m'en as servi, Sénateur.

— Ce n'est pas grand'chose, ma pauvre mère; on monte et puis on descend.

— C'est un véhicule volant qui te mène où tu veux dans l'espace d'un instant. Sais-tu où j'ai embrassé ton pauvre père pour la première fois. Dans une île des mers du sud

— Jean Joupille, ma pauvre fille: Je ne sais pas de quelle rage s'est emparé de ta mère. Puisqu'elle aussi pour te lancer à l'aventure, toi qui venais à peine d'avoir seize

ans ...

— Sénateur du diable, je ne les dois pas encore quand tu m'as amusé d'un petit village de Normandie dans les Antilles. Tu ne te rappelles donc de rien ?

— Je n'en avais oublié un peu, Timanoir... Bon, bon, Jean Jospelle, puisque il en est ainsi, des demain je t'expliquerai comment fonctionne la chasse du maréchal-ferrant.

Cela n'était pas très malin. Après quoi, le Sénateur s'occupa surtout des plates autour de la vieille maison. Quand Timanoir passait dans la cour, plus avantageux qu'une reine, il détournait la tête. Or, un jour, un jeune homme costaud se présenta. Il prit le Sénateur pour le jardinier et frappa à la maison. Ce fut Timanoir qui vint lui répondre. Il resta interloqué devant elle. Tout ce qu'il parvint à dire fut qu'il se nommait Do Boulé et venait de Petite-Vallée, près de la Frégate, en Jospelle. Alors Timanoir envoya ses servantes faire le tri des patates dans la cave et demanda que Do Boulé, qu'elle trouvait beau garçon comme il ne s'en fait pas au monde, de venir visiter la maison. Quand ils en eurent fait le tour, le Do n'était plus

intimidé du tout ; il serait volontiers resté toute la journée comme un ours de peluche dans un fauteuil du salon à admirer cette folle d'un pape de Dordogne et d'une Romaine, cette épouse d'un Sénateur qui lui avait accordé ses faveurs.

— Ecoute, le Do Boulé, ce qui a eu lieu, a eu lieu. Tu es vaillant, costaud et bien bâti ; je suis contente de toi mais cette fois suffira. Si je t'ai essayé, c'est que tu n'as semblé quelque peu de ~~don~~ sérieux et qu'une mère ne doit pas se fier ~~seulement aux~~ aux apparences quand elle n'a qu'une fille à marier.

Le Do Boulé se rappela alors qu'il n'était venu de Montréal à Ste-Catherine que pour substituer une chose volontiers. Il demanda à Tenanner Jacqueline, la sénatrice, où il pourrait trouver sa fille. Elle lui répondit :

— Mon pauvre petit jeune homme, elle est toujours dans les champs avec une marmaille de garçons autour d'elle.

— Elle aime la danse

— Bien sûr qu'elle l'a, cette maudite danse ! Elle joue avec l'un, elle valse avec l'autre, la seule chose que je peux te dire, jeune homme, c'est qu'elle ne se prête pas, ma fille, Jean

Jouville. Et tu sauras une chose, c'est que je l'approuve : elle n'a pas encore trouvé chaussure à son pied... présentement, tu vas sortir d'ici : j'ai envoyé les servantes frire les galettes dans la cave, elles sont à veille de remonter.

Le Do Boulé s'inclina :

— Madame la sénéchale...

Elle, toute droite et raidie, lui coupa le sifflet :

— Salut, le Do Boulé

Il allait sortir, elle avait avancé, elle se trouvait dans son dos, un petit poignard à la ~~main~~ :

— Ce bâtard ! le Do, tu ne serais pas malaisé à envoyer rejoindre Jack O'Rookre en-dessous de la terre.

Lui stupéfiement :

— Faites-le, madame l'amour, si je mourrai de joie.

La sénéchale se mit à rire.

— Sans-Foi, le Do, que tu es encore dans le lait !

Elle ajouta sérieusement :

— Ecoute-moi bien : je compte sur toi pour rouger ma fille, Jean Jouville, et mon jour te voir sauver avec une ~~Velante~~ chaise de maréchal-ferrant, dont

Tu ne sais pas te servir, comme un voleur de poule ! Tu peux prouver ton bon vin sans rien nous dire, c'est compris, le Do.

— C'est compris, Madame Tenaner.

Elle sortit, croisant le Sénateur qui la salua bien respectueusement.

— Qui, ce garçon, Tenaner ?

— Le fils d'un gros habitant qui contrôle la moitié d'une paroisse. Il est parti content, son fils le sera, de même que cette moitié de paroisse. Et Monsieur le Sénateur n'a pas été dérangé dans sa manie de fleur.

— Sais-tu une chose, Tenaner ? Sais-tu qui devrait être nommé au Sénat ?

— C'est moi, Jean Goupil.

— Possiblement, dit-il. Et il alla ranger ses instruments à l'endroit qu'elle devait désigner.

Dans les champs, les garçons virent venir à eux un homme bien roulé, ce qu'on appelle costaud, et s'égaillèrent comme une bande de linottes. Quand Jean Goupil revint du Sud, debout derrière la chaise de maréchal ferrant et ramenant un garçon, trop mais pour apprécier les prodiges et les caresses dont il avait été ~~Dou~~ favorisé, le Do l'attendait. Croyant qu'il était de la bande, elle allon-

ret juste devant lui. Le nain prit ses jambes à son cou.

— Il court fort, hein? dit le Do Boulé.

— Qui est-ce, Toi, pour faire peur à mes amis, demanda Jean Goupille.

— Qui es-tu, Toi, petite, pour rassembler autour de Toi une bande de nains?

Tout en lui posant la question, le Do Boulé apercevait en elle un plus jeune, un plus petit, la fille de la sorcière.

— Je fais ce qui me plait, cher gros museux... Comment t'appelles-tu?

— Le Do Boulé, (Mademoiselle Jean Goupille

— Ils se sont tous sauvés. C'est vrai qu'ils sont un peu chiens. Alors (monsieur le Do Boulé, puisque nous restons seuls, embarque dans ma voiture

L'instant suivant, ils se trouvaient sur une plage déserte de l'île d'Haïti où Jean Goupille fut à même d'apprécier la supériorité du Do Boulé sur ses jeunes petits compagnons. De son côté, lui, il retrouvait en plus vieux, en plus naïf, et mieux doués, les plaisirs un peu blasés qu'il avait connus dans les bras de sa sorcière. Jean Goupille lui dit: "Monsieur le Do, je ne suis

pas encore emancipé. Mon père ne me cause pas trop d'ennuis, mais j'ai une terrible mère à qui je n'en passe pas gros comme ça. Cette illustre Tenardier a décidé que je devais être à table à l'heure dite. Mon grand, je vais être à présent obligée d'aller te reconduire pour ne pas arriver en retard.

— Jean Gaupelle, si tu voulais me garder la nuit, nous disposerions de plus de temps pour nous aimer.

— Le Do, je ne suis pas une idiote, j'y avais pensé, mais tous mes dieux, comme tu dis si bien, ont peur des ténèbres... Je vais te reconduire et demain, entre deux et trois, je serai à la même place, pour t'attendre.

— Jean Gaupelle, tu ne voudrais pas que je gouverne la chaise?

Le Do n'était pas encore entièrement convertie, mais il n'eut pas l'heur de goûter cette demande qui lui revint à la mémoire, le poignard levé. Vite il se reprit:

— Non, il vaut mieux que tu la gouvernes toi-même, ~~Fille~~ Jean Gaupille! Tu sais comment le faire, moi je l'ignore.

La voiture chasse du maréchal-ferrant

fit un détour par Montréal. Elle se posa sur le toit de la taverne Chapleau, Jean Goupille, repartant aussitôt pour Sainte-Catherine, cria au Dr Bouli : "Ce soir, dîner, entre chien et loup." Et elle arriva à la maison pour le repas. La Sénatrice lui demanda si elle s'était bien amusée.

— Oui, maman.

— T'as-tu fait de nouveaux amis ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu le dis déjà trop : je suis présentement comme la reine des chiens.

— Alors, Jean Goupille, c'est que je veux de t'en faire un vrai, cette fois.

Le sénateur leva le nez de son assiette et dit à sa femme de se mêler de ses affaires.

— Tenancier Poulin, fille du pape et de la Romaine, je n'ai pas le droit d'abuser de ta fille, me bien-aimé Jean Goupille.

À sa grande surprise, il s'entendit répondre :

— Vous parlez d'or, mon très cher ami.

Le soir, entre chien et loup, comme il avait été convenu, Jean Goupille descendit sur le toit de la taverne Chap-

fume. Le Do Boulé l'attendait. Il avait oublié d'ôter son tablier de tavernier.

— Le Do, mon ami, ôte-moi ce tablier-là.

Ce que fit le Do. Il resta en silence.

— Qu'as-tu à rire, le Do, mon ami?

— Je ris d'abord parce que je suis content, parce que j'avais bien peur que tu ne veuilles pas, Jean Joupille, ma bouffrasse. Ensuite parce que j'en connais un qui ne serait pas content de te savoir sur le toit de son établissement.

— Assez palabrer, le Do Boulé: embarque dans ma voiture.

Le Do ne demanda pas à la gouverner, cette fois-ci ni aucune fois par la suite. Il était tombé amoureux de Jean Joupille et ne connaissait pas d'autre bonheur que de subir sa loi. Il n'en recherchait pas un autre, non plus. Après les cris rauques de Jack O'Rooke, sa bonhommie avait transformé la taverne Neptune; on ne s'y battait plus guère, le diable lui disait:

— Continue, le Do, et ça sera bientôt une institution de bienfaisance.

— Fais rouler tes dés, bonhomme, et ne viens pas m'admirer.

— Ça! le Do, on dirait que je ne suis

plus le vieux (monsieur de l'arrière-cousin que je traitais avec bien du respect, mon Excellence parci, mon Excellence par-là

— Je ne m'étais pas encore déshabitué au curé Bégeaud.

— Maintenant tu n'y penses plus ?

— Maintenant, mon bonhomme, je me suis rendu compte que je n'étais pas grand'chose dans le monde, un ~~fa~~ faiseur, c'est tout.

Le diable considéra le Do Boudé de ses yeux tristes dont le regard, comme une lueur sous les eaux mortes, était si beau.

— Toi, mon garçon, je vais te dire une chose : tu parles trop.

Ce soir-là, le Do monta sur le toit de la taverne (capitaine et, quand Jean Goupille fut arrivé, il lui dit :

— Jaune-Jaunette, ma bien-aimée, je t'ai caché une chose, elle est de conséquence, tiens-toi bien les ~~oe~~ oreilles.

— Le Do, tu en auras une autre !

— Jaune-Jaunette, je te le jure par ta mère Tenaude : je n'aime que toi.

— Bah ! tu parles alors pour ne rien dire : tu ne m'as rien caché.

— Ecoute-moi, Jean Goupille, écoute-moi, c'est grave : j'ai pour patron le diable

et comme il commence à se douter de quelque chose, je pense qu'il vaut mieux que je reste à la taverne, ce soir.

Jean Jouvelle commença par rire.

— Ah, fameux diable que ton patron: ça fait déjà plus de trois mois que nous nous aimons et le voici qui commence, le gros malin, à se douter de quelque chose.

Puis elle se mit à pleurer.

— Le Do, tu n'as pas pour me renvoyer allège, sans toi, à Sainte-Catherine!

Le Do Boulé se sentit infiniment malheureux et, comparée à ce chagrin-là, la jalousie que lui avait bragué dans le dos Fernande Jouvel, tout éloquent qu'il fût, n'était rien du tout.

— Jean Jouvelle, une seule fois, je te le jure.

Son amante n'insista pas: tout aussitôt elle disparut sur sa voiture ~~chaise~~ chaise de maréchal-ferrant. Pas un moment, du soir jusqu'au matin, le Do Boulé d'une humeur massacrante, comme on ne se l'imaginait pas. A un moment donné, il entra dans l'arrière-cuisine, le diable fut roulé ses dés comme d'ordinaire, sa jambe de bouc étendue. Que fait le Do Boulé? Il s'ap-

Jacke, mine de rien, leva le talon et le lui rabat de toutes ses forces sur le orteils. Le diable hurla sur le coup et se mit ensuite à geindre.

— Si je parle trop, vieux salaud, toi, tu te tortures comme une femme qui va faire un ravigot.

Deux heures après, il geignait encore un petit peu. Le Do Boulé vint s'asseoir en face de lui.

— On va fermé bientôt : il n'y a presque plus personne dans la taverne et le prochain cargo n'arrivera pas avant demain soir.

Le Do Boule se tut. Alors le diable, le regardant de ses beaux yeux, lui dit :

— Demain soir, fais descendre Jean Goupil. C'est avec elle que je veux négocier.

— Elle, la perle du monde, négocier avec un vieux pêcheur comme toi : Jamais !

— Le Do Boulé, voici ton salaire. Prends ton bateau et disparais d'ici dans des cette nuit. Quand elle viendra demain soir sur le toit de ma taverne, la petite perle du monde, j'aurai des ordres pour m'occuper d'elle.

— Si tu jures que je vais te laisser

faire, vieux salaud, tu te trompes. Ça s'adonne que tous les Boulé des Bois seront à Montréal, demain soir. On verra bien qui sont les cotards, les fous ou les nôtres.

Le diable fit rouler ses dés et, sans lever les yeux, demande:

— Est-ce que Jean Goupille, ta bonne amie, est au courant de la petite aventure que tu as eue, en arrivant à Sainte Catherine, pendant que les serviteurs descendaient dans le caveau finir la potée et que le Seigneur s'occupait de ses filons, ou dehors, avec Ténardier Goupil, ton père?

Il y eut un moment de silence.

— J'ai l'impression, dit le Do Boulé, que vous avez encore vos facultés et que j'ai commis une erreur en vous dépréciant.

— Tiens! on me voyait maintenant.

— Oui, monsieur, on vous voyait et c'est avec vous, sans être présent, que Jean Goupille descendra traiter avec vous.

— Ti-gars, tu m'as quand même fait mal à la patte!

— Pardonnez-moi: je n'étais pas particulièrement content d'avoir renoncé à une nuit d'amour pour vous.

— Va, le Do, je te comprend

Or donc, le lendemain au soir, entre chien et loup, lorsque Jean Joupille suivait sur le toit de la Taverne Neptune, le Do Boulé, son amoureux, au lieu de s'asseoir dans la chaise du maréchal-ferrant et d'aller passer la nuit avec elle dans une île des mers du sud, lui apprit que son patron l'attendait, en bas, dans l'arrière-cuisine, pour traiter avec elle.

— Tu as un patron, toi, le Do?

— Un semblant de patron. Il a un pied de bouc, c'est le diable... Lève la trappe, descends dans l'escalier en serpentin. Rendu dans la grand'salle, n'écoute pas les baveux, Jean Joupille. Suis le comptoir, ouvre deux portes. Le patron est là qui t'attends, derrière la deuxième.

— Qu'est-ce qu'il a bien à me dire, le Do?

— Ça, Jean Joupille, je n'en sais absolument rien... Va, fais vite, je t'attends ici, en haut.

Dans la taverne, il n'y avait, ce soir-là, que des marins sotteleques et scandinaves, tous des géants avec des visages d'enfants. Par l'escalier de fer en serpentin, ils virent descendre une fille dont ils rêvaient depuis toujours, dans tous les ports du monde, en buvant leur bière. Aucun d'eux ne bougea, croyant encore rêver. Dès qu'elle eut

allant le plancher de la taverne, Jean Goupil-le marcha vers l'arrière et disparut derrière la porte de la cuisine.

— Hé! cria quelqu'un dans un coin.

C'était un cuisinier d'un caboteur du Golfe dont le bateau était reparti et qui se trouvait parmi les nordiques par une sorte de hasard. Les cuisiniers sur les bateaux, dans les chantiers ou dans les restaurants, ne sont jamais des costauds; ils sont plutôt dans le genre efféminé. Celui-là n'eut pas crié qu'il se trouva entouré de trois boulés de la parenté du Do. Il comprit qu'il risquait de se retrouver écrabouillé dans la rue des Connaissances et fut sage. D'une voix tremblante qu'il désirait encore deux bières deux petites.

Jean Goupille poussa la deuxième porte et se trouva devant un nordaud, à la physionomie assez fine, au regard très bleu et triste, qui essaya de se tuer par politesse dès qu'il le vit entrer.

— Excuse-moi, petite, ton bel amoureux de Do Boulé m'aurait coupé la patte de bouc que je n'en serais pas surpris.

— Je le crois bien fort.

— Petite, pourquoi dis-tu ça? Je vous protège depuis le commencement. Pensez-tu que le Do par lui-même aurait jamais

à se rendre à Ste-Catherine-de-Portneuf. C'est un village qui peut se prouver sur l'itinéraire d'un grand bouleveux d'étudiant en lettres ; pas sur le sien.

Jean Goupille fera la chaise et s'assiet en face du diable qui lui tendait ses dés jupés : "Une partie, petite ?" Elle fit rouler les dés, il les fit rouler à son tour, s'appliquant à la laisser gagner. Et elle gagna. Il ramassa les dés, croyant pour droit au moins à une partie de revanche. Du revers de la main elle les jeta par terre :

— Ça suffit, les dés jupés, monsieur le diable.

— Jean Goupille...

— Ça suffit, j'ai dit.

Le diable la regarda de ses beaux yeux d'eau dormante où perçait une lueur douce, un feu lointain, comme après le coucher de soleil.

— Tu me plais, petite. Tu es bien la fille du pape Poulin et de la Romaine.

— Monsieur, assez de salamalecs : de quoi s'agit-il puisque vous avez tenu à traiter avec moi ?

— Petite, j'aime le jardinage et qu'est-ce que je fais. Depuis que Jean

Jourpil, le premier des noms, qui fut un grand contrebandier en Jasperie !, m'a valu comme le dernier des niochons, prenant mon argent et sauvant son âme. Je me fais dans cette arrière-cuisine ! on ne peut pas dire que je jardine.

Alors, avec le dernier des ravissements, il entendit Jean Jourpille lui dire :

— Monsieur, pour jardiner à votre goût, il vous faudrait venir à Sainte-Catherine. Le Seigneur, mon père, a la même passion que vous. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement, Monsieur, avec ce vilain pied bot vous vous feriez remarquer à la grand'messe du dimanche.

— O Jean Jourpille, la digne fille de Tenancier Poulin et d'un pauvre garçon orphelin, j'admire ta générosité. Certes, je devine encore quelques petits pouvoirs magiques, mais que sais-je au fond ? (Un pauvre vieux diable auquel personne ne croit plus guère. Je ne sais pas comment on se maintient au bord de Dieu, mais du mien ou péniblement, on péniblement. Tout a été ramené sur terre, l'au-delà, c'est l'humanité professorale. Je n'ai plus d'enfer, pitié, rien qu'une

vieille taberne dans le fort de Montréal.

— Mais votre maudite patte!

— Ne dis pas ça, Jean Goupille, elle me fait si mal. Je jurerai que ton bel amoureux, le Do Boulé, m'en a cassé les deux ergots.

— Ecoutez-moi, son père: on va vous faire mettre une jambe artificielle. Il y en a de très perfectionnés qui vous feront absolument de l'usage.

— Trois médailles au revers de mon veston et j'aurai l'air aussi fou que les vétérans de la guerre... Je t'ai bien sauvé, Jean Goupille.

— Oui, oncle...

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Il faudra vous suivre dans la famille, lui.

— Bah! je serai le frère du Sénateur

Jean Goupille se fâcha.

— Tout le monde sait que mon père est orphelin, abandonné par son père et mère dès sa naissance. Qu'il soit maintenant devenu sénateur, ça, c'est très important.

— Personne ne sait qu'il a été sauvé d'une mort certaine par ~~le devant~~ massue hauss. Marie Doyon, annonçait à la ~~foule~~

Crache.

— Tant mieux pour le Bocerand Louis-Marie Doyon ! Si Te le sais, diable, Dieu le sait aussi. Il Dieu viendra en personne se pencher sur son lit de mort et lui dire à l'oreille : "Louis-Marie Doyon, Te as fait là quelque chose de très beau"... Non, pas question, que vous soyez de frère du Sénateur, monsieur le Diable.

— Je te vois venir, toi, petite ; je te vois venir ! Tu voudrais faire de moi un frère de la Romaine.

— Aouda ! C'est un blasphème, diable.

— Je n'aime pas beaucoup la Romaine !

— Penses-Te que je l'aime ?

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, Jean Goupille, en prenant un air de Jésus agonisant.

Jean Goupille se leva.

— A présent, je me tire, monsieur le diable, mon amoureux, le Do Boulé, m'attend à côté de la voiture dans le maréchal-ferrant sur le toit de la taverne. Tel que je le connais, il doit commencer à s'impatienter.

— Jésus ! Ton père, le Sénateur, ne l'avait pas jeté au fleuve comme il m'avait promis, cette chose.

— Diable, si tu penses qu'on est obligé de tenir les promesse qu'on te fait, tu n'as qu'un grand guiodeur

Jean Goupille sortit de l'arrière-cuisine de la taverne Neptune, monta dans l'escalier en spirale qui il y a dans la grand'salle, leva la trappe et despendu sur le toit où le Do Boulé commençait à s'impatienter

— Garde tes parlottes pour toi, Amédée toi, le Do. Dans la grande île, près du Cap Haïtien, tu me diras tout ce que tu voudras

Le Do Boulé fut des plus surpris que le patron pensait à se retirer.

— ~~Comment~~ donc il demandera ton oncle?

— Imbécille, il n'y a plus d'oncle

Jean Goupille dit au Do ~~Jean~~ Boulé.

— Demain, tu tiendras la taverne. Je dédommagerai le bonhomme.

On dut aider le diable à monter sur le toit de la taverne Neptune. Entre deux et loup, Jean Goupille arriva.

— C'est arrangé, dit-elle au diable. Je n'ai même pas eu besoin de monter. Le Romain a un frère qui n'est pas revenu de la guerre de Boers. On pense que c'est vous, Monsieur le diable. Un seul en convient...

— Je vois déjà : il me faudra aller ~~sur les~~ à Sainte-Zacharie, sur les dernières hauteurs de la rivière Chaudière.

— Après, vous aurez tout le loisir de jardiner à votre gré. Pensez-il n'y a plus de ciel ni d'espace, rien ne saurait trop emballer la ~~A~~ planète Terre ... Assieds-toi, ~~Jean Goupille~~ Diable.

Le Diable, debout sur le dernier barreau, en arrière de la voiture dans de maréchal-ferrant, prit bien une heure pour se rendre de Montréal à Sainte-Catherine. Un instant lui aurait suffi. Tout le reste du temps fut employé à jouer dans le ciel. C'était la première fois que Jean Goupille n'en avait pas la gouverne. Elle arriva ravi à Sainte-Catherine.

— Jean de Emile, dit-elle, je me suis rendue compte que c'était votre chaise et que vous la manoeuvriez mieux que quiconque.

— Petite, je suis content de te l'entendre dire.

Le Seigneur et sa femme Tenaud accouraient à leur rencontre. Jean Goupille se tourna vers le Diable. Son regard s'était assombri, comme si la faible lueur

allait s'étendre sous les eaux mortes.

— Monsieur le diable, qu'avez-vous donc?

— Jean Jaquille, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre : la chaise volante redeviendra bientôt une vilaine chaise de maréchal-ferrant.

— Bah! mon oncle, qu'est-ce que cela peut faire? Je serons-nous pas tous heureux alors?

La jeune fille ajouta :

— Et puis, n'y a-t-il pas les amours à présent.

Tenaner et son mari arrivaient. Elle embrassa ce pauvre homme que si longtemps on avait cru mort.

— Mon oncle Emile, je ne peux pas savoir toute la liesse qui règne à Saint Zacharie.

— D'autant plus, dit le Sénateur, que j'ai obtenu un octroi spécial du Ministère des Aveugles tombant pour vous recevoir avec tout le faste voulu... Dites-donc, mon oncle, vous avez là une jolie qui donne mauvaise impression.

— Un membre artificiel, mon neveu, que les sorciers Zoulous m'ont pris.

— Avant les festivités de Saint-Zacharie, il y aurait peut-être lieu d'aller faire un petit séjour à l'Hopital Général. On a beau ne pas avoir de prépucés, une patte de bouc ... c'est toujours une patte de bouc.

Un peu d'après-midi, le nouvel oncle dit à Jean Jouquille, sa petite-nièce.

— Tu iras me chercher le Do Boule pour ce soir ; il faut absolument que je lui parle.

Ce que fit Jean Jouquille.

— Le Do, la choses ne vont pas à mon goût ; ma maudite patte de bouc ...

— Mon oncle, excusez-moi de vous en avoir endommagé les orgets.

Le diable dit au Do Boulé :

— Dis-lui ton oncle Ernest pour un quart d'heure : c'est ton boss qui te parle. Ecoute bien ce que je vais te dire : va dans le hangar, apporte une bûche et une hache.

Ce que fit le Do Boulé.

— Franchement coupe-moi cette maudite patte de bouc. Jamais les médecins de l'Hopital Général ne voudront y toucher : c'est une patte naturelle. Coupe-la d'un coup de hache où ils me poseront une jambe artificielle.

— Ecoutez, boss : je vous ai écrasé

écrasé les ergots parce que vous m'avez gravement contrarié. Je n'ai pas le cœur à vous faire mal sans raison.

Jean Jouselle était là. Elle prit la patte de bouc du diable, la plaça sur la bûche et la coupa au-dessus du genou proprement. Trois semaines plus tard l'oncle Emile sortait de l'hôpital Général muni d'une magnifique jambe artificielle comme en bois de guerre. Elle brillait, bien entendu, ne valait pas sa vaillante patte de bouc. Il s'y habitua quand même et, après les fêtes mémorables qu'on lui fit à Saint-Zacharie, il prit se mettre au jardinage, lequel devint peu à peu son unique passion. Il travaillait au compagnie des Sénateurs qui, ne sachant ni lire ni écrire, y était plus à son aise qu'au Sénat. Le Dr Boulé, ayant loué sa maison Neptune à un parent de Petite-Vallée, vint rejoindre ses beaux-parents, son oncle Emile et sa femme Jean Jouselle à Sainte-Catherine-de-Portneuf. Il n'avait que peu de goût pour le jardinage. Il se procura trois magnifiques chevaux noirs et l'on pouvait le voir, chaque jour, trotter par les chemins de rang en compagnie

de Jean Jouselle et de ~~la mère~~ Tinamar, la fille du pape Poulin et de la Romaine.

Jean Jouselle continua de l'emmener ~~durant~~ durant quelque temps dans les îles des mers du sud, mais une fois il arriva que la merveilleuse chaise volante se leva de quelques pieds et revint à sa place. Il n'était plus qu'une volante chaise de maréchal-ferrant jointe à la suie, calcinée ici et là par les tisons qui avaient été projetés sur elle autrefois, au milieu des flammèches. L'oncle Emile et la Sauteur, assis dans la cour, virent passer Jean Jouselle et le Dr Boule qui allaient la jeter dans la grand rivière Jacques-Cartier. Ils avaient appris à s'aimer: ~~Quel besoin avaient-ils~~ ~~d'avoir pleuré~~ ~~de~~ ~~cet~~ ~~appareil~~? ~~de~~ ~~de~~?

Fin